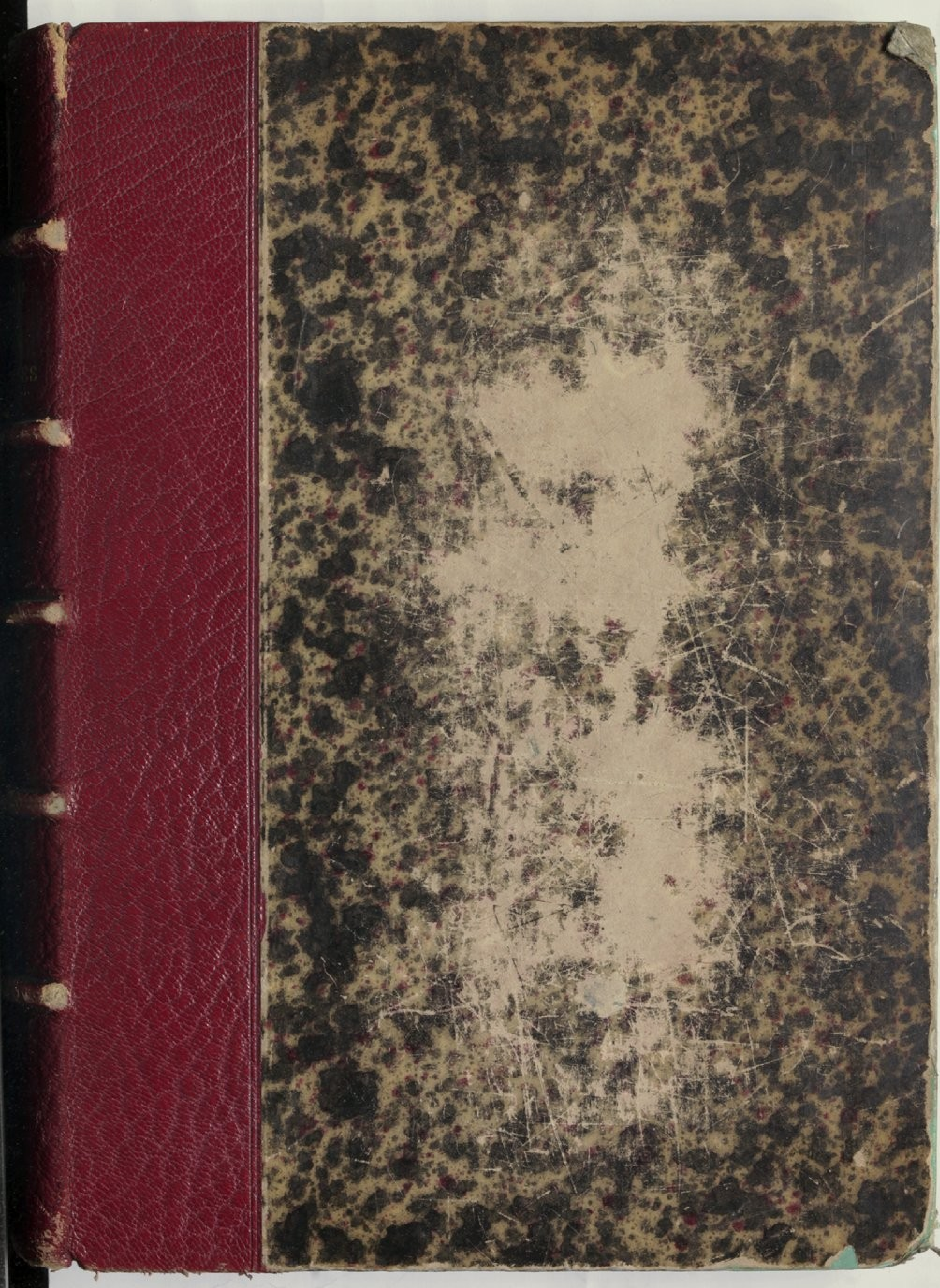
Frédéric Masson,... Napoléon et les femmes







FRÉDÉRIC MASSON

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

NAPOLÉON

ET

LES FEMMES



PARIS

GOUPIL & Cie

ÉDITEURS-IMPRIMEURS

MANZI, JOYANT & Cie, ÉDITEURS-IMPRIMEURS, SUCCESSEURS

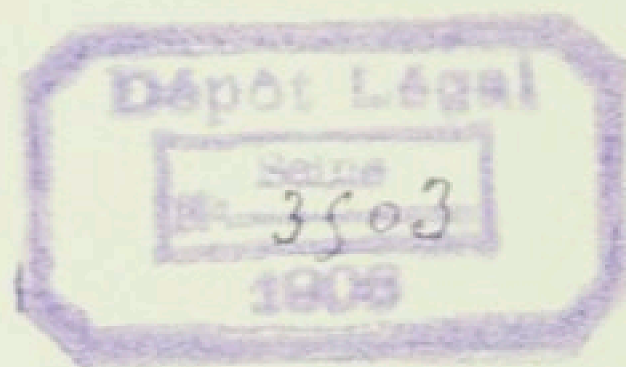
24, BOULEVARD DES CAPUCINES, 24

1906



NAPOLÉON

ET LES FEMMES



IL A ÉTÉ TIRÉ

DE

CETTE ÉDITION ILLUSTRÉE

DE

NAPOLÉON ET LES FEMMES

300 EXEMPLAIRES

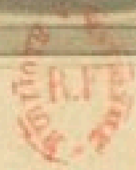
Sur papier vergé à la forme des Manufactures d'Arches

numérotés à la presse

DE 1 A 300

EXEMPLAIRE N° OFFERT





NAPOLÉON BONAPARTE

Premier Consul de la République française

1769-1821

SON PORTRAIT PAR LEMOINE EN L'AN X

(Appartenait à M. Petit)

FRÉDÉRIC MASSON
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

NAPOLÉON ET LES FEMMES





PARIS
GOUPIL & CIE
ÉDITEURS-IMPRIMEURS
MANZI, JOYANT & Cie, ÉDITEURS-IMPRIMEURS, SUCCESSEURS
24, BOULEVARD DES CAPUCINES, 24
1906





NAPOLÉON ET LES FEMMES

I

LA JEUNESSE

Jeudi, 22 novembre 1787, à Paris,
Hôtel de Cherbourg, rue du Four-Saint-Honoré.

Je sortais des Italiens et me promenais à grands pas sur les allées du Palais-Royal. Mon âme, agitée par les sentiments vigoureux qui la caractérisent, me faisait supporter le froid avec indifférence ; mais, l'imagination refroidie, je sentis les ardeurs de la saison et gagnai les galeries. J'étais sur le seuil de ces portes de fer quand mes regards errèrent sur une personne du sexe. L'heure, sa taille, sa grande jeunesse ne me firent pas douter qu'elle ne fût une fille. Je la regardais. Elle s'arrêta, non pas avec cet air grenadier, mais un air convenant parfaitement à

l'allure de sa personne. Ce rapport me frappa. Sa timidité m'encouragea et je lui parlai... Je lui parlai, moi qui, pénétré plus que personne de l'odieux de son état, me crois toujours souillé par un seul regard!... Mais son teint pâle, son physique faible, son organe doux ne me mirent pas un moment en suspens. Ou c'est, me dis-je, une personne qui me sera utile à l'observation que je veux faire, ou elle n'est qu'une bûche.

« Vous aurez bien froid, lui dis-je : comment pouvez-vous vous résoudre à passer dans les allées ?

— Ah! Monsieur, l'espoir m'anime. Il faut terminer ma soirée. »

L'indifférence avec laquelle elle prononça ces mots, le systématique de cette réponse me gagna, et je passai avec elle.

« Vous avez l'air d'une constitution bien faible, je suis étonné que vous ne soyez pas fatiguée du métier.

— Ah! dame, Monsieur, il faut bien faire quelque chose.

— Cela peut être, mais n'y a-t-il pas de métier plus propre à votre santé?

— Non, Monsieur : il faut vivre. »

Je fus enchanté. Je vis qu'elle me répondait au moins, succès qui n'avait pas couronné toutes les tentatives que j'avais faites.

« Il faut que vous soyez de quelques pays septentrionaux, car vous bravez le froid.

NAPOLÉON

1787

Première page du manuscrit de son

VOYAGE A PARIS

(Bibliothèque Mediceo-Laurentienne, Florence. — Fonds Libri

Jeudy 22 novembre 1787 a paris hôtel de cherbourg rue du four st honoré

Je sortois des italiens et me promenois a grand pas sur les allées
du palais royal mon ame agitée par des sentiments
vigoureux qui la caractérise me fesoit supporter le froid
avec indifférence mais l'imagination refroidie je senti
les rigueurs de la saison et gagnois les galeries
j'étois sur le seuil de ces portes de fer quand mes regard errèrent
sur une personne du sexe l'heure la taille sa grande jeunesse
ne me fit point douter qu'elle ne fut une fille ~~je~~ je la regardois
elle s'arreta non pas avec cet air grenadier ~~des autres~~
mais un air convenant parfaitement a l'allure de
sa personne ~~cette~~ ce rapport me frappa sa timidité m'encouragea
je lui parlois. je lui parlois moi qui pénétré plus que
personne de l'odieux de son etat me suis toujours ~~cru~~ cru souillé par un seul
regard. mais son teint pale son physique foible son organe
doux ne me firent pas un moment en suspens ou
c'est me di je une personne qui me sera utile a l'observation
que je veux faire ou elle n'est qu'une buche.
Vous avez bien froid lui dis-je comment pouvez vous vous resoudre a passer dans les allées
~~pour~~ ah monsieur l'espoir m'anime il faut ~~ma soirée~~ terminer
ma soirée ~~l'espoir~~ l'indifférence avec laquelle elle prononça ces
mots le flegme ~~flegme~~ de cette reponse me gagna et je passois
avec elle.
Vous avez l'aire d'une constitution bien foible ~~que~~
je suis étonné que ~~vous~~ vous ne soyez pas fatiguée du métier
ah dame monsieur il faut bien faire quelque chose.. cela peut être
mais ne y a-t-il pas de métier plus propre a votre santé ~~[illegible]~~
non monsieur il faut vivre je fus enchanté je vis qu'elle me
repondoit au moins succès qui n'avoit couronné pas toutes ~~les~~ les tentatives
que j'avois fait
Il faut que vous soyez de quelques pays septentrionaux car vous
bravez le froid.. je suis de nantes en bretagne je connois
ce pays la... il faut mad. que vous me fassiez le plaisir de
me raconter l'histoire de la perte de votre p----
c'est un officier qui me ~~la pris~~ en estes vous fachée oh oui
je vous en reponds. sa voix prenoit une saveur une onction que
~~je~~ je n'avois ~~pas remarqué~~ encore remarqué je vous en reponds ma sœur
est bien établie actuellement pourquoi ~~[illegible]~~ l'eussé-je été point
comment etes vous venue a paris l'officier m'avilit
~~que je deteste~~ m'abandonna il fallut fuir ~~[illegible]~~ l'indignation d'une mère
un second se presenta me conduisit a paris m'abandona ...

— Je suis de Nantes en Bretagne.

— Je connais ce pays-là... Il faut, Mad[e] (sic) *que vous me fassiez le plaisir de me raconter l'histoire de la perte de votre P.......*

— C'est un officier qui me l'a pris.

— En êtes-vous fâchée ?

— Oh! oui, je vous en réponds. (Sa voix prenait une saveur, une onction que je n'avais pas encore remarquées.) Je vous en réponds : ma sœur est bien établie actuellement; pourquoi l'eus-je pas été ?

— Comment êtes-vous venue à Paris?

— L'officier qui m'avilit, que je déteste, m'abandonna. Il fallut fuir l'indignation d'une mère. Un second se présenta, me conduisit à Paris, m'abandonna, et un troisième, avec lequel je viens de vivre trois ans, lui a succédé. Quoique Français, les affaires l'ont appelé à Londres, et il y est. Allons chez vous.

— Mais qu'y ferons-nous ?

— Allons, nous nous chaufferons et vous assouvirez votre plaisir. »

J'étais bien loin de devenir scrupuleux. Je l'avais agacée pour qu'elle ne se sauvât pas quand elle serait pressée par le raisonnement que je lui préparais en contrefaisant une honnêteté que je voulais lui prouver ne pas avoir...

Le jour qu'il écrit ce récit, Bonaparte a dix-huit ans et trois mois, étant né le 15 août 1769.

L'on a le droit de croire que c'est là la première

femme à laquelle il se soit adressé, et, en repassant très rapidement l'histoire de son enfance, on trouvera sans doute que les motifs de conviction sont suffisants.

Il est parti d'Ajaccio pour la France le 15 décembre 1778, à l'âge de neuf ans et demi. Les souvenirs féminins qu'il a emportés de son île sont ceux de sa nourrice, Camilla Carbone, veuve Ilari; de ses vieilles bonnes et d'une petite compagne d'école, la Giacominetta, dont il parlera souvent à Sainte-Hélène. Il a plus tard comblé de biens sa nourrice, la fille de cette nourrice, Madame Tavera, et sa petite-fille, Madame Poli, à laquelle il avait lui-même donné au baptême le nom de Faustine. S'il n'a pu rien faire pour son frère de lait, Ignatio Ilari, c'est que celui-ci avait, très jeune, embrassé le parti anglais et était entré dans la marine de guerre britannique.

Au collège d'Autun, où il séjourne du 1er janvier au 12 mai 1779; au collège de Brienne, où il demeure de mai 1779 au 14 octobre 1784; à l'École militaire de Paris, où il passe une année, du 22 octobre 1784 au 30 octobre 1785, nulle femme.

Une aventure antérieure à celle du 22 novembre 1787 ne pourrait se placer qu'entre sa sortie de l'École militaire et son retour à Paris; mais, parti pour Valence le 30 octobre 1785, il a quitté Valence, en semestre, pour la Corse, le 16 septembre 1786, après un séjour de moins d'une année; il n'est revenu de Corse que le 12 septembre 1787, et c'est alors qu'il a fait son voyage à Paris.

Ce n'est pas en Corse qu'il s'est émancipé. Ce n'a pas été davantage à Valence, durant les dix mois qu'il y a passés en ce premier séjour. Il s'y est montré très timide, un peu mélancolique, fort occupé de lectures et d'écritures, désireux de se faire bien venir pourtant, de se faire agréer par la société. Par Mgr de Tardivon, abbé de Saint-Ruff, auquel il a été recommandé par les Marbeuf, et qui, général de sa congrégation, crossé et mitré, donnait le ton à Valence, il a été introduit dans les meilleures maisons de la ville, chez Madame Grégoire du Colombier, chez Madame Lauberie de Saint-Germain et chez Madame de Laurencin.

Ce sont des dames qui, les deux dernières surtout, ont le meilleur ton de la province et qui, appartenant à la petite noblesse ou à la bourgeoisie vivant noblement, ont des préjugés sur les mœurs des officiers qu'elles admettent à fréquenter chez elles et ne laisseraient point leurs filles en intimité avec des jeunes gens dont la conduite serait suspecte.

Avec Caroline du Colombier, à laquelle sa mère laisse plus de liberté, Bonaparte a peut-être quelque vague idée de mariage, quoiqu'il ait dix-sept ans à peine et qu'elle soit bien plus âgée. Mais, s'il eut du goût pour elle, si elle en montra pour lui, la cour qu'il lui fit fut de tous points chaste et réservée, un peu enfantine, tout à la Rousseau, — le Rousseau de Mademoiselle Galley. Lorsqu'il cueillait des cerises avec Mademoiselle du Colombier, Bonaparte ne pen-

sait-il pas aussi : « Que mes lèvres ne sont-elles des cerises ! Comme je les lui jetterais ainsi de bon cœur ! » Elle ne tarda pas à épouser M. Garempel de Bressieux, ancien officier, qui l'emmena habiter un château près de Lyon. Près de vingt ans après, à la fin de l'an XII, Napoléon, qui n'avait point revu sa cueilleuse de cerises, reçut au camp de Boulogne une lettre où elle lui recommandait son frère. Il répondit courrier par courrier et, avec l'assurance qu'il saisirait la première occasion d'être utile à M. du Colombier, il disait à Madame *Caroline* de Bressieux : « Le souvenir de Madame votre mère et le vôtre m'ont toujours intéressé. Je vois par votre lettre que vous demeurez près de Lyon ; j'ai donc des reproches à vous faire de ne pas y être venue pendant que j'y étais, car j'aurai toujours un grand plaisir à vous voir. »

L'avis ne fut point perdu, et lorsque l'Empereur, allant au sacre de Milan, passa à Lyon le 22 germinal an XIII (12 avril 1805), elle fut des premières à se présenter : elle était bien changée, bien vieillie, plus du tout jolie, la Caroline d'antan. N'importe, tout ce qu'elle demanda, elle l'obtint : des restitutions de biens, une place pour son mari, une lieutenance pour son frère. En janvier 1806, pour le nouvel an, elle se rappelle au souvenir de l'Empereur, lui demandant des nouvelles de sa santé. Napoléon répond lui-même presque aussitôt. En 1808, il la nomme Dame pour accompagner Madame Mère, charge M. de Bressieux

BARONNE DE BRESSIEUX

(Caroline Grégoire du Colombier)

1768-1855

LETTRE AUTOGRAPHE A UN HOMME D'AFFAIRES

(Cabinet de M. Frédéric Masson)

paris le 4 janvier 1841

Envoi le 8 Xbre
Envoi le 9 Février.

toute en vous renvoyant Monsieur
les lettres de Monsieur, je vous
demandais de vouloir bien penser
a y répondre en sachant
rien qui soit en ma disposition
pour recevoir le revenu
écorné plus ou moins, que les
recevoir général les plus tots
et les mieux qualifiés pourraient
leur occuper les réparations
indispensables doivent être
faites solidement mais pour
la construction de la grande
grange par dite cette en maillée trop
forte pour y par la différence
d'une année les fermier qui
en profiteraient pourrai pendant
quelques années contribuer par
100 ou 50 f à l'allégement
des cette dépenses les fourrer
de bois méritent de plus ample
information sur leur nature

leur âges et leur valeur
toujours sur la précédente
autorisation de Mr Perrin
faudra prendre ce qu'il
aux réparations indispens
j'ai bien un état inventaire
qu'il faudroit du soin pour rép
en grès car pour que ces édific
a bien peur que Mr Perrin
bien donné ses soins soigneus
et intelligence aux choses qui
méritoit ses soins obligean
Mon fils est à la recherche
moyens des diminuer la perte
que les affaires de son Marc
se soit la condamne à faire
pas être huit pour Madras
recevez je vous prie Monsieur
nouvelle assurance de toute ma
gratitude et des sentiments
et distingués de votre très

Lacombe Pyre

de présider le collège électoral de l'Isère, le fait, en 1810, baron de l'Empire.

Telle est la mémoire reconnaissante qu'il a gardée à ceux qui ont été bons à ses jeunes années, qu'il n'en est point dont il n'ait fait la fortune, comme il n'en est aucun qu'il ne se soit plu à mentionner pendant sa captivité. Les femmes reçoivent une part plus grande encore, s'il se peut, de cette gratitude, et, même lorsqu'il aurait quelque motif de leur tenir rancune, il suffit qu'elles aient montré à son égard quelque douceur pour qu'il oublie tout le reste. Ainsi, Mademoiselle de Lauberie de Saint-Germain, qu'il a pu rêver d'épouser, lui a préféré son cousin, M. Bachasson de Montalivet, comme elle de Valence, et lui aussi en rapports avec Bonaparte ; Napoléon n'en garde aucun déplaisir : on sait la fortune qu'il fait à M. de Montalivet, successivement préfet de la Manche et de Seine-et-Oise, directeur général des Ponts et Chaussées, ministre de l'Intérieur, comte de l'Empire avec 80,000 francs de dotation. Pour Madame de Montalivet, dont, a-t-il dit lui-même, « il avait jadis aimé les vertus et admiré la beauté », il la nomma, en 1806, Dame du Palais de l'Impératrice. Mais elle lui posa ses conditions : « Votre Majesté, lui dit-elle, connaît mes convictions sur la mission de la femme en ce monde. La faveur enviée par tous qu'elle a la bonté de me destiner deviendrait un malheur pour moi si je devais renoncer à soigner

mon mari quand il a la goutte, et à nourrir mes enfants quand la Providence m'en accorde. » L'Empereur avait d'abord froncé le sourcil, mais bientôt, s'inclinant d'un air gracieux : « Ah ! vous me faites des conditions, Madame Montalivet, je n'y suis pas accoutumé. N'importe, je m'y soumets. Soyez donc Dame du Palais. Tout sera arrangé pour que vous restiez épouse et mère comme vous l'entendez. » Madame de Montalivet ne fit pour ainsi dire jamais aucun service, mais cela n'empêcha point Napoléon d'avoir pour elle de particulières attentions. Il aimait cette famille : « Elle est d'une rigoureuse probité, disait-il, et composée d'individus d'affection ; je crois beaucoup à leur attachement. »

Voilà les souvenirs que Napoléon a emportés de Valence et qui tiennent à son cœur. Ils sont de ceux que ces jeunes filles pouvaient être fières d'avoir laissés. Nulle autre fréquentation qu'on connaisse ; nulle rencontre qu'il ait inscrite en ses notes secrètes, où il apparaît tel qu'un Hippolyte, bien autrement amoureux de la gloire que des femmes. Témoin cette phrase qu'il écrit alors : « *Si j'avais à comparer les siècles de Sparte et de Rome avec nos temps modernes, je dirais : Ici régna l'Amour et ici l'amour de la Patrie. Par les effets opposés que produisent ces passions, on sera autorisé sans doute à les croire incompatibles. Ce qu'il y a de sûr au moins c'est qu'un peuple livré à la galanterie a même perdu le degré d'énergie nécessaire pour concevoir qu'un patriote*

COMTESSE DE MONTALIVET

(Louise-Françoise Lauberie de Saint-Germain)

17..-1850

MINIATURE PAR AUGUSTIN

(A Madame de Villeneuve)



puisse exister. C'est le point où nous sommes parvenus aujourd'hui. » Presque avec certitude on peut conclure que cette fille du Palais-Royal est la première qu'il ait connue. L'aventure, pour vulgaire qu'elle est, n'en est pas moins révélatrice de son caractère. Il y a là sa misogynie, son esprit critique, ses brusques affirmations, cette méthode d'interrogation à laquelle il ne renoncera jamais, sa mémoire aussi, car, de cette fille, il a reproduit d'une façon frappante les phrases, les mots, jusqu'aux exclamations, ces *Dame !* qui sentent leur terroir breton.

La revit-il jamais? c'est douteux. Dans ses papiers, on trouve bien, de ce séjour à Paris, une dissertation adressée à une demoiselle sur le patriotisme, mais en vérité ce n'est point là pâture habituelle pour les coureuses des Galeries. Après ce séjour à Paris, d'octobre à décembre 1787, voici de nouveau Bonaparte reparti pour la Corse, où il arrive le 1er janvier 1788. Il y passe un semestre et rejoint son régiment à Auxonne le 1er juin. Là, nul amour dont il y ait trace. Par contre, à Seurre, où il est envoyé en détachement au commencement de 1789, on lui attribue des relations avec une dame L...z, née N...s, femme du receveur du grenier à sel; avec une fermière, Madame G...t, chez laquelle il allait boire du laitage, et enfin avec « la demoiselle de la maison où il logeait ». C'est beaucoup pour un laps de vingt-cinq jours, pendant lesquels ses cahiers témoignent d'un travail acharné. Néanmoins, lorsque,

quatorze années plus tard, le 16 germinal an XIII (6 avril 1805), Napoléon passa à Seurre, allant à Milan, on affirme que M. de Thiard, alors son chambellan, lui présenta *la demoiselle* et qu'il lui accorda une bourse dans une école du gouvernement pour son fils *d'une douzaine d'années*. L'âge qu'on donne à cet enfant exclut l'idée que Napoléon pût penser qu'il en fût le père. Si l'Empereur avait eu le moindre doute à ce sujet, il eût donné mieux et sans qu'on lui demandât rien.

En Corse, où il est toute l'année 1790, à Auxonne, puis à Valence, et de nouveau en Corse, à Paris, au milieu de 1792, rien ; rien encore pendant la première campagne dans le Midi contre les fédéralistes, rien à Toulon.

Il faut délibérément sauter quatre années. Le lieutenant est devenu général de brigade : Bonaparte commande l'artillerie de l'Armée d'Italie. Près de cette armée, la Convention a envoyé en mission le citoyen Louis Turreau, dit Turreau de Lignières, un de ses membres influents, lequel, accompagné de la jeune femme qu'il vient d'épouser, Félicité Gauthier, la fille d'un chirurgien de Versailles, arrive à Cairo en Piémont, où se trouve Bonaparte, tout à fait à la fin de l'an II, vraisemblablement la 5e sans-culottide, le 21 septembre 1794. Bonaparte plaît fort au représentant, plaît davantage à la femme. Elle vaut qu'on la regarde. « Une physionomie et une voix agréables, des cheveux blonds, de l'esprit, du patrio-

MADAME TURREAU

(Louise-Félicité-Marie-Charlotte GAUTHIER)

1770-1814

LETTRE AUTOGRAPHE AU C[en] DEGREGORY MARCORENGO

(Cabinet de M. Frédéric Masson)

donner, par la nomination au Lycée de Turin de celui qui l'occupoit.

M. de Villefallet est porté comme remplaçant par le Préfet qui doit en proposer, et le Général Menou en faisant passer cette demande au Ministre de l'intérieur a dû l'appuyer.

Le tout est probablement maintenant dans les Bureaux de l'intérieur. Veuillez trouver bon Monsieur que pour remplir la commission qui m'est donnée, je vous prie de vous en informer et de vous réunir à M. de Salmatoris pour ne pas perdre un instant à recommander l'un et l'autre de tout votre intérêt

ce pauvre M. de Villefallet que
depuis si long-tems le malheur n'a
cessé de poursuivre.

Permettrez vous Monsieur que
vous étant ~~étant~~ encore absolument
inconnu malgré une première visite
j'aille vous enlever un de vos
instans aussitôt qu'il me le sera
possible pour vous demander
qu'el aura été le résultat de
vos démarches relativement à
la Sousprefecture de Savigliano?

J'ai l'honneur d'être avec
une parfaite considération Monsieur

Turreau Delinieres

Versailles rue Satori N.° 10

26 Germinal

La personne qui vous a déja remis une lettre de M. de Villefallet, vous auroit encore portée celle-ci Monsieur, si sa santé lui eut permis de se rendre a Paris; mais ne pouvant avoir l'honneur de vous voir, elle vous l'envoye, et se console de ne pas remplir elle-même la mission dont on l'a chargée, par sa confiance dans votre intérêt pour M. de Villefallet, qui sans doute n'a besoin d'aucune recommandation étrangere.

La Lettre ci jointe vous apprendra m'a t-on marqué, que la Souspréfecture de Savigliano est a



tisme, de la philosophie », en voilà plus qu'il ne faut pour qu'elle plaise de son côté. Ce n'est point une liaison, car Madame Turreau est des plus volages, mais c'est mieux qu'une passade, et le souvenir que gardent des talents du jeune officier la femme et le mari est tel, que, au Treize vendémiaire, lorsque la Convention est en péril, c'est Turreau, au moins autant que Barras, qui propose de confier à Bonaparte le commandement des troupes et qui se fait son garant, en même temps que les députés corses.

Bonaparte se souvient du service. Général en chef de l'Armée d'Italie, il emmène Turreau, non réélu, comme garde-magasin. Mais Turreau se fait encore suivre de sa femme, laquelle, à défaut de généraux, prend ce qu'elle trouve. De là de continuelles scènes, et Turreau, prétend-on, en meurt de chagrin. La femme retourne à Versailles, où, sous l'Empire, elle vivait fort misérablement, ayant tenté toutes les voies pour se faire recommander et n'ayant trouvé nul protecteur. A une chasse, Napoléon vint à prononcer son nom devant Berthier, qui la connaissait d'enfance, étant de Versailles comme elle, qui l'avait éconduite jusque-là, et qui dès lors s'empressa de l'introduire. « L'Empereur fit pour elle tout ce qu'elle demanda. Il réalisa tous ses rêves et même au delà. » Ses rêves, ce furent 6,000 francs de pension accordés le 14 septembre 1810.

Ainsi, les amours de jeunesse de Napoléon se réduisent à des flirts sans conséquence ou à de

banales aventures. Sauf Madame Turreau, qui se jette à sa tête et peut sembler une bonne fortune, les autres femmes ne pensent guère à ce petit officier tout maigre, tout pâle, mal vêtu et qui n'a nul soin de son ajustement. Lui-même n'y songe point, tout occupé qu'il est de s'avancer. A sa chasteté une autre et bonne raison, il est pauvre, et c'est pourquoi, comme font les pauvres, pour avoir une femme à lui, il aspire à se marier.

* * *

PROJETS DE MARIAGE

A Marseille, Bonaparte s'est pris, chez sa belle-sœur Madame Joseph, à jouer « à la petite femme » avec la sœur de celle-ci, une jolie jeune fille de seize ans, Désirée-Eugénie Clary. La petite a pris le jeu au sérieux ; bien vite, ses enfances ont disparu, et ç'a été un amour en coup de foudre qui s'est déclaré. « Oh ! mon ami, écrit-elle à Napoléon, prends soin de tes jours pour conserver ceux de ton Eugénie, qui ne saurait vivre sans toi. Tiens-moi aussi bien le serment que tu m'as fait, comme je tiendrai celui que je t'ai fait. »

Ces lettres vraiment tendres, et d'une tendresse non apprise, ces lettres d'Eugénie — car, à la mode du temps, la jeune fille qu'on nommait Désirée dans sa famille avait voulu comme se rebaptiser pour son amant, porter pour lui seul un nom qui n'eût point été prononcé par d'autres lèvres, — on les a retrouvées

en brouillons, soixante-cinq ans plus tard, dans les papiers de celle qui les avait écrites et conservées comme des reliques. Elles sont bien de cette époque, où, dans un besoin de vivre et d'aimer, après ces jours où la mort était l'unique spectacle et l'unique pensée, tout ce qui était femme se jetait à l'amour comme à une religion — la seule en effet qui subsistât sur les ruines de la société civilisée.

La connaissance datait de janvier et février 1795. L'engagement, s'il en fut pris un formel, eut lieu le 21 avril, jour où Bonaparte passa à Marseille, se rendant à Paris. Joseph et sa femme, Julie Clary, y prêtèrent les mains : ils avaient formé de leur côté le projet de cette union, et, dans la famille Clary, ils n'avaient nulle opposition à redouter. Le père, auquel on a prêté cette parole « qu'il avait déjà assez d'un Bonaparte dans sa famille », était mort le 20 janvier 1794 (1er pluviôse an II). Désirée, qui n'avait point alors treize ou quatorze ans comme elle l'a dit, écrit et fait imprimer officiellement plus tard, mais seize à dix-sept, étant née le 9 novembre 1777, ne dépendait donc que de sa mère et de son frère ; on peut même penser que, avec la tête qu'elle avait, elle ne dépendait que d'elle-même.

L'âge qu'elle avait ne pouvait donner lieu à objection : il était rare alors qu'une jeune fille se mariât plus tard qu'à dix-huit ans, et le rapporteur du premier Code civil venait de faire fixer à treize ans l'âge du mariage pour la femme. Quant à la fortune,

si Julie s'était contentée de l'aîné, qui n'avait nulle position, Désirée pouvait bien prendre le cadet, qui du moins était général de brigade.

Bonaparte, arrivé à Paris en mai, y est en pleine disgrâce, fort désargenté, et se raccroche uniquement à ce mariage. S'il le manque, il ne lui reste qu'à aller prendre du service en Turquie, à se mettre comme d'autres aux spéculations sur les biens nationaux. Même, lorsque, par degrés, sa situation s'améliore un peu, qu'il est employé par le Comité de Salut public aux plans de campagne, il sent combien cette place, qu'un hasard lui a procurée, est précaire et instable. Désirée peut seule l'en tirer, et il pousse son frère pour obtenir une réponse. A chaque lettre qu'il écrit à Joseph, ce sont des souvenirs pour elle. Elle, de son côté, est aussi en correspondance avec lui; elle lui demande son portrait : il le fait faire, le lui envoie. Est-elle avec sa sœur et son beau-frère à Gênes et ne donne-t-elle plus de ses nouvelles ? « Il faut, écrit-il, pour arriver à Gênes qu'on passe le fleuve Léthé. » Elle est *la silencieuse,* à laquelle il reproche sans cesse de ne point écrire. Brusquement, il veut une réponse définitive : il faut que Joseph parle au frère d'Eugénie. « Fais-moi parvenir le résultat, et tout est dit. »

Le lendemain, sans attendre que sa lettre ait pu parvenir à Joseph : « Il faut, dit-il, que l'affaire finisse ou se rompe. J'attends la réponse avec impatience. » Puis, un mois se passe, et, sauf des mots de souvenir,

plus rien. C'est que, entre lui et cette enfant, la petite fille de Marseille, point jolie peut-être, mais charmante avec ses sourcils charbonnés, ses yeux doux, son nez qui se relève, sa bouche aux coins montants, son air très chaste, réservé et pourtant très tendre, Paris, ce grand Paris inconnu où Bonaparte vient d'aborder avec ses bottes éculées, son uniforme râpé et sa suite de deux aides de camp faméliques, a interposé ses femmes, les êtres faits d'élégance, de grâce et de supercherie, les êtres dont le fard avive les yeux d'un éclat magique, dont les toilettes dessinent les formes pleines en soulignant tout ce qui est à désirer, en dissimulant, en agrémentant plutôt tout ce qui serait à cacher ; les êtres de gaieté et de plaisir, que la vie mondaine a affinés et qui, comme des fruits mûris en serre, arrivés à leur maturité pleine et opulente, parés à souhait par le marchand, semblent, avec leur coloris faux, leur duvet suspect et que nul soleil n'effleura, bien autrement appétissants que les fruits premiers, un peu verts, des jeunes sauvageons, où le soleil a mis sa flamme, la bise ses gerçures, et qui, francs et quelque peu âpres, laissent à la bouche la sensation fraîche et puissante des prémices sylvaines.

« Ici seulement, écrit Bonaparte, de tous les lieux de la terre, les femmes méritent de tenir le gouvernail... Une femme a besoin de six mois de Paris pour connaître ce qui lui est dû et quel est son empire. » Et quelques jours plus tard : « Les femmes, qui sont

ici les plus belles du monde, deviennent la grande affaire. »

Certes elles sont les plus belles du monde — et bien plus belles ! — les femmes de trente à trente-cinq ans, de quarante même, expertes en l'art de se faire aimer bien plus qu'en l'art d'aimer, et lui, n'ayant que sa main à offrir, il l'offre à Madame Permon, il l'offre, dit-on, à Madame de la Bouchardie plus tard Madame de Lesparda, en attendant que Vendémiaire survienne et qu'il se fasse prendre au mot par Madame de Beauharnais.

Le silence alors pour Désirée, un plein et absolu silence, et d'elle une plainte s'élève, si douce, si tendre qu'elle sonne aux oreilles comme une harpe qu'on brise : « Vous m'avez rendue malheureuse pour toute ma vie, et j'ai encore la faiblesse de vous tout pardonner. Vous êtes donc marié ! Il n'est plus permis à la pauvre Eugénie de vous aimer, de penser à vous... A présent, la seule consolation qui me reste est de vous savoir persuadé de ma constance, après quoi je ne désire que la mort.

« La vie est un supplice affreux pour moi depuis que je ne puis plus vous la consacrer... Vous marié ! Je ne puis m'accoutumer à cette idée, elle me tue, je n'y puis survivre. Je vous ferai voir que je suis plus fidèle à mes engagements, et, malgré que vous ayez rompu les liens qui nous unissaient, jamais je ne m'engagerai avec un autre, jamais je ne me marierai... Je vous souhaite toutes sortes de bonheurs

DÉSIRÉE BERNADOTTE

(Eugénie-Bernardine-Désirée Clary)

1777-1860

MINIATURE PEINTE PAR GUÉRIN

(A M. le comte Primoli)





et de prospérités dans votre mariage ; je désire que la femme que vous avez choisie vous rende aussi heureux que je me l'étais proposé et que vous méritez ; mais, au milieu de votre bonheur, n'oubliez pas Eugénie et plaignez son sort. »

Ce fut pour Bonaparte, qui n'était point capable d'oublier, comme un remords, le souvenir de cet amour qu'il avait inspiré plus sans doute qu'il ne l'avait ressenti, où, d'un enfantillage, il s'était insensiblement laissé conduire à un projet d'ambition, et où enfin, sans y penser, il avait brisé ce cœur de jeune fille. Il semble que toute sa vie il ait pensé à racheter, à se faire pardonner cet abandon. Dès 1797, à Milan, il songe à bien marier Désirée, qui, à ce moment (novembre), est à Rome avec sa sœur et son beau-frère, Joseph, ambassadeur près de Pie VI. Il donne une lettre très chaude de recommandation au général Duphot, « un très brave homme, un officier distingué. Une alliance avec lui serait avantageuse. » Duphot arrive, ne déplaît pas, les accordailles vont être conclues; mais voici la terrible scène du 28 décembre, et la robe de Désirée est couverte du sang de son fiancé.

Enfin, après plusieurs mariages refusés, pendant que Bonaparte est en Égypte, Désirée consent à épouser le général Bernadotte, un beau parti sans doute, mais le plus insupportable des Jacobins pionnants et maîtres d'école, un Béarnais qui n'a du Gascon ni la vive allure ni l'aimable repartie, mais

dont la finesse calculatrice cache toujours un double jeu, qui tient Madame de Staël pour la première entre les femmes parce qu'elle en est la plus pédante, et occupe sa lune de miel à faire des dictées à sa jeune femme. Du Caire, où il apprend ce mariage qui n'est point pour lui plaire — car Bernadotte a été et est pour lui un ennemi — Bonaparte souhaite bonheur à Désirée : « Elle le mérite. »

Quand il revient d'Égypte, une des premières faveurs qu'on lui demande, c'est Désirée qui la sollicite. Elle désire qu'il serve de parrain au fils qu'elle vient de mettre au monde. Un fils! ce fils qui manquera à ses destinées, qui déjà y manque tellement, Désirée, comme par une vengeance contre celle qu'elle a surnommée *la Vieille,* contre Joséphine qu'elle hait, s'en pare devant lui, et lui, faisant contre fortune bon jeu, accepte le parrainage et, tout hanté qu'il est par les chants ossianesques, donne à l'enfant le prénom d'Oscar. Peu de chose cela. Mais il fera mieux.

« Si Bernadotte a été maréchal de France, prince de Pontecorvo et roi, c'est son mariage qui en est la cause, a dit Napoléon... Ses écarts pendant l'Empire lui ont toujours été pardonnés à cause de ce mariage. »

Et quels écarts! Dès les premiers jours, le 18 Brumaire, Bernadotte prononce son opposition. Il n'en est pas moins appelé le lendemain à siéger au Conseil d'État, puis nommé général en chef de l'Armée de l'Ouest. Là, non seulement il fait de l'opposition,

DÉSIRÉE BERNADOTTE

(Eugénie-Bernardine-Désirée Clary)

1777-1860

LETTRE AUTOGRAPHE A SON FRÈRE NICOLAS CLARY

(Cabinet de M. Fréderic Masson)

Landerneau ce 28

je t'ecris deux mots avant de partir moi-même aussi pour nous rendre a rennes ~~......~~ Mr gerard est arrivé hier et sauf ainsi que tous ces bagages il m'a donné de bonne nouvelles de vous tous ce qui m'a fait le plus grand plaisir il m'a raconté mille gentillesse du petit oscar et la trouvé charmant je crains que tu ne m'aye écris par l'avant dernier courrier je serai privé de ta lettre car il a été arreté et pillé je n'ai pas reçu d'autres nouvelles depuis quelque tems j'était donné des miennes par un courrier extraordinaire

J'espere que L'ouvui Le plaisir
de vous embrasser bientot à paris
Quant ~~le plaisir~~ projet
d'emmener ~~un~~ notre Cuisinier
La ~~femme~~ de paquet vous devient inutile
je te prie donc de lui dire
quelle cherche un autre endroit
pour rester parceque notre
Maison est trop petite pour
loger quelqu'un d'inutile il
suffit quelle en sorte quelque que
jours avant notre arrivée ~~et~~
et je te marquerai à reçues le
jour apeupres que nous serions
à paris elle n'a aucune gayes
à réclamer adieu mon bon
ami je t'embrasse ainsi que
ta chere maman et os ...
ta soeur Mary Bernadotte

p S

Bernadotte vous embrasse tous je suis
obligée de le quiter l'on va partir

je l'observe que j'avois
donné congé à la femme de Paquet
avant mon départ et que c'est
par complaisance que je lui
avois permis de rester avec
son mari à la maison pendant
notre absence

mais ouvertement il conspire contre le Premier Consul, il prétend soulever son armée. — On sait à présent les détails. — Quelle punition? Aucune. Bonaparte seulement, pour l'éloigner, veut l'envoyer ministre aux États-Unis ou gouverneur à la Louisiane. Bernadotte ne refuse pas de partir, mais il joue une comédie qui réussit au mieux et il s'arrange pour que les frégates qui lui sont destinées ne soient jamais prêtes.

L'an d'après, c'est l'affaire de Moreau, et, si Bernadotte échappe encore, c'est que Bonaparte le veut bien, c'est qu'il pense toujours à Eugénie, qu'il a charge d'elle. Il fait mieux. Il a racheté à Moreau tous ses biens, sa terre de Grosbois, son hôtel de la rue d'Anjou. Cet hôtel, qu'il a payé 400,000 francs, il le donne à Bernadotte.

Vient l'Empire : pour Eugénie, il fait Bernadotte maréchal d'Empire, grand-aigle et chef de la huitième cohorte de la Légion d'honneur, président du collège électoral de Vaucluse, chevalier de l'Aigle noir ; pour elle, il lui donne un revenu de 300,000 francs, et 200,000 francs d'argent comptant, et la principauté souveraine de Pontecorvo ; pour elle, il pardonne après Auërstaedt, il pardonne après Wagram, il pardonne après Walcheren ; il pardonne après deux fautes militaires, qui sans doute n'étaient point que des fautes, après une conspiration flagrante où Bernadotte, Fouché, Talleyrand ont mis en jeu, avec les royalistes, les mêmes ressorts auxquels on devra, en 1814, le retour de Louis le Désiré.

Et, à travers lui, pour elle, des attentions, des amabilités qui surprendraient si, toujours, cette pensée de se faire pardonner n'était en son esprit. Quand Bernadotte est blessé au combat de Spanden, et que, deux jours après, Napoléon lui écrit, c'est pour lui dire « qu'il voit avec plaisir que Madame Bernadotte se trouve en cette circonstance auprès de lui »; c'est pour ajouter : « Dites, je vous prie, mille choses aimables à Madame la maréchale, et faites-lui un petit reproche. Elle aurait bien pu m'écrire un mot pour me donner des nouvelles de ce qui se passe à Paris, mais je me réserve de m'en expliquer avec elle la première fois que je la verrai. »

Point d'attention qu'il n'ait : c'est à elle que, après Erfurt, il réserve une des trois magnifiques pelisses que l'empereur de Russie vient de lui offrir. A toute occasion, bien qu'elle ne paraisse guère à la Cour, car elle déteste Joséphine et les Beauharnais et ne s'en cache pas, c'est de sa part des présents précieux : vases de Sèvres ou tapisseries des Gobelins. N'est-ce pas à elle enfin qu'il pense lorsque — après Walcheren ! — il songe à envoyer Bernadotte à Rome comme gouverneur général — par suite grand dignitaire de l'Empire — pour tenir au Quirinal la cour de l'Empereur, avec une liste civile de trois millions, l'égalant ainsi à Borghèse qui est à Turin, à Élisa qui est à Florence, presque à Eugène qui est à Milan ?

Quand Bernadotte, au refus d'Eugène qui ne veut pas apostasier, est, grâce à la neutralité au moins

bienveillante de Napoléon, élu prince héréditaire de Suède, si, à ce moment, la politique de l'Empereur paraît à quelques-uns obscure et voilée, c'est qu'ils ne savent pas tenir compte de son cœur : « Il est séduit par la gloire de voir une femme, à laquelle il s'intéresse, reine et son filleul, prince royal. » On le voit régler minutieusement les détails de la présentation de Désirée lorsqu'elle prend congé comme princesse de Suède, et, faveur sans précédent, l'inviter le dimanche au dîner de famille; on le voit gratifier Bernadotte d'un million sur la Caisse de service, lui racheter les dotations dont lui-même l'a comblé, négocier avec lui la reprise de Pontecorvo, donner un titre et une dotation au frère de Bernadotte.

Certes, il a le droit d'écrire à Désirée : « Vous devez être persuadée depuis longtemps de l'intérêt que je porte à votre famille. »

Quatre mois plus tard, Bernadotte s'est mis d'accord avec la Russie contre Napoléon ; moins d'un an après, tout indique entre la France et la Suède la rupture prochaine. Désirée, qui n'a consenti qu'à grand'peine à un court voyage à Stockholm, car, disait-elle, « je pensais que la Suède c'était, comme Pontecorvo, un endroit dont nous allions prendre le titre », Désirée se hâte de revenir à son hôtel de la rue d'Anjou.

Alors, avec d'infinies précautions, Napoléon écrit à son ministre des Relations extérieures de faire toucher légèrement au ministre de Suède qu'il voit

avec peine que la princesse royale vienne en France sans en avoir obtenu la permission ; que c'est hors d'usage, et qu'il regrette qu'elle quitte son mari dans des circonstances aussi importantes. Désirée n'en a cure, elle ne s'en installe pas moins. En novembre, quand la guerre va éclater, l'Empereur écrit de nouveau; il envoie Cambacérès chez la reine d'Espagne (Julie Clary) dire qu'il désire que la princesse quitte Paris et retourne en Suède, qu'il n'est pas convenable qu'elle se trouve ici en ce moment. En décembre, pour la décider au départ en rompant le lien qui, croit-il, l'attache le plus à la France, il nomme l'ex-conventionnel Chiappe, sans qui elle ne saurait faire un pas, sous-préfet à Alba Stura, mais l'amour n'est pas plus fort que la vanité. Point d'affaires, Désirée reste. Elle continue à commander des robes chez Leroy, à recevoir ses amis, à tenir son salon. Elle va aux eaux avec sa sœur, revient à Auteuil, rentre à Paris comme si rien ne se passait. Elle trouve même fort extraordinaire que les Français qu'elle reçoit se permettent de blâmer le ci-devant maréchal d'Empire devenu généralissime des armées combinées du nord de l'Allemagne. Il est vrai que, si l'on en croit des gens bien informés, en même temps qu'elle fait passer à Bernadotte les suprêmes adjurations de Napoléon, elle sert plusieurs fois d'intermédiaire entre son mari, Fouché et Talleyrand.

S'il était démontré que Désirée a profité de la faiblesse que lui marquait l'Empereur pour être

consciemment le lien d'une intrigue entre conspirateurs qui se connaissaient de vieille date, que devrait-on penser d'elle? Mieux vaut croire qu'elle ne resta à Paris que par passion pour Paris, afin de ne point quitter sa sœur, ses nièces, son monde, ses habitudes.

Elle y était en 1814 et eut part, comme d'autres, aux visites d'Alexandre de Russie; elle y était en 1815, pendant les Cent-Jours, et, le 17 juin, la veille de Waterloo, elle commandait, chez Leroy, une amazone de nankin et un peignoir en percale garni de valenciennes.

A présent, c'était Eugénie qui avait oublié.





II

JOSÉPHINE DE BEAUHARNAIS

Vers la fin de vendémiaire an IV (octobre 1795), le hasard d'une sollicitation met en présence la vicomtesse de Beauharnais et le général Bonaparte. Celui-ci vient brusquement de sortir de l'ombre : son nom, inconnu hier, ce nom connu à peine de Barras qui l'écrit *Buona-Parte,* le canon qui a écrasé les sections rebelles à la Convention l'a jeté en volée à toute la France.

Général en second de l'Armée de l'Intérieur, bientôt général en chef, il ordonne le désarmement des Parisiens : un jeune garçon se présente au quartier général pour obtenir de conserver l'épée de son père. Bonaparte voit l'enfant, s'intéresse à lui, lui accorde sa demande. Visite de remerciement de la mère, une dame, une grande dame, une ci-devant vicomtesse, la

veuve d'un président de la Constituante, d'un homme de cour, d'un général en chef de l'armée du Rhin : c'est beaucoup tout cela pour Bonaparte : le titre, la qualité, l'éducation, le ton aisé et noble dont elle rend grâce ; pour la première fois, le provincial de vingt-six ans qui arrive des armées révolutionnaires, à qui nulle femme vraiment femme n'a fait attention, se trouve en présence d'un de ces êtres désirables, élégants et rares, qu'il n'a entrevus que de très loin et du parterre : il s'y trouve en la posture qui convient à son orgueil, celle de la protection, et ce rôle auquel il s'essaie pour la première fois lui plaît à miracle.

Elle, qui est aux expédients, voit tout de suite à qui elle a affaire. Créole de la Martinique, mariée à seize ans au vicomte de Beauharnais par les soins d'une tante experte qui vit ouvertement avec le marquis de Beauharnais, père du vicomte, Joséphine Tascher de La Pagerie a eu, depuis sa venue à Paris, en 1779, une existence tourmentée ; son mari l'a trompée, abandonnée, s'est séparé d'elle quoiqu'elle n'eût aucun tort : nulle distraction de monde, car, vivant chez sa tante, dont la position était équivoque, elle n'avait point accès à la Cour où elle n'avait pas été présentée, ni dans la société. A la séparation d'avec son mari, elle gagna plus de liberté — et l'on dit qu'elle en usa. Alors, un voyage, un long séjour à la Martinique ; puis, la Révolution survenant, réconciliation avec le vicomte, devenu député aux États Généraux, président de la Constituante, général en chef de l'Armée du

Rhin, et, alors, un trait de temps où elle est heureuse et tient salon, le seul temps de sa vie où elle ait vu du monde qui soit du *monde*. Puis la Terreur : Beauharnais emprisonné, guillotiné. Elle, en prison aussi, n'échappant que par miracle.

Quand, après le 9 Thermidor, elle sort de la prison des Carmes, qu'elle se trouve, à trente ans passés, avec deux enfants, ruinée à n'avoir pas un sou, que fait-elle ? Aidée de quelques relations de femmes qu'elle a nouées surtout en prison, car d'autres elle n'en a guère, elle se lance dans le monde. De l'argent qu'elle reçoit des Iles, des emprunts qu'elle fait de droite et de gauche, des dettes qu'elle contracte un peu partout lui permettent de prendre une sorte de train. Elle quitte son appartement de la rue de l'Université, loue à Louise-Julie Carreau, femme Talma, moyennant 4,000 livres par an en numéraire ou 10,000 en assignats, un petit hôtel rue Chantereine, n° 6, et s'y installe le 10 vendémiaire an III (octobre 1794).

Mais quoi ! un an a passé, les dettes s'accumulent, rien ne vient. Sans doute, avec son admirable insouciance de créole, elle ne sait ou ne veut pas compter, elle espère on ne sait quel miracle qui la tirera d'affaire : un miracle pareil à celui qu'a rencontré sa tante, la Renaudin, sous les traits du marquis de Beauharnais. Tout en courant par les endroits où l'on s'amuse, en se montrant dans ce qui est le monde d'alors — ce monde de jardins de plaisir où pour vingt sols on est de bonne compagnie — elle attrape

des connaissances, qui lui font restituer quelques morceaux de terre qui appartenaient à son mari, mais elle les mange à mesure. Elle ne possède rien, ni capital, ni revenu fixe : car, à son mariage, elle a eu de ses parents une dot nominale de 100,000 francs dont on devait lui payer les intérêts à cinq du cent; mais son père est mort, sa mère est pauvre et d'ailleurs les Iles sont bloquées par les Anglais. Elle a encore reçu de sa tante, Madame Renaudin, la nue propriété d'immeubles, — mais depuis lors ces immeubles ont été vendus, — et de créances, — mais elles ont péri. D'ailleurs, on ne vit point de nues propriétés. Madame Renaudin l'aide bien un peu ; il y a les emprunts, il y a des banquiers complaisants qui acceptent des traites sur la Martinique, qui conseillent même d'aller à Hambourg où l'on reçoit plus facilement des remises. Mais le crédit s'épuise et l'âge grandit. Quelle carte lui reste-t-il à jouer ?

A ce moment, pour rendre la visite qu'il a reçue de la *vicomtesse de Beauharnais,* le général Bonaparte sonne à la porte cochère de l'hôtel de la rue Chantereine. Il ne sait point, lui, que l'hôtel appartient à la citoyenne Talma, laquelle, au temps où elle était la demoiselle Julie, l'eut d'un entreteneur généreux pour ses bénéfices d'impure. Il ne voit point que, avec ses 1,200 mètres de terrain (601 toises), l'hôtel, en ce quartier perdu, tout à l'extrémité de Paris, à deux pas de cette rue Saint-Lazare que des jardins bordent encore presque en toute son étendue, vaut

JOSÉPHINE BONAPARTE

(Marie-Joseph-Rose Tascher de la Pagerie)

1763-1814

DESSIN PAR ISABEY (PRÉSUMÉ DE 1796)

(A M. Edm. Taigny)



à peine 50,000 francs, le prix qu'il a été payé en 1781, le prix qu'il sera payé en 1796.

La porte ouverte par le concierge, car il y a un concierge, le général suit une sorte de long couloir : d'un côté, dans un pavillon, l'écurie avec deux chevaux sous poil noir qui prennent sept ans, et une vache rouge ; de l'autre côté, la remise, où il n'y a qu'une méchante voiture.

Le couloir s'élargit en jardin. Voici, au centre, le pavillon d'habitation : un rez-de-chaussée de quatre fenêtres à grande hauteur, surmonté d'un attique bas. (La cuisine est en sous-sol.) Bonaparte gravit un perron de quatre marches que cernent en façon de terrasse des balustres très simples et pénètre dans une antichambre sommairement meublée d'une fontaine en cuivre rouge, d'un bas d'armoire en chêne surmonté d'une armoire en bois de sapin.

L'*officieux*, Gonthier, l'introduit dans un petit salon, une salle à manger, où, près de la table ronde en acajou, il peut s'asseoir sur une des quatre chaises couvertes en crin noir, à moins qu'il ne préfère regarder aux murs quelques estampes encadrées de bois noir et doré. Cela est peu luxueux ; mais, çà et là, des tables et des servantes en bois d'acajou ou en bois jaune de la Guadeloupe, avec les dessus de marbre et des garnitures de cuivre doré, marquent une ancienne élégance, et, dans les deux grandes armoires vitrées prises dans le mur, une fontaine à thé, des vases, toute une série d'accessoires de table en plaqué

anglais jouent l'argenterie. D'argenterie, au sens du mot, il n'y a dans la maison que quatorze cuillers et quinze fourchettes à bouche, une cuiller à soupe, six cuillers à ragoût, onze petites cuillers à café.

Mais il ne le sait point.

Joséphine, toute pomponnée par sa caméristе, la citoyenne Louise Compoint, sort de l'appartement, s'empresse à cette salle à manger pour faire accueil à ce visiteur qu'amène la fortune. Elle ne peut guère le recevoir ailleurs ; car le rez-de-chaussée ne comprend, en dehors de cette pièce, qu'un petit salon en forme de demi-rotonde, dont elle a fait un cabinet de toilette, et une chambre à coucher. Cette chambre est gentille, mais bien simple, avec son meuble de nankin bleu orné de crêtes jaunes et rouges, la couchette à deux dossiers tout unie, de jolis meubles d'acajou et de bois jaune de la Guadeloupe et, pour tout objet d'art, près d'une harpe de Renaud, un petit buste de Socrate en marbre blanc. Quant au cabinet de toilette, sauf le forte-piano de Bernard, on n'y trouve que des miroirs : miroir sur une grande table de toilette, miroir sur une commode d'acajou, sur une table de nuit, et, sur la cheminée, un trumeau de deux petites glaces.

Quoi ! c'est là le mobilier de cette élégante ? Sans plus. Et elle mange dans des assiettes en terre, sauf les grands jours, pour lesquels elle a une douzaine d'assiettes en porcelaine blanche et bleue ; le linge

de table se compose de huit nappes, dont quatre à œil de perdrix, toutes si élimées que, à l'inventaire, tout, serviettes et nappes, est prisé quatre livres. Mais Bonaparte ne le sait pas ; il ne sait pas que cette femme élégante et rare qu'il a devant lui, dont la grâce infinie lui trouble la tête, dont la toilette recherchée donne une fête à ses yeux, ne possède en sa garde-robe que quatre douzaines de chemises en partie usées, deux douzaines de mouchoirs, six jupons, six camisoles de nuit, six paires de poches de basin, dix-huit fichus de linon, douze paires de bas de soie de diverses couleurs. Par contre, elle a, pour les dessus, six châles de mousseline, deux robes de petit taffetas de couleur brune et violette, trois robes de mousseline brodée en couleur, trois robes de mousseline unie, deux robes d'organdi, trois robes de canadéri, une robe de taffetas d'été, trois de toile de Jouy, une de linon brodé en blanc. Ces dessous si vraiment pauvres, et ces dessus relativement nombreux, quoique les étoffes en soient toutes légères et de vil prix, c'est Joséphine toute vive : elle a seize robes et six jupons.

Mais qu'importe ! Bonaparte ne voit que la robe, ou plutôt, il ne voit que la femme : des cheveux châtains d'une jolie qualité, peu fournis à la vérité, — mais on est alors aux perruques blondes neigées d'un œil de poudre ; — une peau assez brune, déjà éraillée sur la figure, mais que lisse, que blanchit, que rosit le fard ; des dents mauvaises, mais qu'on

ne voit jamais, la bouche toute mignonne étant toujours fondue en un sourire léger, très doux, qui s'accorde avec la douceur infinie des yeux aux longues paupières, aux très longs cils, avec l'expression tendre des traits, avec un son de voix si touchant que, pour l'entendre, plus tard, dans les corridors, les domestiques s'arrêtaient. Et, avec cela, un petit nez fringant, léger, mobile, aux narines perpétuellement battantes, un nez un peu relevé du bout, engageant et fripon, qui provoque le désir.

La tête pourtant n'est pas à citer près de ce corps si libre et si long, que la graisse n'a point touché, qui s'achève en des pieds étroits, mignons et cambrés, des pieds gras et fondants qui appellent le baiser. Aux souliers qui les ont habillés, on les devine ces pieds, on les voit, on les tient... Au corps, nulle entrave, nul corset, pas même une brassière pour soutenir la gorge, d'ailleurs bas placée et plate. Mais l'allure générale emporte tout. Cette femme met à vivre une grâce qui n'est qu'à elle : « Elle a de la grâce même en se couchant. » Et cette grâce résulte de la proportion si juste des membres souples à la taille dégagée, qu'on oublie que la stature est médiocre, tant les mouvements sont aisés et élégants. Une science longuement apprise de ce corps, une coquetterie qui a affiné tous les gestes, qui ne perd nul avantage et, constamment en défense, ne laisse rien au hasard ; cette indéfinissable nonchalance qui fait des femmes créoles les femmes par essence ; cette

sensualité qui, comme un parfum léger ensemble et capiteux, flotte autour de ces abandons lassés des formes souples et faciles, n'est-ce pas pour affoler tous les hommes, et celui-ci pour commencer, plus neuf et moins expérimenté que quiconque? Et par cela même, *la femme* le séduit dès la première approche, en même temps que *la dame* l'éblouit et qu'elle lui impose par un air de dignité : comme il dit : « ce maintien calme et noble de l'ancienne société française ».

Elle le sent bien qu'il est pris, qu'il lui appartient, et, quand il revient le lendemain, le surlendemain, puis tous les jours, quand il voit autour de Madame de Beauharnais des hommes qui ont été de l'ancienne cour, qui sont des grands seigneurs par rapport à lui, « petit noble » (le mot est de lui), un Ségur, un Montesquiou, un Caulaincourt, qui la traitent en amie, en égale, un peu en camarade, il ne sent point la nuance, il ne saisit point que ces hommes, qui toujours pour lui garderont leur prestige, viennent là en garçons, n'amènent point leurs femmes. Sortant des milieux tout jacobins où il a vécu, qui en Vaucluse, à Toulon, à Nice, à Paris, ont fait son avancement, il éprouve une satisfaction infinie à se trouver en telle compagnie. Toutes les apparences, et rien ici n'est qu'apparence, le luxe de la dame comme sa noblesse, sa société et la place qu'elle tient dans le monde, il les accepte pour des réalités et les voit ainsi, les sens aidant.

Quinze jours après la première visite, c'est une

liaison : en écrivant, il semble qu'on n'en soit encore qu'à l'amitié, mais dans la confusion de ces temps, a dit un témoin, les nuances, les transitions n'étaient guère observées. Tout allait vite.

« Ils s'aimèrent passionnément. » Lui, c'est tout simple. Elle, pourquoi ne pas penser qu'alors elle est sincère ? C'est du fruit neuf, ce Bonaparte, un sauvage à apprivoiser, le lion du jour à promener à la chaîne. Pour la femme déjà mûre qu'elle est, ce tempérament qui s'éveille, cette ardeur de passion, ces baisers *comme sous l'Équateur* jetés sur toute sa chair, cette furie d'un désir continuel, n'est-ce pas l'hommage qui peut le mieux la toucher, lui prouver le mieux qu'elle est belle encore et qu'elle plaira toujours? Mais, bon comme amant! car que ferait-elle de lui pour mari ? Or, voici qu'il offre sa main, qu'il supplie qu'on l'accepte. Après tout, qu'a-t-elle à y perdre? Elle est aux abois, et c'est un coup de cartes qu'elle risque. Il est jeune, il est ambitieux, il est général en chef de l'Armée de l'Intérieur ; on se souvient, au Directoire, qu'il a fourni les plans de la dernière campagne d'Italie, et Carnot va lui donner le commandement en chef pour la campagne prochaine. C'est peut-être le salut. Aussi bien, à quoi s'engage-t-elle? Un mariage? Mais le divorce en est le remède tout trouvé, car il n'est point question de prêtre ou de cérémonie religieuse. Qu'est-ce alors ? Un contrat qui dure le temps qu'il plaît aux parties de l'observer, mais qui n'a de valeur ni pour la

conscience de la femme, ni pour son ancien monde, en admettant que ce monde s'occupe d'elle, qui rapporte gros si l'on joue bien, car ce jeune homme peut monter haut, qui rapporte toujours une pension s'il est tué.

Néanmoins, elle a des précautions à prendre : d'abord, son âge à dissimuler, car elle ne veut, ni à ce garçon de vingt-six ans, ni à personne, avouer qu'elle a passé trente-deux ans. Alors Calmelet, son homme de confiance, subrogé tuteur de ses enfants, se transporte, assisté d'un nommé Lesourd, chez un notaire : « Ils certifient connaître parfaitement Marie-Josèphe Tascher, veuve du citoyen Beauharnais, savoir qu'elle est native de l'île Martinique, dans les îles du Vent, et que, dans ce moment, il lui est impossible de se procurer l'acte qui prouve sa naissance, attendu l'occupation actuelle de l'île par les Anglais. » C'est tout ; nulle autre déclaration, nulle date. Armée de cette pièce notariée, Joséphine pourra déclarer à l'officier de l'état civil qu'elle est née le 23 juin 1767, tandis qu'elle est née le 23 juin 1763. On n'y regardera point de plus près.

Pour sa fortune, elle prétend de même en laisser l'illusion. Ici, c'est plus difficile, pourrait-on croire ; mais Bonaparte accepte tout ce qu'elle fait ; et, alors, à huis clos, en présence seulement de Lemarrois, aide de camp du général, est rédigé le plus étrange contrat de mariage que notaire ait jamais reçu : nulle communauté de biens, sous quelque forme et en quelque

manière que ce soit ; séparation de biens absolue ; toute autorisation donnée par avance à la future épouse par le futur époux ; tutelle des enfants du premier lit maintenue exclusivement à la mère ; douaire de quinze cents livres de rentes à son profit si elle devient veuve, et, en ce cas, reprise par elle de tout ce qu'elle justifiera lui appartenir.

D'apports point : tout ce que la future épouse possède appartient à la communauté qui a existé entre elle et feu M. de Beauharnais. Il n'en a pas été fait inventaire, et ce ne sera qu'après l'inventaire qu'elle décidera si elle accepte ou renonce. Inventaire fait deux ans plus tard, elle renonce, mais ces deux ans-là ont rapporté mieux. A avouer le néant de sa fortune, Bonaparte met moins de façon : « De sa part, le futur époux déclare ne posséder aucuns immeubles, ni aucuns biens meubles mobiliers, autres que sa garde-robe et ses équipages de guerre, le tout évalué par lui à..... et en a assigné la valeur nominale. » C'est bien, comme l'a dit le notaire à Madame de Beauharnais, la Cape et l'Épée. Mais le général trouve la déclaration oiseuse, et, sur le contrat, il fait purement et simplement rayer le paragraphe.

Le contrat est du 18 ventôse an IV (8 mars 1796). Le lendemain, c'est le mariage devant l'officier de l'état civil, qui, complaisamment, donne au marié vingt-huit ans au lieu de vingt-six et à la mariée vingt-neuf ans au lieu de trente-deux. Ce maire avait la manie d'égaliser. Barras, Lemarrois, qui n'est pas

majeur, Tallien et Calmelet, l'inévitable Calmelet, sont témoins. Nulle mention de consentement des parents des deux époux : on ne les a point consultés.

Deux jours après, le général Bonaparte est seul en route pour l'Armée d'Italie. Madame Bonaparte reste rue Chantereine. Heureusement, on a pris des avances sur la lune de miel.

*
* *

LA CITOYENNE BONAPARTE

De Paris à Nice, onze couchées, et de chacune, presque de chaque maison de poste où il attend les relais, une lettre vole vers la rue Chantereine, à l'adresse de la citoyenne Bonaparte, chez la citoyenne Beauharnais. Dans ces lettres, rien que de la passion : nulle ambition, tant celui qui les écrit se tient assuré de sa fortune. Nul doute de lui-même, nulle incertitude sur l'avenir : une confiance si pleine qu'il n'a même pas besoin de l'exprimer. Nulle spéculation sur le futur, nul indice de ses projets, nulle inquiétude sur les moyens : on dirait un de ces princes d'il y a deux siècles partant en poste pour commander une victoire; rien qu'Elle et Lui, rien que de l'amour.

A Nice, dès l'arrivée, en même temps qu'il jette aux bandes dont il doit faire une armée, des mots brefs où tiennent tous leurs rêves et tous leurs appé-

tits ; en même temps qu'il range à l'obéissance, d'un seul froncement de sourcils, ces généraux d'émeute qui voudraient faire marcher « le petit b..... » (c'est le mot d'Augereau à Masséna) ; en même temps qu'il multiplie les ordres pour organiser, pour équiper, pour nourrir ces soldats délabrés qu'il va, pour leur début, mener à l'assaut des Alpes, lettre sur lettre à Joséphine : « Si je suis prêt à maudire la vie, je mets la main sur mon cœur, ton portrait y bat ; je le regarde, et l'amour est pour moi le bonheur absolu et tout est riant hors le temps que je me vois absent de mon amie. » Ce portrait dont la glace brisée le plongera dans un tel désespoir parce qu'il verra là un présage de mort, il ne le quitte point, il ne s'en sépare point, il le montre à tous. Il y fait sa prière de chaque soir.

C'est l'adoration d'un fidèle, l'exaltation d'un croyant. Le sauraient-ils, les soldats n'en riraient point : ils sont de son âge, ils sont de sa race ; une vision surnaturelle emplit leur tête comme la sienne. Il est le général qu'il faut à cette armée étrange. En haut, lui, avec ses vingt-six ans, sa face immobile, très mince, très pâle, sous les cheveux longs que grisonne un nuage de poudre, avec ses yeux profonds dont l'éclair perce les êtres au profond d'eux, subjugue et « fait peur ». Plus bas, les aventuriers, celui-ci, Augereau, déserteur de toutes les armées d'Europe, un soudard tutoyeur, aux allures de spadassin ; celui-là, Masséna, contrebandier matois,

pirate à l'occasion, aussi affolé par la femme, quelle qu'elle soit, que par l'argent, d'où qu'il vienne.

Ils voudraient bien le jeter bas, ce petit *ci-devant* qu'on leur impose pour chef. Mais il les fixe dans les yeux, et, devant le dompteur, les fauves, en grognant, s'aplatissent. Les soldats et les officiers (en masse, car il en est en particulier qui sont des brigands tels que ce Landrieux) n'ont pas besoin d'être domptés : dès la première phrase ils sont conquis. Ils arrivent la plupart de cette armée des Pyrénées-Orientales où ils ont fait leur apprentissage d'abnégation, et portent chacun en l'âme un peu de l'âme de La Tour d'Auvergne. Ils ne pensent qu'à la gloire et à la patrie. On a vu, dans cette guerre, des officiers refuser l'avancement comme une insulte, des caporaux rétablir les combats, des soldats s'improviser généraux et deviner la stratégie. Un électrique courant de génie circule dans les rangs, un pareil dédain de la mort, une même gaieté en face d'elle, un stoïcisme joyeux et, pour l'amour, en tous ces jeunes cœurs, une égale exaltation. Par cela aussi, lui, Bonaparte, est digne de les commander. Vaincre, conquérir, c'est le moyen de la revoir plus tôt, de l'avoir à lui, près de lui, constamment avec lui.

Pour elle, en quinze jours de ce mois d'avril 1796, six victoires, vingt et un drapeaux pris, le Piémont contraint à capituler. « Grâces vous en soient rendues, soldats! » Oui, grâces leur en soient rendues, car Joséphine va venir. Junot, que le Général envoie

à Paris porter des trophées, va la ramener. — Il lui faut sa femme : « Vite ! je te préviens, si tu tardes, tu me trouveras malade. Les fatigues et ton absence, c'est trop à la fois. » Ce n'est point là un mensonge pour l'attirer : une fièvre continuelle le brûle, une toux persistante l'épuise ; cette gale rentrée de Toulon, portée sur l'estomac, le rend étique, et puis une seule, une unique pensée : « Tu vas revenir, n'est-ce pas ? tu vas être ici à côté de moi, sur mon cœur, dans mes bras ! Prends des ailes ! viens, viens ! »

Point d'autre femme pour lui que cette femme : à Cairo, on lui amène la maîtresse d'un officier piémontais ; elle est toute jeune, belle à miracle. En la voyant son œil s'allume, mais c'est un éclair : il retient près de lui ses officiers, il accueille la captive avec une dignité calme, il la fait conduire aux avant-postes, rendre à son amant.

De la politique peut-être, cela ; mais, à Milan, quand la Grassini s'offre toute à lui ; que, désespérée, elle jette pour l'attendrir des accents si touchants et si lyriques qu'elle convertit à la musique l'armée entière, il paie la chanteuse et il repousse l'amante. Une seule femme est pour lui toute la femme, et la volupté qu'il attend d'elle toute la volupté.

Que fait-elle donc qu'elle ne vienne pas ? C'est que, en vérité, courir les champs avec ces soldats n'a rien qui la séduise. Comme il vaut bien mieux jouir à Paris du mal qu'ils se donnent, et comme c'est bon d'être enfin parvenue — et par un coup de cartes —

à être comptée parmi les élégantes suprêmes, les reines du Paris nouveau ! A présent Bonaparte lui a envoyé ses procurations, et d'ailleurs qui refuserait crédit à la femme du Général en chef de l'Armée d'Italie ? Elle est de toutes les fêtes, de toutes les parties, de toutes les réceptions au Luxembourg, qui retrouve avec Barras ses élégances princières, où, près de Madame Tallien, la maîtresse du lieu, on lui prépare la meilleure place.

Elle est au premier rang lorsque Junot vient présenter au Directoire les vingt et un drapeaux, et elle sort au bras de Junot, prenant sa bonne part du triomphe. Et puis, les premières représentations, et, quand elle entre dans sa loge, le parterre debout, et déjà l'acclamation d'un peuple ; et puis, les fêtes officielles, la fête de la Reconnaissance et des Victoires qui semble lui être dédiée ; et puis, Paris, Paris qui l'a prise au point qu'elle ne saurait vivre hors de Paris et que, désormais, à travers tout, pendant les dix-huit années qui lui restent à vivre, elle portera cette unique préoccupation : ne pas quitter Paris.

Lui, qui attend, qui espère, qui enrage, lui que torturent la jalousie, l'inquiétude, le désir, écrit lettre sur lettre, expédie courrier sur courrier. Que fait-elle ? que pense-t-elle ? C'est donc qu'elle a pris un nouvel amant, « de dix-neuf ans » sans doute ? « S'il était vrai... crains le poignard d'Othello... », et elle, souriant, avec son petit zézaiement créole : « Il est *drolle,* Bonaparte ! »

Il faut bien pourtant inventer un prétexte : Joseph Bonaparte est à Paris pour presser le départ ; Junot, quelque plaisir qu'il éprouve à se faire voir en hussard, va rejoindre l'armée. Après Chérasco, ç'a été Lodi et à présent l'armée est à Milan. C'est un palais, non plus un bivouac qui l'attend. Qu'inventer ? Une maladie, cela est vieux, mais une maladie qu'occasionne un commencement de grossesse, cela est excellent. Et, dès qu'il a cette nouvelle, Bonaparte s'affole. « J'ai tant de torts envers toi, écrit-il, que je ne sais comment les expier. Je t'accuse de rester à Paris, et tu y étais malade ! Pardonne-moi, ma bonne amie ; l'amour que tu m'as inspiré m'a ôté la raison : je ne la retrouverai jamais. L'on ne guérit pas de ce mal-là. Mes pressentiments sont si funestes que je me bornerais à te voir, à te presser sur mon cœur et à mourir ensemble... Un enfant adorable comme sa maman va voir le jour dans tes bras. Infortuné, je me contenterais d'une journée ! »

Et le même soir, à Joseph : « Mon ami, je suis au désespoir. Ma femme, tout ce que j'aime dans le monde, est malade. Ma tête n'y est plus. Des pressentiments affreux agitent ma pensée. Je te conjure de me dire ce qui en est, comment elle se porte. Si, dès notre enfance, nous fûmes unis par le sang et la plus tendre amitié, je t'en prie, prodigue-lui tes soins, fais pour elle ce que je serais glorieux de faire moi-même. Tu n'auras pas mon cœur, mais toi seul peux me remplacer. Tu es le seul homme sur la terre pour

qui j'aie eu une vraie et constante amitié. Après elle, après ma Joséphine, tu es le seul qui m'inspire quelque intérêt. Rassure-moi. Parle-moi vrai. Tu connais mon cœur. Tu sais comme il est ardent. Tu sais que je n'ai jamais aimé, que Joséphine est la première femme que j'adore. Sa maladie me met au désespoir. Tout le monde m'abandonne, personne ne m'écrit. Je suis seul, livré à mes craintes, à mes malheurs. Toi non plus, tu ne m'écris pas. Si elle se porte bien, qu'elle puisse faire le voyage, je désire avec ardeur qu'elle vienne. J'ai besoin de la voir, de la presser contre mon cœur. Je l'aime à la fureur et je ne puis plus rester loin d'elle. Si elle ne m'aimait plus, je n'aurais plus rien à faire sur la terre. Oh ! mon bon ami, je me recommande à toi. Fais en sorte que mon courrier ne reste pas six heures à Paris et qu'il revienne me rendre la vie !... »

Il n'y peut tenir ; il menace, si sa femme n'arrive point, d'envoyer sa démission, de tout abandonner, de revenir lui-même. Joséphine comprend que c'est fini des prétextes ; que celui de la grossesse, le meilleur, celui qui touche au vif Bonaparte, s'est évanoui, — si même il a jamais eu un semblant d'apparence ; que celui de la maladie ne peut prendre Joseph pour dupe, puisqu'elle a continué ses sorties, qu'elle ne s'est privée d'aucune fête et qu'elle en a fort bien supporté les plaisirs.

Il faut donc partir, et, désespérée, toute fondue en larmes, poussant des gémissements, après un souper

d'adieu au Luxembourg, elle monte en voiture avec son chien Fortuné, Joseph, Junot, le citoyen Hippolyte Charles, adjoint à l'adjudant général Leclerc, et la citoyenne Louise Compoint. Celle-ci, l'*officieuse,* mange à la même table que sa maîtresse, est en tout vêtue comme elle. Sa chambre, rue Chantereine, n'est en rien celle d'une domestique, et, avec ses rideaux et ses portières de siamoise, avec les flambeaux d'albâtre montés en cuivre doré, les amours et les jardinières de biscuit de Sèvres, avec la belle commode à la régence qui a les mains, les entrées et les sabots de cuivre et le dessus de marbre rance, elle est plus élégante que la chambre de Madame. Ce qu'est Louise Compoint pour Joséphine ? — Sans doute uniquement une confidente qu'elle ménage et à qui, malgré la brouille survenue, elle paiera pension jusqu'en 1805. Dans le voyage, qui est long, et qu'on semble prolonger à dessein, Junot prend ses mesures avec Mademoiselle Louise, et Joséphine, bien que, à en juger par la suite, elle ne trouve pas M. Charles indifférent, enrage, dit-on, de se voir enlever ou préférer sa favorite.

Partie tout à la fin de juin (messidor, IV), le 8 juillet (20 messidor), la voiturée n'est pas encore à Milan, mais elle y touche, et Bonaparte, obligé d'aller faire face à l'armée de Wurmser, supplie Joséphine de le joindre à Vérone : « J'ai besoin de toi, lui dit-il, car je vais être bien malade. » Elle l'attend pourtant à Milan, où il accourt : deux jours d'effusion,

d'amour, de caresses passionnées. Puis, tout de suite, c'est la grande crise de Castiglione. Jamais situation plus grave, jamais périls plus extrêmes. Il ne s'agit même pas de savoir si l'on évitera la défaite, mais si l'on échappera à la destruction. Et au milieu des ordres qu'il lance pour assembler ses divisions, des combinaisons qu'il invente pour atténuer le désastre ; dans cet instant où il joue ses destinées, où sa fortune paraît hésiter, où Bonaparte, pour la première fois, semble douter de lui-même, chaque jour, une lettre, une longue lettre d'amour : « Ah ! je t'en prie, laisse-moi voir quelques-uns de tes défauts ; sois moins belle, moins gracieuse, moins tendre, moins bonne surtout ; surtout ne sois jamais jalouse ; ne pleure jamais : tes larmes m'ôtent la raison, brûlent mon sang... Viens me rejoindre, et, au moins, qu'avant de mourir nous puissions nous dire : Nous fûmes tant de jours heureux ! »

Et le lendemain, et le surlendemain, et tous les jours qu'il est éloigné d'elle, cette même folie de passion, des baisers pleuvant sur tous les replis de ce corps qu'il divinise !... Pour qu'elle vienne le retrouver, fût-ce une nuit, fût-ce une heure, il demande, il supplie, il ordonne. Elle, un peu plus soumise, car, ici, dans cette Italie conquise, devant cette armée fanatisée, elle sent confusément qu'il est de la race des Chefs et qu'au moins on doit *paraître* obéir, elle fait effort pour l'aller chercher, et c'est alors une course étrange au milieu des soldats, une

course de fuyarde et de triomphatrice, où tantôt elle est accueillie en souveraine par les magistrats de l'Italie nouvelle, tantôt elle essuie le feu des batteries autrichiennes, une course dans des voitures qui versent, parmi des armées victorieuses ou débandées, et l'amour au bruit des tambours qui battent la charge, dans le pétillement des fusillades, à la lueur des villes bombardées.....

Est-elle avec Bonaparte ? « il est toute la journée en adoration devant elle comme devant une divinité ; » s'éloigne-t-elle ? courrier sur courrier. De chacun de ces villages ignorés dont il va faire les noms immortels, des lettres, où il mêle à des déclarations de tendresse, de confiance, de reconnaissance même, des imprécations jalouses, des caresses délirantes. Vers elle, la maîtresse âgée, mondaine et experte, c'est le cri de ces sens affamés, tout jeunes et tout neufs, de l'homme de vingt-six ans qui, jusque-là, a vécu chaste ; c'est la plainte ininterrompue d'un désir qu'exaspèrent la maladie, la fièvre, l'effort continu du cerveau en travail.

Malgré lui, l'expression de ce désir, il l'emprunte à ses souvenirs de la *Nouvelle Héloïse,* fouettant encore de la littérature de Rousseau l'emportement de sa phrase : non qu'il ne soit pas sincère et que l'amour soit chez lui prétexte à faire du style, mais il aime de cette façon, il a subi cette formule et il ne saurait — il ne saura jamais — parler d'amour dans une langue différente. En ce temps-là, il est un fils de Jean-

Jacques, et, quoi qu'il en ait eu, il est demeuré de sa race, et comme tous ceux *qui ont cueilli la pervenche,* pour sa vie, son cœur en est resté parfumé.

Joséphine, la pervenche, ce n'est pas son affaire. Elle n'est ni de cette génération, ni de ces pays, ni de cette éducation, ni de cette naïveté. Cette perpétuelle exaltation la fatigue et l'ennuie. Certes, c'est gentil d'être aimée ainsi ; cela a semblé intéressant et neuf, mais cela lasse, et la maladresse d'un désir qui a ces brutalités et cette inexpérience n'est point pour réveiller des sens vieillis. Sans doute, il y a des revenants bons, présents des villes et présents des princes, offrandes des généraux, pots-de-vin des fournisseurs ; mais, quoiqu'elle dépense infiniment d'argent, elle n'est point femme d'argent. Aussi prodigue qu'imprévoyante, toujours tentable et toujours tentée, elle reçoit par obligeance et elle donne par caprice. Elle n'a pas trop l'idée qu'elle fait mal, car elle obéit à son instinct, mais elle s'arrange tout de même pour que Bonaparte n'en sache rien. Elle lui connaît des scrupules qu'elle trouve étranges, étant donnés le milieu dans lequel elle a vécu et la société qu'elle a fréquentée ; mais il faut bien l'accepter tel qu'il est. Dès les premiers jours, à propos d'une boîte de médailles que Joséphine a reçue, il a parlé sévèrement, et il a fallu rendre les médailles. Désormais, il ne saura rien, et, s'il soupçonne, d'adroits mensonges, pour qui Joséphine s'est assuré des complices, couvriront les colliers de perles, les parures

de diamants, les tableaux de prix et les antiques inestimables.

Il est bien d'autres choses que Bonaparte ignore. A peine sait-il que M. Charles existe, ce M. Charles l'adjoint de Leclerc, qui est venu de Paris avec Joséphine. M. Charles est resté à Milan, où il promène par les rues un coquet uniforme de chasseur à cheval, et, chaque fois que le général s'absente du palais Serbelloni, M. Charles y rentre. Joséphine dit bien que M. Charles n'est là que pour l'amuser, la distraire, la faire rire, que c'est tout platonique de sa part : et M. Charles, c'est un petit jeune homme, tout en chair, très râblé, d'une assurance imperturbable, d'un corps extrêmement alerte, vif et adroit, ne parlant qu'en calembours, excellant dans tous les tours de force et d'adresse, les mystifications et les charges, *un drôle de corps*, comme on dit. Il est le lien entre Joséphine, qui a toujours besoin d'argent, et les fournisseurs qui s'imaginent avoir besoin de Joséphine. Il est prodigue comme un traitant, mais gaiement, à la bonne franquette, en hussard qui ferait des affaires. Quel contraste, et comme, pour Joséphine, l'antithèse semble préparée à dessein ! Mais voici que Bonaparte a des soupçons sur M. Charles comme il en a eu sur Murat. M. Charles, dit-on, est arrêté ; mais n'est-ce pas pour ses rapports avec les fournisseurs ? En tout cas, il quitte l'armée, il retourne à Paris, où Joséphine le fait associer à la Compagnie Bodin, lui procure une grande fortune dans les vivres.

M. Charles était une distraction à souhait : c'était quelqu'un du Paris qu'aimait Joséphine, le Paris cabotin, amuseur et bruyant, le Paris noceur. Il lui fallait un M. Charles pour soutenir l'incurable ennui qu'elle éprouvait : « Je m'ennuie beaucoup, » écrit-elle à sa tante. Oui, tout l'ennuie, et l'amour éperdu de son jeune mari, et Milan, et Gênes, où le Sénat la reçoit en reine, et Florence où le Grand-Duc l'accueille en cousine, et Mombello, où elle tient sa cour, et Passeriano, et Venise, tout l'ennuie, hormis Paris. Et pourtant, voici que Bonaparte part pour Paris et elle ne l'accompagne pas. A elle, il a pris fantaisie d'aller à Rome, — du moins l'a-t-elle dit, — et elle ne rentre que huit jours après son mari rue Chantereine — rue de la Victoire — dans cet hôtel où elle vient, par correspondance, de jeter 120,000 francs de mobilier et de décoration, cet hôtel de 52,400 francs que Bonaparte achètera seulement dans quatre mois, le 31 mars 1798.

Ainsi, pour un caprice — et quel caprice qu'un M. Charles! — elle a fait bon marché de ce voyage d'apothéose à travers la Suisse et l'Italie, de ce retour dans la patrie au bras de l'homme dont le nom emplit Paris et dont elle porte le nom... Un mois après que Bonaparte a quitté Milan, elle n'est pas encore revenue : elle n'arrive que tout à la fin de décembre.

Bien que, alors, chez Napoléon, l'amour ne soit plus en cette furie de passion des premiers jours, sa femme est encore la seule femme qu'il aime. Il en fait

profession publique : « J'aime ma femme, » dit-il à Madame de Staël. Il ne quitte point sa femme et il ne lui déplaît point qu'on répète qu'il est extrêmement jaloux. Pourtant elle n'est plus jolie ; « elle a près de quarante ans et les paraît bien ». Qu'importe ! Pour Bonaparte elle ne vieillira point, et, la folie passée, il lui reste, de son premier amour, un si chaud et si reconnaissant souvenir que, à travers toute sa vie, quoi que Joséphine lui fasse et quoi qu'il advienne, elle demeurera toujours l'adorée, la femme qui exercera sur ses sens et sur son cœur le seul immuable pouvoir.

*
* *

MADAME FOURÈS

A Toulon, le 29 floréal an VI, du pont de l'*Océan*, le vaisseau sur lequel il a embarqué sa fortune, Bonaparte regarde, si longtemps qu'il peut l'apercevoir, le mouchoir qu'agite Joséphine. Il aime encore cette femme, non plus avec l'ardeur de tempérament des premiers jours, mais avec la reconnaissance de ses sens satisfaits et de son cœur dorloté. Il l'aime comme l'incarnation de la grâce et de l'élégance, comme l'être féminin par essence, le premier qui se soit offert à lui, le premier qu'il ait pleinement possédé.

Avec elle il est convenu que, dès qu'il aura conquis cette Égypte — et il ne doute point de la conquête — elle viendra le rejoindre, qu'il lui enverra une

frégate ; qu'en attendant elle ira prendre les eaux. Mais, si Joséphine a été sincère en promettant, bientôt l'idée de partir, d'aller si loin, à travers tant d'inconnu, la trouble et l'effraie. A Paris, elle est ressaisie par les habitudes anciennes, les sociétés, le monde, surtout ses liaisons de Milan. De son côté, Bonaparte est mis en éveil.

Dès la traversée de Toulon à Malte et à Alexandrie il s'inquiète. Les vieux soupçons lui reviennent à la pensée. Il veut savoir, il interroge, on lui répond. A des reprises diverses, prenant à part ceux qu'il juge le plus ses amis, qui peuvent le moins lui refuser des vérités, il s'obstine à tout connaître de ce qu'on a dit d'elle en Italie.

Ce qui s'est passé avant qu'il épousât Joséphine ne le regarde point, ne le touche point. Quand, de Milan, le 23 prairial an VI, il lui écrit : « Tout me plaisait, jusqu'au souvenir de tes erreurs et de la scène affligeante qui précéda de quinze jours notre mariage », il donne la clef de son propre caractère, de sa façon de comprendre l'amour. Le droit qu'il a sur le cœur, l'esprit, les sens de cette femme, ne date que du jour où elle s'est librement obligée par un serment, où elle a accepté son amour, où elle a semblé le partager; mais, de ce jour, elle lui appartient, et, si elle le trompe, c'est fini d'elle.

Dès que les yeux de Bonaparte sont dessillés, dès que l'illusion où il a vécu s'est dissipée, l'idée du divorce se fait jour dans son esprit : il tient rompu

le lien qui l'attache à sa femme. S'il eût conservé son ignorance, sans doute il lui serait resté fidèle en Égypte comme il l'avait été en Italie, mais, désormais, à quoi bon se contraindre ? à quoi bon, dans l'ennui profond abattu sur l'armée d'Égypte, négliger des distractions qui, quelques mois auparavant, eussent apparu à sa conscience comme des trahisons envers une maîtresse fidèle, qui maintenant ne sont plus à ses yeux que les naturelles faiblesses d'un homme de vingt-neuf ans ?

Il a la fantaisie de goûter aux femmes d'Asie, comme avaient fait quantité d'officiers : on lui en amène une demi-douzaine, mais leur tournure et leur obésité le dégoûtent. Il n'y touche point et les renvoie tout de suite. Nul, dès ce temps, plus susceptible de dégoûts physiques, plus sensible aux odeurs, ayant des nerfs plus impressionnables et plus effarouchés.

Il rencontre mieux au *Tivoli égyptien*. C'est un jardin sur le modèle du *Tivoli* de Paris, qu'a entrepris de monter un émigré, ancien garde du corps, ancien condisciple de Bonaparte à Brienne, qui a obtenu de suivre l'armée. Comme à Paris, il y a un cercle, toute espèce de jeux, de chevaux de bois, d'escarpolettes et de balançoires, puis des jongleurs, des psylles, des almées, et l'on prend des glaces en écoutant la musique militaire. Ce serait charmant avec le personnel féminin des jardins d'amour de Paris ; mais, de femmes d'Europe peu ou point, et c'est pourquoi l'armée s'ennuie et pourquoi tant d'officiers, en déses-

PAULINE FOURÈS

(Née Bellisle. — Surnommée Bellilote)

Plus tard Mme de Ranchoup

1779-1869

SON PORTRAIT PEINT PAR ELLE-MÊME

(A M. le comte Desmazières)



poir de cause, épousent authentiquement des Égyptiennes.

Les seules Européennes qu'on voit et qui fréquentent au *Tivoli* sont arrivées avec l'armée. Or, avant le départ, les ordres les plus sévères ont été donnés pour que toutes les femmes d'officiers restassent aux dépôts des demi-brigades ; celles-là seules donc sont parvenues jusqu'au Caire qui, par un subterfuge, sous des habits d'homme, ont enfreint la consigne, échappé aux rondes, et fait la traversée en quelque cale de navire.

Ce sont des audacieuses, des guerrières, habituées aux aventures et prêtes, comme la femme du général Verdier, à tirer des coups de fusil. Entre elles, la plus jolie, une petite femme à cheveux blonds, à peau éclatante, à dents merveilleuses, très agréable en tout temps, ici adorée.

Elle se nomme Marguerite-Pauline Bellisle : apprentie chez une modiste à Carcassonne, elle s'est fait épouser par le neveu de sa patronne, un joli lieutenant du 22e Chasseurs à cheval qui s'appelle Fourès. En pleine lune de miel, ordre d'embarquer pour l'Égypte : la mariée s'est costumée en chasseur et faufilée sur le même bateau que son mari. Au Caire, elle a repris ses habits féminins, « fraie peu avec les autres officiers, et l'union de ce couple est citée comme un modèle édifiant ». A la fête donnée le 20 frimaire an VII (10 décembre) sur l'Esbekieh, où, après la revue générale des troupes, Conté

lance une montgolfière qui, pense-t-on, doit prodigieusement surprendre les gens du Caire et ne leur fait même point tourner la tête, les deux tout jeunes aides de camp du Général en chef, Merlin et Eugène de Beauharnais, se montrent Madame Fourès : ils l'admirent avec une telle véhémence que Bonaparte à son tour regarde et s'informe.

Le soir même, il la retrouve au *Tivoli égyptien*, lui adresse des œillades, s'approche, lui fait des compliments, s'arrête longuement près d'elle. Puis, des officieux comme il s'en trouve s'entremettent.

Calcul ou vertu, la petite ne se rend pas tout de suite. Il faut des protestations, des déclarations, des lettres, de riches cadeaux. Enfin, on s'arrange. Le 17 décembre, Fourès reçoit l'ordre de s'embarquer — tout seul cette fois — sur le chebec le *Chasseur*, capitaine Laurens, avec mission d'atteindre la côte d'Italie et de porter des dépêches au Directoire : à Paris, il doit voir Lucien et Joseph Bonaparte et, de Paris, sans s'arrêter, revenir promptement à Damiette.

Dès le jour du départ de Fourès, Bonaparte a invité la petite femme à dîner avec plusieurs autres dames françaises. Il l'a à côté de lui et lui fait fort galamment les honneurs. Mais, tout d'un coup, simulant une maladresse, il renverse sur elle une carafe d'eau glacée et l'entraîne dans son appartement sous prétexte de réparer le désordre de sa toilette. « Les apparences étaient à peu près conservées, » dit-on. —

A peu près, en effet. Seulement l'absence du Général et de Madame Fourès se prolongea trop longtemps pour que les convives, demeurés à table, pussent conserver des doutes sur la réalité de l'accident.

Le doute fut moins permis encore lorsqu'on vit meubler en hâte une maison voisine du palais d'Elfi-Bey, habitation du Général ; Madame Fourès y était à peine installée que survint Fourès.

Le *Chasseur,* ayant mis à la voile le 28 décembre, avait, dès le lendemain, été pris par le vaisseau anglais le *Lion,* et les Anglais, fort au courant de ce qui se passait à l'armée française, avaient eu la malice de renvoyer Fourès sur parole de ne point servir contre eux pendant la durée de la guerre.

Fourès, que Marmont avait vainement tenté de retenir à Alexandrie, arriva furieux au Caire et fit expier assez rudement à son épouse les libertés qu'elle avait prises. « Pour se soustraire à ses emportements, » Madame Fourès demanda le divorce, qui fut prononcé en présence d'un commissaire des guerres de l'armée. Au retour de l'expédition de Syrie, le mari fut de nouveau autorisé à repasser en France et un ordre pressant de faciliter son voyage fut adressé au commissaire de la marine.

Après son divorce[1], Madame Fourès, qui avait repris son nom de Bellisle, mais qui dans l'armée, comme jadis à Carcassonne, n'était connue que sous le joli nom de *Bellilote,* s'afficha en favorite. Richement parée, vivant avec un luxe extrême, recevant à

sa table les généraux, faisant les honneurs du palais aux quelques Françaises de l'armée, on la voyait aux promenades, tantôt roulant en calèche avec Bonaparte, l'aide de camp de service trottant à la portière — Eugène de Beauharnais comme les autres, — tantôt caracolant en habit de général, tricorne en tête, sur un cheval arabe dressé pour elle. « Voilà notre générale, » disaient les soldats. Les beaux parleurs l'appelaient la *Clioupâtre*.

Au col, elle portait, pendu à une longue chaîne, le portrait miniaturé de son amant. C'était une liaison publique, et qui, d'ailleurs, n'étonnait point. En tout état-major des armées de la République on eût trouvé, dès 92, des jeunes femmes en habits masculins faisant parfois le service d'aide de camp, comme les demoiselles de Fernig, plus souvent faisant un autre service : comme Illyrine de Morency, Ida Saint-Elme, tant d'autres.

Un *costume d'homme* était de rigueur alors en toute garde-robe de femme vivant librement, et l'habitude qu'avaient les généraux d'emmener à la guerre leur maîtresse ou même leur femme était si bien enracinée que, pendant les campagnes d'Espagne jusqu'à la fin de l'Empire, nul pour ainsi dire n'y manqua. Exemple : Masséna en 1810-1811. Eugène pourtant se fâcha un peu des promenades, mais il ne démissionna point, il resta comme aide de camp près de son beau-père et fut seulement dispensé des cavalcades.

Bonaparte était à ce point amoureux de Bellilote qu'il ne lui avait point caché l'intention de répudier Joséphine et qu'il lui avait parlé de l'épouser, elle, l'apprentie modiste de Carcassonne, au cas où elle lui donnerait un enfant. Mais quoi ! « la petite sotte n'en savait pas avoir, » disait-il avec humeur. Et à qui rapportait le propos elle ripostait : « Ma foi ! ce n'est pas de ma faute ! » Pourtant, il y avait un *Césarion :* c'était un petit chien griffon. Un jour, raconte le vertueux Desgenettes, le Général en chef était chez sa maîtresse, et, « pour être plus à l'aise, sans doute à cause des chaleurs, il avait quitté et déposé sur un canapé un riche habit brodé à Milan ». Une chienne, prête à mettre bas, déposa son fruit sur un des pans de l'habit, et les loustics de l'armée, si fort teintés d'antiquité, jouirent éperdument à appeler et siffler Césarion.

Pendant l'expédition de Syrie, Bellilote resta au Caire, et Bonaparte lui écrivait les lettres les plus tendres. Au retour, après Aboukir, quand le Général monta à bord de la *Muiron* pour revenir en France, il donna l'ordre que la ci-devant Madame Fourès le rejoignît le plus tôt possible et par le premier navire qui serait armé. Il lui laissait mille louis pour le voyage.

Kléber ne l'entendit point ainsi. Successeur de Bonaparte dans le commandement de l'armée, il tenait sans doute la possession de Bellilote comme une des prérogatives du général en chef, et il mit obstacle sur obstacle au départ.

Enfin, il se détermina à adresser la dame à Menou, commandant à Rosette, avec ce billet d'introduction :

« Au Caire le 9 vendémiaire an VIII.

« La personne qui vous remettra cette lettre, mon cher général, est la citoyenne *Forest ;* elle désire passer en France, rejoindre le héros, l'amant qu'elle a perdu et attend de votre obligeante courtoisie que vous lui ferez faire ce voyage le plus tôt possible et en bonne compagnie et tout cela, elle saura mieux le solliciter que moi.

« Je vous salue bien cordialement.

« KLÉBER. »

Menou répondit le 18 : « Mon cher général, la belle est arrivée, mais je ne l'ai point vue. Je lui rendrai sans la voir tous les services qui seront en mon pouvoir pourvu qu'il n'y ait rien à démêler avec son mari. Il y a longtemps que je sais et que j'ai éprouvé qu'*il ne revient rien de bon* à se mêler d'affaires semblables. Soyez assuré qu'en France il sera parlé de celle-ci ; l'homme en question a beaucoup d'ennemis et il se trouvera au Corps Législatif quelqu'un qui fera sur la galante aventure un discours de *deux heures au moins*. Vous voyez d'ici tout ce qu'on peut dire là-bas ! Nous serions bien arrangés, *nous autres pauvres diables,* si nous entrions pour quelque chose dans la bataille. »

On voit que Menou paraissait assez peu se soucier de l'*Homme en question*. Un mois plus tard, jour pour jour, il eût écrit d'autre encre. Enfin, grâce, dit-on, à Desgenettes, Madame Fourès obtint de

s'embarquer avec Junot et quelques savants de l'Expédition — Rigel, Lallemand et Corancez fils — sur un bateau neutre, l'*America*. Mais malgré son pavillon, l'*America* fut pris par les Anglais.

Voilà Bellilote captive, puis relâchée, enfin amenée en France. Elle y arrive quand tout est terminé ; la réconciliation est accomplie entre Joséphine et Bonaparte, et la journée du 18 Brumaire a fait de son amant le premier magistrat de la République, l'homme qui doit donner à tous l'exemple de la dignité dans la vie et de la rigidité dans les mœurs.

On prétend qu'alors il interdit à Bellilote de venir à Paris. Elle ne fit point faute pourtant de s'y montrer en compagnie, aux Français et dans les autres théâtres. Seulement le Consul refusa de la recevoir.

Par contre, beaucoup d'argent : il en donne chaque année et chaque fois qu'elle en demande. En 1811, le 11 mars, il lui fait don encore de 60,000 francs sur la Caisse des Théâtres. Il fait acheter pour elle une maison de campagne aux environs de Paris et il s'intéresse à son mariage avec un personnage bizarre et de peu de scrupules, M. Henri de Ranchoup, ci-devant officier d'infanterie.

Le mariage a lieu à Belleville en 1800 et le mari, dont les aventures mériteraient d'être contées tant elles sont singulières, est nommé le 11 Brumaire an X (2 novembre 1801) sous-commissaire des Relations commerciales à Santander ; trois ans plus tard, il

obtient d'y être mis en pied. En 1807, il est transféré à Carthagène. Madame de Ranchoup proteste contre ce déplacement dans une lettre adressée à Talleyrand. « Le climat de Carthagène, dit-elle, est encore plus mauvais que celui de Santander. » Elle a les plus vives craintes pour la santé de son mari. Sa propre santé est altérée. Ce qu'elle demande, c'est, sur place, le grade de consul général pour son mari; car un déménagement leur serait très onéreux et ils ne pourraient vivre honorablement à Carthagène, réduits qu'ils sont à leurs seuls appointements. L'Empereur ne lui refusera pas cette grâce, *la première qu'elle lui ait demandée de sa vie*. Talleyrand faisant la sourde oreille, Bellilote s'adresse directement à l'Empereur, le suppliant de lui accorder *la dernière prière* qu'elle lui adressera : un consulat général, Dantzig ou Hambourg. Cette dernière requête est de septembre 1807; ce n'est que le 27 juin 1810 que Ranchoup obtient le consulat de Gothembourg.

Sa femme ne l'y suit pas, s'installe à Paris et semble se soucier fort peu de voyager en Suède.

Elle occupe un bel appartement rue Napoléon, tient un grand état de maison, dépense à tort et à travers, est folle de monde et de plaisir, s'empresse aux bals, aux spectacles, aux promenades à la mode, reçoit quantité de Russes, entre autres, comme de juste, Czernicheff, Narishkine, Demidoff, Tettenborn, mais ne néglige pas pour cela les Français. Elle a pour amant, en 1811, le commandant Paulin, aide de

camp de Bertrand, et, presque en même temps, Peyrusse, le frère du caissier de la Couronne. Cela ne l'empêche pas de courir après l'Empereur, d'épier son regard et de désirer son sourire. Dans toute fête publique où elle peut espérer qu'il passera, elle se place au premier rang. Dans tous les bals masqués où il y a chance qu'il vienne, elle trouve moyen de se faire inviter. Un soir, dans un de ces bals, elle le reconnaît sous son domino gris de fer, l'aborde, l'agace, croit, à un mot qu'il lui dit ou qu'elle croit entendre, qu'elle a éveillé un souvenir dans son esprit. « Décrire une jubilation comme celle où je la vis le lendemain n'est pas en mon pouvoir, » écrit Paulin. Qui sait? C'est peut-être le lendemain qu'il lui envoya les 60,000 francs.

Paulin parti pour l'Illyrie paré des belles épaulettes à graine d'épinard que lui a offertes Bellilote, elle prend un autre, deux autres amants : l'un, Reveroni Saint-Cyr qui lui sert de teinturier pour le roman qu'elle a entrepris de composer, qui s'intitulera *Lord Wentworth* et dont elle envoie les épreuves à Paulin pour le distraire; l'autre le Corse Lepidi, aide de camp du duc de Padoue, joli comme un ange, mais assez sot. « J'aime les jolies bêtes, » dit-elle.

Mais voici que Ranchoup qui, sans y rien voir, avait laissé passer chez lui un régiment tout entier, découvre l'intrigue et exile sa vertueuse épouse à Craponne, dans la maison d'un notaire où il lui loue une chambre. Là elle se fait passer pour victime de

Napoléon, se donne comme une *dame d'honneur* de l'Impératrice et avec l'unique bonne qui l'accompagne se plaît à étonner par sa tenue la société de l'endroit. Elle s'assied devant la maison qu'elle occupe pour lire les journaux, fume à la fenêtre de sa chambre, se promène avec un grand chien à poils soyeux qu'elle emmène même à l'église. Point d'excentricité qu'elle ne se permette. Cela se termine par une bonne séparation de corps et biens, et, par suite, plus de logement, de toilettes, ni d'argent.

Elle en trouve pourtant assez pour venir en 1813, à Vérone, rejoindre Paulin qui, un beau jour, au milieu d'une grande revue, reçoit un petit billet mystérieux annonçant son arrivée. C'est une vie d'amour tout exalté, jusqu'au moment où Paulin doit suivre son général à l'armée d'Allemagne. Madame de Ranchoup revient alors à Paris où, quoiqu'elle paraisse dans les meilleurs termes avec les frères Peyrusse et quelques-uns de leurs amis, on la trouve en même temps fort répandue dans les cercles à la mode. Elle fréquente chez la baronne Girard, chez la comtesse de Sucy, chez la baronne Boyer. C'est qu'elle est en vérité très intelligente et très agréable, et qu'elle plaît aux femmes comme aux hommes. Elle vient de publier chez Delaunay son *Lord Wentworth* et, du coup, la voilà passée femme de lettres.

Elle peint aussi, non sans agrément : on en peut juger par un portrait aimable où elle s'est représentée effeuillant une marguerite ; singulière idée, car, si elle

cherche le *passionnément,* elle a rencontré le : *plus du tout.* Mais, pour une marguerite effeuillée, la pelouse n'en chôme pas. Elle est charmante sur ce portrait avec sa tête drôle et vivante, un peu ronde, — un peu modiste — mais très fraîche et très éclatante sous les cheveux d'un blond cendré nattés et frisés à l'enfant ; avec ses grands yeux d'un bleu clair qui veulent être pudiques, à la façon des *cruches cassées,* et auxquels des sourcils d'un noir d'ébène donnent un éclat singulier ; avec son corps délicat et appétissant, des bras d'une vraie beauté, cet ensemble aimable, frais, gentil qui rachète par l'éclat et la grâce ce qui manque en distinction.

Telle elle est, sauf que ses cheveux repoussés peuvent la couvrir tout entière, lui faire un royal manteau, lorsque l'Invasion ramène à Paris ses amis les Russes. Elle semble avoir joui fort bien encore de ces années 1814 et 1815, mais, vers 1816, la gêne arrive, puis une sorte de misère. Elle vend son mobilier qui est d'importance, et part pour le Brésil en compagnie d'un sieur Jean-Auguste Bellard, ancien officier de la Garde. Le bruit court à Paris que, avec sa fortune réalisée, elle se propose de nouer des relations avec Sainte-Hélène et de faire évader Napoléon. Elle n'y pense guère, ayant pris l'Empereur en horreur et affectant les opinions les plus purement blanches. Lorsque, en ses mémoires, Madame d'Abrantès, avec quantité d'éloges, se fait l'écho du racontar, Madame de Ranchoup proteste. Cela la pourrait

mettre mal avec la police qui la surveille comme « ancienne amie de Bonaparte », et qui, en 1825, lorsqu'elle revient en compagnie de Bellard, la fait filer pas à pas.

On prétend savoir que Bellard, qui se dit colonel, est son amant depuis quinze ans ; que Pauline a une fille, d'environ vingt ans, qu'elle fait appeler Mademoiselle de Longchamp, qu'elle-même prend ce nom de Longchamp : qu'elle vit largement et d'ailleurs ne fréquente pas de gens suspects.

Au fait, par ses voyages, elle n'a voulu, semble-t-il, que se refaire une aisance : elle a emporté une pacotille, qu'elle échange au Brésil contre des bois de palissandre et d'acajou, revient avec ses bois, les vend, achète des meubles qu'elle retourne vendre et fait ainsi la navette jusqu'en 1837, où elle se fixe à Paris. Elle continue à écrire, publie un nouveau roman : *Une Châtelaine du XIIe siècle,* et, installée dans un appartement modeste de la rue de la Ville-l'Évêque, entourée de singes et d'oiseaux en liberté, elle mène jusqu'à l'âge de quatre-vingt-douze ans — car elle est morte seulement le 18 mars 1869 — une existence que beaucoup envieraient. Elle a gardé son intelligence intacte, elle écrit, elle peint, elle joue de la harpe, elle achète des tableaux, elle entretient ses relations avec les femmes qu'elle a connues jadis, elle forme même de nouvelles amitiés, — avec Mademoiselle Rosa Bonheur entre autres.

Son goût d'art, on le trouvera dans les tableaux

assez nombreux qu'elle a légués au musée de Blois (elle était attirée à Blois par une amie, la baronne de Wimpffen). Beaucoup de copies, beaucoup de ces tableaux qu'on dit de l'école de Raphaël, du Titien, de Léonard, de Boucher ; quelques toiles attribuées à Prud'hon, d'autres à Reynolds, à Terburg, à Jean Meel, à Carlo Maratti, à Jeaurat ; deux tableaux modernes, l'un de Rosa Bonheur, l'autre de Compte-Calix ; des *Enfants Jésus,* des *Bohémiens,* des *Vénus,* des *Amours,* des *Psychés,* des *Ermites,* des *Leçons de flûte* — rien qui rappelle les temps de l'Égypte, et le palais d'Elfi-Bey, et l'homme qui dans cette vie devrait tenir toute la place. Madame de Ranchoup — la comtesse de Ranchoup, comme elle se faisait appeler — avait, avant sa mort, brûlé toutes les lettres que lui avait écrites le général Bonaparte.

Elle eût voulu, semble-t-il, anéantir jusqu'au souvenir de cet amour qui lui vaut seul un peu de la curiosité de l'histoire, cet amour très jeune, très sensuel, qui a encore des côtés de naïveté, mais qui, surtout, dénote déjà chez Bonaparte ce désir, dès lors impérieux, d'un enfant à lui, un enfant à qui il transmettrait, avec son nom, l'héritage de sa gloire.

*
* *

LE PARDON

Joséphine dînait au Luxembourg, chez Gohier, président du Directoire, lorsque tomba la nouvelle, inattendue surtout pour elle, du débarquement de

Bonaparte à Fréjus. En vérité, elle avait comme oublié que Bonaparte existât et semblait ne plus penser qu'il pût revenir, tant elle avait arrangé sa vie à sa guise, et tant elle se conduisait en veuve consolée.

En Égypte, le mari songeait au divorce; mais, en France, la femme rendait la répudiation nécessaire.

Détachée de Barras, qui ne pouvait plus être un amant, dont l'influence d'ailleurs déclinait et dont les pouvoirs allaient bientôt expirer, elle s'était d'abord accrochée aux Rewbell, au point de leur jeter à la tête sa fille Hortense pour leur fils; puis, Rewbell tombé par le coup d'État de prairial an VII, éperdument, elle s'était livrée aux Gohier, mari et femme, dès l'entrée du mari au Gouvernement.

Ce bourgeois de Rennes, qui affectait les mœurs pures et l'intégrité spartiate, c'était le ministre de la Justice de la Terreur, celui qui avait inventé les formules légales dont Fouquier-Tinville requérait l'application. C'était le casuiste de la guillotine. Rien ne donne l'air d'austérité comme la chasse aux expédients juridiques : c'est l'hypocrisie nécessaire pour couvrir la prévarication. Gohier donc passait pour austère. Pour son austérité, il était entré au Directoire; et aussi il avait recruté Joséphine qui lui racontait ses passions; et Gohier, protecteur, lui conseillait de divorcer pour épouser M. Charles. Le divorce est légal et républicain, il permet à une femme qui était la maîtresse d'un homme de devenir sa concubine.

Joséphine hésitait — presque tentée. Mais, en attendant, elle avait rompu avec ses beaux-frères, Joseph et Lucien, et ils avaient, plus encore, rompu avec elle. D'eux, elle était assurée de ne rien obtenir, pas même l'argent dont elle avait besoin et qui lui manquait tellement ! D'elle, ils n'avaient rien à attendre et si, tant que le Général avait été en France, ils l'avaient tolérée, à présent ils ne cherchaient qu'à la pousser hors de la famille où ils ne l'avaient jamais acceptée. Elle allait donc à Gohier, qui, étant du Gouvernement, lui pouvait être singulièrement utile. Il est vrai que Gohier était l'ennemi des Bonaparte ; mais, plus il leur était hostile, mieux il convenait à Joséphine. Si le conquérant d'Égypte ne revenait point, qui sait s'il n'y avait point quelque nouvelle fortune à tenter de ce côté ? s'il revenait, Madame Gohier, dont on n'avait jamais dit de mal, abritée qu'elle était contre la calomnie par son obscurité, ses mœurs, ses habitudes, ses façons de petite, toute petite bourgeoise rennaise, serait un admirable répondant, couvrirait de sa bonne renommée les fréquentations douteuses, les amitiés suspectes et les amours étalées.

Donc, intimité chaque jour resserrée, et l'on était à dîner en famille lorsque cette nouvelle est jetée sur la nappe : Bonaparte débarqué et en route pour Paris. Quelque diligence qu'aient faite les courriers, il les suit sans doute : ce n'est pas pour s'arrêter aux triomphes des villes qu'il a violé la quarantaine.

Délibérer, tenir conseil, Joséphine n'en a pas le temps. D'ailleurs, un seul parti à prendre : payer d'audace. C'est ce qu'elle fait, même avec Gohier, qu'elle prétend, bon gré mal gré, mettre dans son jeu : « Président, lui dit-elle, ne craignez pas que Bonaparte vienne avec des intentions fatales à la liberté ; *mais il faudra nous réunir pour empêcher que des misérables ne s'en emparent!* »

Gohier servira sans doute, mais c'est Bonaparte d'abord qu'il faut. Vite, Joséphine demande des chevaux de poste. Elle prétend courir à la rencontre du revenant, éviter toute explication, tomber dans ses bras, réveiller dans ses sens l'amour éteint, le reprendre en maîtresse, et, dans sa voiture rentrer à Paris, à son bras rentrer rue Chantereine, et avec lui recevoir les Bonaparte dépités, qui, cette fois encore, n'oseront parler, ou qui, s'ils parlent, trouveront oreille close. Point d'hésitation ni de temporisation comme au départ pour l'Italie, point de Louise Compoint ni de Fortuné, nul bagage, et sa chaise vole sur la route de Bourgogne.

C'est par la route du Bourbonnais qu'arrive Bonaparte, et tandis que, pressant les postillons, Joséphine dévore des yeux l'horizon, y cherchant la voiture qu'elle espère, son mari est déjà rue de la Victoire. Elle revient en hâte, mais il lui a fallu aller jusqu'à Lyon, car les deux routes, qui se séparent à Fontainebleau, ne se rejoignent que là. Trois jours ont passé pendant lesquels Bonaparte, déjà affermi dans ses

idées de rupture par les histoires recueillies en Égypte, interroge ses frères, ses sœurs, sa mère. Nul doute désormais sur la conduite de Joséphine à Milan, sur sa vie pire encore durant ses dix-sept derniers mois. Il semble que par ménagement, soit pour elle, soit pour leur frère, les Bonaparte ne disent pas ce qu'ils savent : d'ailleurs, probablement, ils ne savent pas tout ; mais ce qu'ils disent suffit. La décision de Napoléon est prise, elle paraît inébranlable, et toute la famille y applaudit.

En vain, des amis, auxquels il raconte ses déboires, lui remontrent que cette acclamation du peuple à son retour l'engage et l'oblige ; que la nation, qui espère de lui son salut, n'attend pas de lui un scandale ; que relever l'État est son premier devoir et qu'il peut différer pour renvoyer sa femme ; que, s'afficher en mari trompé, c'est débuter par se donner un ridicule, et que, en France, le ridicule tue. Mais de tout cela Bonaparte n'a souci : « Elle partira, dit-il ; que m'importe ce qu'on en dira ? On en bavardera un jour ou deux, on n'en parlera plus le troisième. » Nulle considération n'est pour le toucher ou l'amollir. Nul intérêt, si grand qu'on le lui présente, n'est pour prévaloir sur sa juste indignation. Pour éviter toute rencontre où il pourrait se laisser attendrir — car il sait le pouvoir de cette femme sur ses sens, il le craint encore sur son cœur — il fait déposer chez le concierge les effets, les bijoux, tout ce qui est à elle ; il donne rendez-vous pour le lendemain

matin à ses frères afin de régler les dernières formalités, et, enfermé dans sa chambre, au premier étage, il attend.

Joséphine arrive enfin, affolée. C'est une partie suprême qu'elle va jouer, et la partie est aux trois quarts perdue. En route, pour la première fois peut-être de sa vie, elle a réfléchi, et toute l'horreur de sa position a brusquement apparu devant ses yeux. Si elle ne parvient pas à le voir, à le conquérir, où ira-t-elle? que deviendra-t-elle? Des passe-temps comme M. Charles, c'est bon un jour, un mois, un an. Mais comment a-t-elle pu être si sotte, non que de le prendre, mais que de l'afficher? Cela, et Barras, et d'autres, et la guerre déclarée aux Bonaparte, et les dettes, les dettes surtout!

C'est un tourbillon dans sa tête. Ne sachant point compter, achetant toujours, ne payant jamais, s'imaginant avoir tout soldé lorsqu'elle a donné de misérables acomptes, elle traîne déjà après elle, comme elle traînera pendant tout l'Empire, jusqu'à sa dernière heure, un cortège de créanciers qui lui présentent sans cesse de nouvelles occasions de dépenses, et dont, sans fin, elle grossit les mémoires, sans s'inquiéter un instant des échéances. L'échéance venue, elle pleure, elle sanglote, elle perd l'esprit, elle invente les combinaisons les plus étranges, elle se donne à Dieu ou au diable, et dès qu'elle a gagné « un petit peu de temps », elle s'imagine avoir tout sauvé. Elle en est là à ce moment. A ses fournisseurs seuls,

elle doit, a-t-on dit, douze cent mille francs. C'est vraisemblable : c'est là le chiffre ordinaire de ses banqueroutes. Il y a mieux qu'on ignore : elle a acheté, dans le canton de Glabbaix, département de la Dyle, pour 1,195,000 francs de biens nationaux, et elle en doit les deux tiers — l'autre tiers devant être fourni par sa tante, Madame Renaudin, devenue Madame de Beauharnais, qui n'a pas le premier sou pour le payer. Elle a acheté, le 2 floréal an VII, du citoyen Lecouteulx, la terre et le domaine de Malmaison, moyennant 225,000 francs de principal, 37,516 francs pour les glaces, meubles meublants, ustensiles et provisions, et 9,111 francs de droits d'enregistrement. Là-dessus, elle a payé les 37,516 francs de mobilier avec « le prix des diamants et des bijoux lui appartenant ». Mais le reste est exigible, et qui paiera ?

Sans doute, elle peut dire que le Général, qui a visité Malmaison avant son départ pour l'Égypte, a offert 250,000 francs de la propriété et que c'est à peu près le prix pour lequel elle s'est engagée. Mais, après avoir vu Malmaison, Bonaparte a vu Ris, il s'est vivement attaché à l'idée d'acheter ce château, puis il s'est rabattu sur une terre en Bourgogne. D'ailleurs, il ne lui a laissé à elle aucun pouvoir pour traiter en son nom. C'est à son frère Joseph qu'il a confié son argent ; c'est par Joseph qu'il a fait payer à Joséphine sa pension annuelle de 40,000 francs ; c'est à Joseph, seul, qu'il a communiqué ses pro-

jets ; car de lettres de lui à sa femme de ces temps d'Égypte, pas une. Si Joseph a lâché 15,000 francs pour un acompte aux Lecouteulx, la quittance, en date du 17 messidor an VII, est au nom du Général, et Joséphine doit les 15,000 francs, puisqu'elle a voulu être mariée sous le régime de la séparation de biens.

Rien ne lui appartient, pas même l'hôtel de la rue de la Victoire : il a été acheté et payé par Bonaparte. Il lui reste son écrin, cet écrin formé en Italie qu'elle se plaît à montrer et qui, dit une femme, est digne déjà de figurer dans les contes de *Mille et une Nuits ;* il lui reste encore des tableaux, des statues et des antiquités, le butin de guerre de sa campagne. Mais qu'est cela près de ce qu'elle doit payer ? Qu'est-ce, près de ce qui lui échappe ?

Ainsi, la voilà sur le pavé, et elle n'est plus à l'âge où l'on rencontre des fortunes. Les années ont marqué sur la peau flétrie par le fard. La taille est restée gracieuse et souple, mais le visage se gâte. Créole, mariée à seize ans, nubile à douze (Tercier dit lui avoir fait la cour vers 1776 ou 1778), elle est bien plus vieille qu'une femme du même âge en nos climats, elle est presque une vieille femme à trente-sept ans. Donc, si elle échoue, nul remède ; et envisageant alors, et d'un coup, tout l'abîme, elle se cramponne à cet espoir suprême que Napoléon la verra et qu'il se laissera attendrir.

Elle a pénétré dans l'hôtel, mais il lui faut forcer

maintenant la chambre de Bonaparte. Devant la porte, elle a frappé vainement, elle s'agenouille et l'on entend la plainte de ses sanglots. Il n'ouvre pas. Des heures, une journée entière, la scène se prolonge. Il ne répond pas. Enfin, Joséphine, épuisée, va s'abandonner, redescendre, partir; mais sa femme de chambre, Agathe Rible, la ramène devant cette porte close, court chercher les enfants, Eugène, Hortense, et, avec leur mère, agenouillés, ils supplient à leur tour. La porte s'ouvre et, sans un mot, les yeux baignés de larmes, la face convulsée par ce long et terrible combat qu'il vient de livrer à son cœur, Bonaparte apparaît tendant les bras.

C'est le pardon, non pas un pardon regretté qui plus tard reviendra sur le passé et s'en fera des armes, mais le pardon généreux et entier, l'oubli complet des fautes commises — l'abolition. Bonaparte a cette faculté surprenante de pouvoir ne pas se souvenir et, la confiance rendue, de tenir pour non avenus les fautes ou les crimes qu'il lui a plu de ne point punir, de les supprimer de son imperturbable mémoire. Non seulement il pardonne à la femme; mais, vertu plus rare, il dédaigne les complices qu'elle s'est donnés. « Jamais il ne priva aucun de la vie ni de la liberté. » Il ne fit rien pour empêcher leur fortune, et, pourtant, lorsqu'il rencontrait certain d'entre eux, il devenait subitement très pâle.

Ce n'est point la faute de ces hommes, il le reconnaît : c'est sa faute à lui. Il a mal gardé sa femme.

Dans le harem, un homme a pu s'introduire. Il a *dû* être pressant : c'est la nécessité de son sexe; la femme a *dû* succomber : c'est la fatalité de sa nature. Si cette femme n'est plus aimée, il faut la renvoyer, la répudier; si elle l'est encore, il n'y a qu'à lui pardonner et à la reprendre. Pour des reproches, à quoi bon? Devant le fait, Bonaparte est désarmé : il l'accepte et s'y soumet. Il prend les choses au point où elles se trouvent et les êtres dans l'état où ils sont, sans exiger des femmes une virginité ou même une pudicité qu'elles n'ont plus. Cela est moins français peut-être en sa nature qu'oriental, mais c'est ainsi. Seulement, désormais, il prendra ses précautions, et, sachant — ou plutôt croyant savoir — à quoi s'en tenir sur la morale et la vertu des femmes, il érigera comme règle fondamentale que, jamais, aucun homme, sous quelque prétexte que ce soit, ne doit rester seul avec sa femme; que sa femme doit être gardée, surveillée le jour comme la nuit; que c'est là la condition absolue de sa sécurité maritale : et, s'il n'applique point strictement cette règle à Joséphine, dont il ne compte plus guère avoir d'enfants, on verra comme il y tiendra avec sa seconde femme.

Joséphine triomphe, elle triomphe des Bonaparte, qui, après avoir déploré son mariage, en ont souhaité, préparé, presque achevé la rupture. Elle amène Napoléon à en triompher avec elle, car, le lendemain de cette grande scène et de cette réconciliation, lorsque Lucien, le plus ardent des avocats du di-

vorce, est, à la première heure, mandé par son frère, c'est dans la chambre à coucher de Joséphine qu'il est reçu, et Napoléon est encore au lit.

A quoi bon parler des dettes et comment imaginer qu'ayant pardonné ce qu'il a pardonné, Bonaparte s'arrête à de l'argent? Il paie, le 21 brumaire, les 1,195,000 francs de biens nationaux dans le département de la Dyle, qui, plus tard, serviront à la dot de Marie-Adélaïde, dite Adèle, fille naturelle de feu M. de Beauharnais, lorsque Joséphine la mariera, le 8 frimaire an XIII, à François-Michel-Augustin Lecomte, capitaine d'infanterie, nommé, à cette occasion, receveur particulier à Sarlat. Il paie le principal de la Malmaison, 225,000 francs, une bagatelle; il paie les 1,200,000 francs de dettes aux fournisseurs, mais il a soin de s'enquérir et de faire régler les factures, si bien que, en déduisant les objets non fournis et en rabattant les prix surfaits, il s'en tire avec moitié : 600,000 francs tout juste.

En vérité, c'est là de quoi faire réfléchir Joséphine si elle en est capable : un mari qui paie ainsi plus de deux millions de dettes, c'est un entreteneur comme on n'en trouve guère et qui mérite qu'on lui fasse quelques sacrifices. Joséphine les fera, et sa conduite *apparente* jusqu'au divorce ne laissera point de prises à ses adversaires. Elle a trop peur de perdre *sa position,* comme elle dit.

Quant aux Gohier, elle leur a prouvé sa reconnaissance. Le 17 brumaire au soir, elle les a invités

à déjeuner pour le 18 au matin, et, Gohier n'étant point venu, elle a pressé Madame Gohier de faire accepter à son mari une place éminente dans le nouveau gouvernement. Gohier, toujours austère, refuse avec indignation ; mais, après deux ans de bouderie, quand il revient à solliciter le Premier Consul, c'est Joséphine qui obtient pour lui le commissariat général des relations commerciales à Amsterdam, où il se trouva si fort à son gré qu'il y passa dix années et qu'il y eût passé sa vie entière si, en 1810, le poste n'avait été supprimé. Alors il refusa, dit-on, d'aller à New-York, mais il accepta une bonne retraite, qui lui fut payée durant la Restauration tout entière. Il n'en fut pas moins un républicain vertueux, qui se fit enterrer civilement.

* * *

LA GRASSINI

Bonaparte a pu pardonner ; il peut se contraindre à l'oubli, mais il ne peut, en l'an VIII, se retrouver tel qu'à ses premières rencontres avec Joséphine, au temps où son inexpérience amoureuse et mondaine, ses sens nouvellement éveillés, son tempérament débutant s'enivraient de la possession d'une femme et d'une dame. Avec Madame Fourès, il a savouré cette fleur de jeunesse, cette fraîcheur sans prix des dix-huit ans, et la comparaison s'impose à son souvenir. Il a pris agrément au changement et n'a plus ni l'intention ni même le pouvoir de demeurer un mari fidèle.

GIUSEPPINA GRASSINI

1773-1850

SON PORTRAIT PEINT PAR Mme VIGÉE-LE BRUN

(Musée de Rouen)





Ce qu'il souhaiterait que Joséphine fût désormais pour lui, ce serait moins une maîtresse qu'une amie, moins une épouse qu'une confidente : une femme de bon conseil, à laquelle, en des soirs d'expansion, il dirait quelqu'une des pensées qui l'agitent et dont il prendrait les avis sur une société qu'il n'a pas eu le temps de connaître ; une délicate et tendre garde-malade qui, s'il était arrêté par quelque indisposition, lui apporterait la douceur de soins presque maternels, l'écouterait, le plaindrait, le dorloterait, sur les genoux de laquelle il poserait sa tête endolorie pour qu'elle la caressât avec des mains légères, fluides, comme s'il était redevenu un tout petit enfant.

Et, à des nuits, elle serait encore l'épouse et même la maîtresse — car elle reste, elle restera toujours pour lui la plus désirable — mais une maîtresse avec laquelle il n'aurait point à se gêner ni à se contraindre ; qui, sans ennui apparent, accepterait ses mélancolies ou subirait ses jeux ; qui, sans fatigue visible, serait toujours prête aux voyages, aux expéditions, aux perpétuels changements de place ; qui l'attendrait toujours et ne le ferait jamais attendre ; qui, sans partager sa fièvre d'activité, s'associerait sans rechigner à tout ce qu'il lui plairait d'entreprendre, monterait dans la voiture qu'il mènerait à quatre, jouerait aux barres, suivrait ses chasses, l'accompagnerait au théâtre, toujours un sourire aux lèvres, toujours une douceur dans la voix.

A Joséphine, enfin, il réserve, dans ses desseins politiques, un rôle à part : cette France qu'il prétend reconstituer manque, suivant lui, de deux de ses éléments primordiaux : la Noblesse et le Clergé. Il se charge de rallier celui-ci et il compte sur sa femme pour attirer celle-là. Sans se rendre compte de la hiérarchie mystérieuse à laquelle était soumise l'ancienne société française, des nuances insensibles qui en distinguaient les diverses coteries et des abîmes infranchissables qui les séparaient, il envisage cette société en bloc : Joséphine, croit-il, en a été, elle pourra la lui ramener ; elle sera, près des émigrés, près des gens de cour ou de noblesse, près de tous ceux qui ont été du monde, l'intermédiaire naturelle et désignée : elle dispensera les bienfaits, elle répandra les faveurs, elle réparera les injustices, elle attirera peu à peu du camp ennemi tous ces déserteurs que lui, Bonaparte, veut voir entrer dans la patrie ; elle servira, plus tard, de lien entre ce qui reste de l'ancien régime et ce qui s'est élevé du nouveau.

Certes, le rôle est beau et bien tracé : pour le jouer, Joséphine a l'aisance, la politesse, l'élégance qu'il faut ; elle possède, à un degré suprême, l'à-propos des mots aimables et bien choisis, la générosité, la grâce en offrant des présents, le tact des accueils presque respectueux, une souplesse qui lui permet d'aborder tous les milieux et d'y être en chacun à son aise ; il lui manque, à la vérité, les relations que Bonaparte lui suppose : celles qu'elle a formées

depuis la Révolution ne peuvent servir et seraient pour nuire au nouveau gouvernement si, dès le premier jour, le Consul n'avait signifié la rupture.

Au début, donc, elle se trouve fort isolée ; mais à proportion que Bonaparte s'élève, les obstacles s'aplanissent, les nuances se fondent, les ambitions s'éveillent. En émigration comme à Paris, chacun s'ingénie à chercher quel contact fortuit il a pu avoir avec ces Beauharnais ou ces Tascher ; on s'enquiert des alliances lointaines, des parentés vagues et jusque-là désavouées ; on a recours à des subalternes, à d'anciens serviteurs, et bientôt un courant s'établit portant tout l'ancien monde quémandeur et besoigneux, soit vers le salon jaune des Tuileries, soit vers le salon de stuc de Malmaison.

Ce courant, qu'on n'aille pas croire qu'il est dû à Joséphine, qu'il se prononce parce qu'elle naquit Tascher et fut Beauharnais : il n'existe que parce que Bonaparte a entraîné Joséphine dans sa fortune. On vient à elle parce qu'elle est Madame Bonaparte et qu'elle approche du maître : on viendrait de même à elle quels que fussent son nom, son origine et son passé, uniquement parce qu'elle est le satellite de la planète dont on attend toute lumière. Pourtant, sincèrement peut-être, Joséphine s'attribue une bonne part de ce mouvement ; elle fait croire à Bonaparte qu'elle lui rend en cela d'inappréciables services, et, ce qui est plus étrange, elle parvient à l'en convaincre. Il croit bien, lui, qu'il a conquis les prêtres,

il peut bien croire que sa femme lui conquiert les nobles.

Quelle femme ne se fût contentée d'être ainsi montée à un tel degré d'honneurs? quelle ne se serait trouvée satisfaite de missions à la fois si diverses et si grandes? Le Consul n'avait-il pas le droit de penser que, désormais, Joséphine, gardant quelque mémoire de ses infidélités pardonnées et quelque reconnaissance du pardon reçu, prenant, avec les années, la notion de la distance qui sépare leurs âges, compatissant à des faiblesses qu'elle-même a éprouvées, laisserait passer des fantaisies qui ne pouvaient nuire ni à sa situation ni à l'affection que lui témoignait son mari, et qui, par la crainte que Bonaparte éprouvait du scandale, par la connaissance de ce qu'il se devait à lui-même, demeuraient toujours extrêmement secrètes ?

Mais Joséphine ne l'entend point ainsi ; ce n'est point qu'elle se soit reprise de passion physique pour son mari ou que l'admiration et la reconnaissance aient provoqué en elle un amour moral si tendre et si entier qu'il verse dans l'extrême jalousie : elle ne pense qu'à elle-même, *à sa position ;* elle se dit que si Bonaparte se détache physiquement d'elle, il finira par divorcer : aussi vit-elle dans les terreurs, dans une perpétuelle appréhension, l'épiant et le faisant épier, payant des surveillants, s'abaissant à des espionnages, l'ennuyant de scènes, de larmes, de crises nerveuses, prenant pour confident quiconque

GIUSEPPINA GRASSINI

1773-1850

LETTRE AUTOGRAPHE A UN AMI

(Communiqué par M. Noël Charavay)

Stimat.mo amico   Sanouali

Vi ho scritto di saparmi dire se il libro della zaira è costi conosciuto, e voi non mi dite nulla nella vostra ultima lettera — ricordatevi di rispondermi intorno a ciò — Riguardo poi alla scelta di un'opera vecchia da porsi in codesto teatro per prima opera nel caso che orgitano non potesse accettare la propostale scrittura, io non saprei che opera proporte, se non se le due da me fatte nella scorsa prima vera a piesa, la prima semiramide, e la seconda scritta di nuovo, la pulcella di Rabb, e certamente nessuno della compagnia avrebbe ne ragione ne diritto di lagnarsi, poiche sono state con me eseguite da davide, e matucci, che sono sicuramente, e senza contradizzione al dissopra di ~~altro~~ qualunque altro, almeno in riputazione — Nel caso che il signor antonini fosse deciso sopra la scelta di una delle opere, potrebbe riserbarsi a far la seconda del detto orgitano —

[margin:] ...opra accennate ...iserve di nuovo

mi farà il piacere di domandare al signor antonini
dopo di averle fatto i miei saluti, se ha scritturato
nella sua compagnia il basso — nel caso di no
io gli proporrei il Goldoni che canta attualmente
qui in Genova, ed è dopo Tomb elli uno de migliori
Opera nuova non se ne fa in questo teatro, come
suppongo prima, dunque non posso proporla com'era
la nostra intelligenza ——— non avete
voluto mai darmi la nuova del vostro Spo
sario, andato in lana con la bonti — ne indovino la
ragione, vi dispenso dunque se vi spiace di farmene
il dettaglio ———
Ricordatevi compitissimo Tamboni
di scrivermi, e riguardarmi a puntino sopra tutto
vi saluto cordialmente e mi protesto vostra a[...]
aff.ma ed oblig[...]
Giuseppina Gr[...]

l'approche et, à défaut de réalités, imaginant des rêves infâmes qu'elle donne pour des faits avérés, qu'elle déclare avoir vus, dont, au besoin, elle atteste par serment la réalité.

Ce n'est pourtant pas bien grave les premières galanteries du Consul. A Milan, le lendemain ou le surlendemain de son entrée triomphale, le 14 ou le 15 prairial, un concert est improvisé où on lui fait entendre les deux artistes les plus renommés d'Italie : Marchesi et la Grassini. Celle-ci a vingt-sept ans (elle est née à Varèse en 1773) ; elle n'est déjà plus, au physique, ce qu'elle était deux années auparavant, quand, enthousiaste de Bonaparte, elle essayait vainement, en ce même Milan, d'attirer ses regards et de le prendre à Joséphine.

Le corps est déjà un peu gras et lourd ; la tête forte, aux traits accentués, aux sourcils charbonnés, aux épais cheveux noirs, s'est encore épaissie. Il reste de la beauté, à coup sûr, mais de celle qui court les rues en Italie : des yeux de feu, une peau bistrée, l'apparence d'un tempérament d'amoureuse qui, paraît-il, est pour tromper les gens. Elle a eu quantité d'amants, — point par intérêt, car elle n'est nullement vénale, mais par suite de méprises où, eux comme elle, étaient de bonne foi. Il n'en est point qu'elle n'ait proclamé « un ange » le jour qu'elle l'a pris, mais ses lunes de miel n'ont jamais passé le premier quartier.

Si déjà la beauté de la Grassini est en décadence,

rien n'égale la pureté et l'expression de son chant, et son talent est dans son plein. Elle n'est pas grande musicienne et a peu raisonné les principes de son art, mais elle est l'art même. Sa voix de contralto, la plus touchante qu'on puisse entendre, égale et pure dans toute son étendue, est à soi seule une harmonie.

En l'écoutant, on n'entend pas une cantatrice, mais une muse. Nulle ne phrase comme elle, nulle n'interprète comme elle l'opéra *sérieux* (car pour l'opéra bouffon, elle y est mauvaise), nulle ne déploie une telle ampleur tragique et ne fait passer dans une salle de théâtre un tel frisson. Or, dès ce moment, et comme il le fut toute sa vie, Bonaparte est infiniment sensible à la musique, surtout à la musique vocale. C'est, de tous les arts, le seul où il porte un goût particulier et personnel. Les autres, il les a protégés par politique, par la passion du grandiose et la pensée de l'immortalité : mais la musique, il en jouit réellement et pleinement, il l'aime pour elle-même et pour les sensations qu'elle lui procure. Elle calme ses nerfs, elle berce ses rêveries, elle charme sa mélancolie, elle échauffe son cœur.

Peu importe qu'il chante faux, qu'il retienne mal les airs et qu'il ne connaisse point ses notes. Il s'émeut à la musique au point de n'être plus maître de soi, au point de donner son ordre de la Couronne de Fer au sopraniste Crescentini ; c'est pourtant la mieux sentir que les gens qui croient savoir la déchiffrer.

Dans la Grassini, c'est bien moins la femme qui le séduit que la cantatrice. Elle, toute prête, attendait depuis deux ans : on peut juger si la résistance fut longue. Le lendemain du concert, elle déjeuna dans la chambre du Consul, avec Berthier en tiers, et, à ce déjeuner matinal, il fut convenu qu'elle précéderait Bonaparte à Paris et qu'on lui trouverait un engagement au Théâtre de la République et des Arts.

L'épisode, quelque peu arrangé, figura même dans le 4e Bulletin de l'Armée d'Italie, afin sans doute que Joséphine ne prît point trop d'ombrage de cette arrivée. « Le général en chef (Berthier) et le Premier Consul, y était-il dit, ont assisté à un concert qui, quoique improvisé, a été fort agréable. Le chant italien a un charme toujours nouveau. La célèbre Billington, *la Grassini* et Marchesi sont *attendus* à Milan. *On assure qu'ils vont partir pour Paris pour y donner des concerts.* »

La malice est un peu grosse ; mais comme, en ce Bulletin, qui de fait ne s'adresse qu'à Joséphine, Bonaparte prend des précautions pour cacher son infidélité ! comme il dissimule les dates, comme il masque, avec le nom de la Billington, le seul nom qui lui importe !

En ces jours, à Milan, qui précèdent et qui suivent Marengo, toutes les heures libres qu'il peut se donner, il les passe à écouter la Grassini.

Cette voix miraculeuse l'obsède ; il la tient pour un des plus étonnants trophées de sa campagne ; il

veut que ce soit elle qui célèbre son triomphe et chante sa victoire. Pour la fête du 14 Juillet, la fête de la Concorde, il veut que la Grassini soit rendue à Paris, qu'elle y chante avec le ténor Bianchi un duo en italien, un morceau que le ministre de l'Intérieur reçoit l'ordre de faire composer sans retard « sur la délivrance de la Cisalpine et la gloire de nos armes — un beau morceau en italien, insiste le Consul, avec une bonne musique ».

Vingt-trois jours après, dans l'église des Invalides, le Temple de Mars, « décoré avec une grande décence et beaucoup de pompe », la France officielle est assemblée solennellement, et, quand le Premier Consul a pris place sur l'estrade, la Grassini entonne son duo avec Bianchi, — ses duos plutôt, car il y a deux chants en italien exécutés à la file : « Qui pouvait, dit le *Moniteur*, mieux célébrer *Maringo* que ceux dont cet événement assure le repos et le bonheur ? »

C'était bien un peu audacieux à Bonaparte de faire ainsi chanter sa maîtresse en cette fête officielle, et, si l'on eût soupçonné la liaison, on n'eût point manqué de clabauder. Mais il semble que, à ce moment au moins, nul n'en avait le secret, pas même Joséphine qui s'en était tenue au Bulletin. D'ailleurs, le caprice, le caprice physique au moins, ne devait pas être de longue durée. Avant de quitter Milan, la Grassini, enivrée d'un succès vainement espéré jadis, s'était imaginé qu'elle allait jouer un grand rôle non

seulement au théâtre, mais dans la politique. Elle s'était cru un crédit illimité, et comme elle était par nature obligeante et bonne fille, elle était partie surchargée de placets et de pétitions de ses compatriotes.

Or Bonaparte n'était point homme à admettre qu'on lui répondît affaires lorsqu'il lui plaisait de parler amour. De plus, il exigeait que la Grassini ne se montrât nulle part, qu'elle vécût comme recluse dans une petite maison de la rue Chantereine. Cela n'était nullement l'affaire de la dame, qui avait rêvé une tout autre existence et un affichage à l'italienne qui eût mis en vedette son nom, sa personne et son talent. Comme la fidélité n'était pas son fort et qu'elle s'ennuyait à périr, qu'elle n'avait même point de théâtre où chanter, car son terrible jargon lui fermait la scène française et il n'y avait point à Paris, en l'an IX, de troupe italienne d'opera seria, elle se donna pour amant Rode, le violoniste. Bonaparte le sut, rompit sans doute, mais, quelque peur que Rode eût prise de sa bonne fortune, ni lui ni la Grassini n'en pâtirent. Par deux fois même, le Consul leur accorda la salle du Théâtre de la République pour des concerts (le 17 mars et le 10 octobre 1801). Le second fut particulièrement brillant : la recette s'éleva à 13,868 fr. 75, et le compte rendu de Suard, dans le *Moniteur*, atteignit des hauteurs vainement lyriques.

Puis, Giuseppina Grassini reprit sa vie aventureuse d'étoile, allant et venant de Berlin à Londres,

à Milan, à Gênes, à la Haye, adulée et fêtée partout, avec des engagements de 3,000 livres sterling pour cinq mois. Pourtant, lorsqu'elle traversait Paris, elle venait frapper à la porte de l'appartement secret des Tuileries, et cette porte s'ouvrait pour elle. Cela était sans nulle conséquence, mais Joséphine n'en perdait pas moins l'esprit. « *J'ai appris,* écrit-elle à une de ses confidentes, *que depuis dix jours la Grassini était à Paris. Il paraît que c'est elle qui cause toute la peine que j'éprouve. Je vous assure, ma petite, que si j'avais le plus petit tort je vous le dirais avec franchise. Vous feriez bien d'envoyer Julie* (c'est la femme de chambre) *pour savoir s'il entre quelqu'un. Tâchez aussi de savoir où cette femme demeure.* »

En vérité, n'est-ce point là toute la nature de Joséphine ? Que lui importe la Grassini ? Ne sait-elle point qu'il ne peut y avoir de liaison sérieuse entre elle et Bonaparte, que c'est là simplement un de ces revenez-y où le souvenir a bien plus de part que le désir ? Non, il faut qu'elle sache, il faut qu'elle espionne, il faut qu'elle amasse des armes, et ces plaintes, ces lamentations contre son mari adressées à une femme que le Consul n'aime point et qu'il a presque mise hors des Tuileries, n'est-ce pas toute son âme ?

Pourtant il semble bien qu'elle est calmée en 1807 quand, la Musique de la Chambre commençant à s'organiser, Napoléon rappelle la Grassini à Paris. Il offre à la chanteuse — c'est bien uniquement à la

chanteuse et non à la femme — 36,000 francs de traitement fixe, 15,000 francs de gratification annuelle, sans compter les gratifications accidentelles, et 15,000 francs de pension à sa retraite. Elle aura de plus la salle de l'Opéra ou la salle des Italiens pour y donner, une fois chaque hiver, un concert à son bénéfice, et elle utilisera à son gré ses congés, emportant par les villes son titre sonore de première cantatrice de S. M. l'Empereur et Roi.

Il est vrai que ce titre n'est point pour la défendre des bandits qui courent les routes, et, le 19 octobre 1807, près de Rouvrai, sur les confins de l'Yonne et de la Côte-d'Or, sa chaise de poste n'en est pas moins attaquée par quatre déserteurs d'un régiment suisse. La pauvre est violentée, dévalisée et maltraitée; mais, deux jours après, justice est faite des agresseurs, et l'Empereur admet dans la Légion d'honneur le sieur Durandeau, commandant de la garde nationale de Viteaux, qui a tué de sa main deux des bandits et a arrêté un troisième.

On prétend que la Grassini en telle occurrence supplia les brigands qui lui avaient pris le portrait entouré de brillants de Bonaparte de garder les diamants et de lui rendre l'image de son « cher gouvernement ». N'était-ce pas elle qui, disait-on, dans un salon où l'on s'indignait de la Couronne de Fer donnée à Crescentini, s'était écriée : « Eh bien ! mais vous oubliez sa *blessoure !* » Elle avait de l'esprit, de l'esprit d'artiste, comme a dit un homme du

monde qui l'a connue, de cette blague agrémentée d'accent italien qui allait aux mots crus et bravait ce que Boileau appelle l'honnêteté. Il suffit de cela.

De 1807 à 1814, les choses vont ainsi. La Grassini reçoit de l'Empereur seul 70,000 francs par an, plus ce qu'elle reçoit du public. Celui-ci avec les années est moins enthousiaste : on le voit bien aux Italiens, en novembre 1813, quand, à grand fracas, on donne *les Horaces et les Curiaces* de Cimarosa. Mais, au Théâtre de la Cour, c'est toujours le même succès, quoique la cantatrice approche des quarante ans ; ce sont les mêmes empressements de l'Empereur et les mêmes générosités. Elle ne s'en crut point obligée à la gratitude, et, l'Empire tombé, soit besoin d'argent, car elle avait le vice d'être joueuse, soit passion de s'attacher aux hommes célèbres et de se les attacher, elle chanta, et fit pis que chanter, pour le duc de Wellington.

C'était comme une folie chez celui-ci de manger les restes de Napoléon. Il voulut pour son portrait avoir David, qui lui riposta qu'il ne peignait que l'Histoire. Il eut au moins pour chanteuse et pour maîtresse la Grassini avec ses quarante-deux ans. Mais les cigales sont-elles tenues d'avoir du cœur ?

*
* *

LES ACTRICES

La Grassini était une passante, et, quelque jalousie que Joséphine ait conçue contre elle, son inquiétude

a été courte. Mais il entra à l'appartement secret des Tuileries d'autres femmes de théâtre dont les visites, plus fréquentes, pouvaient prendre un air d'habitude. A coup sûr, nul souci à en avoir : c'étaient demoiselles de médiocre vertu, auxquelles Bonaparte ne pouvait s'attacher, et à qui simplement il demandait d'être belles et complaisantes durant le temps très court qu'il leur consacrait ; mais il suffisait qu'elles vinssent pour que Joséphine, toujours le doigt sur les serrures, s'alarmât à perdre l'esprit et parcourût les corridors et les escaliers, bougie en main, persécutée de l'idée de les surprendre, de jouer quelque scène à effet et de mettre Bonaparte dans son tort.

Sans Joséphine, on ignorerait la plupart de ces anecdotes : c'est elle qui les découvre, qui les conte, qui les rabâche, au besoin qui les invente, car nulle n'est menteuse comme elle. Pourtant, quelle que soit leur banalité, ces romans d'un quart d'heure, Napoléon les a vécus, et c'est assez pour qu'il faille les feuilleter, car on y rencontre certaines notions de son caractère qu'on chercherait vainement ailleurs.

En dehors de la Grassini, peut-être de Madame Branchu, si laide que la lui attribuer semblerait une plaisanterie si le dilettante en lui n'avait pu être un instant emporté par la puissance et la tendresse expressive de la tragédienne lyrique qui a le plus manifestement incarné Didon, Alceste et la Vestale, hormis ces deux, point de cantatrice.

Nulle danseuse, et c'est le temps pourtant où les danseuses sont le plus à la mode ; où Clotilde, entretenue à 100,000 francs *par mois* par le prince Pignatelli, voit l'amiral Mazaredo lui offrir 400,000 francs de surenchère annuelle ; où Bigottini, prenant de toutes mains et se faisant scrupule de négliger les maternités fructueuses, accumule les millions pour ses descendants, dont elle fera ainsi, pour les bourgeois d'importance, des partis tout à fait souhaitables.

Nulle comédienne non plus, ni Mademoiselle Mars, qui, à la vérité, n'est guère jolie à ses débuts, et dont on dit : « C'est un pruneau sans chair » ; ni Mademoiselle Devienne, la soubrette incomparable, dont la figure pétille de l'esprit qu'elle a, et qui, pourtant, reste court quand au passage, à la chasse, l'Empereur lui adresse un mot aimable ; ni Mademoiselle Mézeray, qui, il faut le dire, est fort occupée avec Lucien Bonaparte ; ni Mademoiselle Gros, qui fait le bonheur de Joseph.

Peut-être, en 1808, Mademoiselle Leverd, quand, après une seule représentation à Saint-Cloud, elle est, par ordre, reçue sociétaire. Ce n'a pas été, certes, M. Rémusat, surintendant des spectacles, qui a aidé à son admission, lui qui, malgré les volontés, les ordres, les décrets même de l'Empereur, s'acharna plus tard à la persécuter : qui donc, alors ? Au reste, elle était vraiment charmante, d'une grâce, d'une coquetterie, d'un éclat qui la faisaient à point

désirable. Peu de talent encore pour ses rôles de la Comédie, mais qu'importait?

Si Napoléon en eut la fantaisie — et ce n'est point certain — elle fut unique. Par nature, par tempérament et par choix, ce n'est qu'aux tragédiennes qu'il s'adresse.

C'est alors le beau temps de la tragédie au Théâtre-Français; le temps où, devant un parterre de lettrés qui ne laisse passer nulle offense à ses dieux, devant un parterre de soldats, dont l'âme est de pair avec tous les sentiments héroïques et sublimes, une troupe, merveilleusement choisie et dressée, maintient, vivante et forte, la tradition d'une littérature épique. A ces artistes, que Bonaparte protège hautement, il ne ménage point les critiques et il n'épargne point l'argent. Il tient ce qu'ils sont chargés de dire comme un enseignement que la nation doit recevoir, qui importe bien moins à son éducation littéraire qu'à sa formation morale. « Il faudrait, disait-il à Gœthe, que la tragédie fût l'école des rois et des peuples : c'est le point le plus élevé auquel un poète puisse atteindre. » Et, un soir, à son coucher : « La tragédie échauffe l'âme, élève le cœur, peut et doit créer des héros. » Ce fut là qu'il ajouta : « Si Corneille vivait, je le ferais prince. »

Il n'aime point le drame, « qui n'est point un genre tranché » ; il prise peu la comédie, qui lui paraît factieuse avec Molière et Beaumarchais, rebutante avec Le Sage, pitoyable d'invraisemblance avec

Fabre d'Églantine ; il ne comprend rien aux farces, et son esprit n'est point susceptible de s'en distraire.

Tout ce qui est pointes, jeux de mots, calembours, les traits qui ne jaillissent point du sujet même, qui ne sont point, comme il dit, « l'esprit de la chose », mais simplement *de l'esprit,* les vers aimables, les couplets bien tournés, ces chocs de mots qui arrivent presque à se faire prendre pour des pensées, tout cela lui échappe. Il le méprise, le dédaigne et surtout l'ignore. La tragédie, au contraire, lui apparaît grave, noble et forte. Nulle vulgarité en elle. Il y écoute parler ses égaux : les rois, les héros et les dieux. Il s'y écoute parler lui-même, car c'est ainsi, et en cette langue, qu'il devra s'exprimer devant la postérité, quand le recul des temps permettra que l'on mette sa vie sur la scène.

Avec cette passion de tragédie, dès qu'il s'émancipe, c'est tout naturellement aux interprètes de la tragédie qu'il s'adresse. Les minois futés des soubrettes, les charmes apprêtés des grandes coquettes, les fausses naïvetés des ingénues, il rencontre tout cela à sa cour, et toutes les figurantes de sa comédie mondaine s'empresseraient à un signe de sa main : mais Phèdre, Andromaque, Iphigénie, Hermione, ce ne sont plus des filles, ce sont des êtres surnaturels et presque divins que l'histoire et la poésie ont parés de tous leurs trésors. Son imagination, à son tour, s'empare d'elles, et, en voyant sur la scène les actrices qui les représentent, ce ne sont point ces actrices qu'il

désire, mais les héroïnes elles-mêmes. Les faisant appeler, il ne déroge point, et la satisfaction d'une fantaisie purement sensuelle se voile ainsi à ses propres yeux d'une ombre de poésie.

Sans doute, ensuite, il se retrouve un homme, et, pressé par le travail, n'ayant à donner à la bagatelle que le moins de temps possible, peu familier avec les formules courtoises et ne dissimulant pas assez le mépris qu'il éprouve pour celles qui, sur le message d'un valet, viennent ainsi s'offrir, il a des brutalités de mots et des façons de faire qui chez un autre seraient du cynisme. De fait, nul n'est moins cynique que lui. « En tout ce qui touchait à la volupté, dit un de ses serviteurs intimes, il donnait une couleur et des noms poétisés. » Même ces brutalités de langue ne sont chez lui qu'une façon de dissimuler cette nuance d'embarras qu'il éprouve toujours vis-à-vis d'une femme, quelle que soit la femme. Il fait le fanfaron et se pare du vice qu'il n'a pas. Ainsi, à Sainte-Hélène, en conversation, voudra-t-il paraître plus familier avec les sensations qu'avec les sentiments, alors que, en réalité, nul n'est peut-être aussi sentimental que lui.

Toutefois, ici, ce n'est point le cas. Le désir sans doute a été provoqué chez lui moins par la sensualité physique que par une sensualité de l'esprit, par l'imagination surexcitée ; mais lorsque la femme est à sa portée, parfois sa fantaisie est passée, plus souvent sa pensée est absorbée par les affaires : il tra-

vaille, et tout ce qui le distrait de son travail lui est une fatigue et un ennui. On gratte à la porte pour le prévenir : « Qu'elle attende ! » On gratte de nouveau : « Qu'elle se déshabille ! » On gratte encore : « Qu'elle s'en aille ! » Et il reprend son labeur.

Ainsi en fut-il, assure-t-on, pour Mademoiselle Duchesnois, mais elle était habituée à ces aventures. Sait-on comment elle est entrée aux Français ? Vers les commencements du Consulat, un jeune élégant, qui vient d'enterrer un oncle, emmène ses amis fêter sa nouvelle fortune dans une maison de campagne aux environs de Saint-Denis. On déjeune, puis on essaie de chasser ; bientôt l'on s'ennuie. « On envoie chercher alors dans une maison connue de la Chaussée-d'Antin de ces personnes complaisantes et toujours disposées à faire un bon repas. Chacun choisit sa chacune. » Une fille reste sans partenaire, tous disant : « Elle est trop laide ! » Elle a pourtant de très beaux yeux, une taille faite à ravir, un grand air de bonté, et, dans la physionomie, une sorte de tristesse des dédains subis qui la rend intéressante. On joue aux barres dans le parc. Elle court comme une biche, et, sous ses légers vêtements, ses mouvements sont souples et gracieux. Sa voix est musicale et tendre, son esprit semble plus cultivé et plus intellectuel que celui de ses compagnes. Un des jeunes gens qui sont là se prend de pitié, cause avec elle, la recueille, parle d'elle à Legouvé, qui a la curiosité

de la voir, lui fait lire des vers, et s'étonne à son tour.

Legouvé lui donne des avis, la produit chez Madame de Montesson, où elle rencontre le général Valence, lui assure la protection de Madame Bonaparte et obtient qu'elle débute aux Français. Elle joue Phèdre pour la première fois le 16 thermidor an X. C'est un ou deux ans plus tard que se placerait son aventure aux Tuileries. Mais il est, chez la femme, des souvenirs que rien n'abolit, et, des temps où elle était servante, des temps où elle était fille-à-parties, Mademoiselle Duchesnois avait gardé une sorte de mélancolie craintive, l'appréhension de ces syllabes si souvent entendues : « Elle est trop laide ! »

Renvoyée aussi Thérèse Bourgoin ; mais celle qui signait *Iphigénie en Tauride* cet insolent billet : « Ni vu ni connu », en réponse à une maréchale duchesse d'Empire réclamant un perroquet envolé, n'avait point pour les dédains la résignation de Mademoiselle Duchesnois. L'offense à sa vanité se doublait d'un préjudice matériel : la perte d'un amant fort riche et auquel elle tenait infiniment, Son Excellence Monseigneur le ministre de l'Intérieur. C'était Chaptal.

Après un second début fort tiraillé, il avait, d'autorité, fait engager Thérèse aux Français ; pour consacrer cette faveur, il avait écrit à Mademoiselle Dumesnil, laquelle, sur sa demande, avait donné

quelques conseils à la débutante, une lettre officielle et publique où, en lui annonçant une gratification du ministère, il la remerciait « de profiter du repos de sa retraite pour former une élève digne d'elle et de l'art dramatique ». Il s'affichait avec la demoiselle, mettait les journaux à ses ordres, et se donnait en spectacle à Paris.

C'est vrai que, avec sa tête ronde, son air ingénu, son sourire malin, ses beaux yeux clairs et qu'on eût dits chastes, son verbe haut, ses plaisanteries épicées, celle qu'on appelait « la déesse de la joie et des plaisirs » était bien la maîtresse désirable pour un homme de cinquante ans ; mais Chaptal n'aurait eu qu'à garder les apparences, à ne point compromettre son caractère et à ne point s'aveugler au point de tenir Mademoiselle Bourgoin pour une vertu. Napoléon eut la malice de le désabuser. Un soir qu'il avait donné rendez-vous au ministre pour travailler, il fit venir Mademoiselle Bourgoin, dont, en présence de Chaptal, on annonça l'arrivée. Napoléon ordonna qu'elle attendît, puis, dit-on, la renvoya. Mais Chaptal, dès que Mademoiselle Bourgoin avait été annoncée, avait rassemblé ses papiers et était parti. Le soir même, il envoyait sa démission de ministre.

De la part de la demoiselle, ce fut dès lors guerre ouverte. A Pétersbourg, où elle va après la paix de Tilsit, elle régale ses adorateurs de toutes les épigrammes qui courent Paris et qui visent l'Empereur.

A Erfurt, revanche de celui-ci, qui régale à

MADEMOISELLE GEORGE

(Marguerite WEYMER)

1786-1867

SON PORTRAIT PAR GÉRARD

(A M. le comte Edmond de Pourtalès)





son tour Alexandre d'épigrammes sur Mademoiselle Bourgoin, le met en garde contre les faciles indiscrétions de la demoiselle, ce qui n'est pas sans nuire à sa carrière d'amoureuse. La Restauration arrivée, elle affiche un royalisme d'autant plus fougueux que, présentée au Roi par le duc de Berry, elle a des milliers de bonnes raisons pour tenir aux Bourbons. Elle ne manqua point de se parer de leurs couleurs, durant les Cent-Jours, mais on la laissa faire, et, au retour de Gand, le duc de Berry, en ne la reprenant point, rabattit son enthousiasme.

Avec Duchesnois et Bourgoin, peu de chose ou rien ; mais il n'en va pas de même avec George, et celle-ci n'est pas renvoyée.

Sans doute, la première fois qu'elle vient, il la cingle de cette phrase : « Tu as gardé tes bas, tu as de vilains pieds » ; mais c'est que, devant cet admirable bétail humain, dont il détaille la perfection, le défaut est si vivement apparu que la remarque est échappée.

Nul plus que lui n'est sensible à la joliesse des pieds et des mains. « C'étaient les premiers objets qu'il fixait chez une femme, et, lorsque les uns et les autres étaient mal, il disait : « *Elle a les abatis canailles.* » Chez George, si belle, si superbement belle à dix-sept ans, la tête, les épaules, les bras, le corps, tout était à peindre, hormis les extrémités, les pieds surtout, ces pieds que, à Amiens, deux ans

auparavant, elle avachissait en des savates lorsqu'elle balayait, au matin, devant la maison de son père, chef d'orchestre et directeur du théâtre.

Napoléon venait de s'installer à Saint-Cloud lorsque, en nivôse an X, il fit, pour la première fois, appeler Mademoiselle George, qu'il reçut dans un petit appartement donnant sur l'Orangerie. Comme, cette année-là, il prolongea fort tard son séjour dans sa nouvelle résidence et qu'il y passa presque l'hiver, il la demanda assez fréquemment. Outre qu'il était grand admirateur de sa beauté, il s'amusait du tour vif et prompt de son esprit. Elle lui contait la chronique des coulisses et les gestes de ce foyer des Français, où l'on apprenait alors quantité de belles histoires. A Paris, il continua, la vit dans l'Appartement entresolé, mais jamais il n'alla chez elle ; jamais, par suite, il n'eut à se rencontrer avec Coster de Saint-Victor ou d'autres amants. Cela dura deux ans en tout, au témoignage de George, qui prétend que tout ce temps elle resta fidèle : on ne le lui demandait pas.

Joséphine sut assez vite cette fantaisie de son mari. Elle en prit une singulière inquiétude et en fit des scènes de désespoir. « Elle se trouble plus qu'il ne faut, disait Bonaparte. Elle a toujours peur que je ne devienne sérieusement amoureux. Elle ne sait donc pas que l'amour n'est pas fait pour moi ? Qu'est-ce que l'amour ? Une passion qui laisse tout l'univers d'un côté pour ne voir, ne mettre de l'autre que l'objet aimé. Assurément, je ne suis pas de

MADEMOISELLE GEORGE

(Marguerite Weymer)

1786-1867

MINIATURE PEINTE POUR LE PRINCE BORIS KOURAKINE

(Au prince Anatole Kourakine)

Communiquée par S. A. I. le grand-duc Nicolas Mikhaïlovitch de Russie.





nature à me livrer à une telle exclusion. Que lui importent donc des distractions dans lesquelles mes affections n'entrent pour rien ? »

Il était impossible de mieux raisonner, mais ce n'était pas de raison que se piquait Joséphine. Pourtant, elle eût dû reconnaître que jamais secret ne fut plus discrètement gardé.

Point de scandale, nul affichage, nulle faveur à George comme actrice : lorsqu'elle manque son service, elle est fort rudement menacée de prison par le préfet du Palais et se le tient pour dit. Si elle vient jouer à la Cour, elle reçoit la même gratification que ses camarades, rien de plus, et lorsque, prétend-on, elle s'émancipe à demander son portrait à Bonaparte, celui-ci lui tend un double napoléon : « Le voilà, on dit qu'il me ressemble. »

De l'argent, il en donne à coup sûr. Cette mention : « Remis à S. M. l'Empereur » se trouve souvent répétée dans les registres de la petite cassette, en face de sommes variant de 10 à 20,000 francs ; mais rien ne permet de désigner les destinataires. Une seule fois, le 16 août 1807, le nom de George apparaît pour un don de 10,000 francs. Mais, alors, elle avait cessé, depuis près de trois années, ses visites intermittentes aux Tuileries, et nul doute que ce présent ne fût un souvenir à l'occasion de la Saint-Napoléon.

D'ailleurs, moins d'un an plus tard, le 11 mai 1808, George quitta subrepticement Paris en compagnie de Duport, le danseur de l'Opéra, qui, par crainte d'être

arrêté aux barrières, s'était déguisé en femme. Au mépris de son engagement avec le Théâtre-Français, au mépris surtout de ses créanciers, elle se sauve pour rejoindre en Russie un amant qui, dit-on, lui a promis de l'épouser : c'est Benckendorff, le frère de la comtesse de Liéven, qui, venu à Paris à la suite de l'ambassadeur Tolstoï, vient d'être rappelé et entend faire aux Pétersbourgeois, et surtout à l'empereur Alexandre, les honneurs de sa maîtresse.

Il y a là toute une intrigue ayant pour objet d'enlever le Tsar à Madame Narishkine par une liaison avec l'actrice, liaison fugitive, d'où on le ramènera sans peine à l'Impératrice régnante. George, qui assurément ne soupçonne rien de ces beaux projets ; qui, en ses lettres à sa mère, s'étend sur les charmes de son « bon Benckendorff » ; qui signe alors (août 1808) *George Benckendorff,* est présentée à l'empereur Alexandre qui lui envoie une très belle plaque de diamants pour sa ceinture, et la fait appeler à Peterhof, mais ne l'y redemande pas. Pour le grand-duc Constantin qui, à la représentation de *Phèdre,* disait : « Votre Mademoiselle George, dans son genre, ne vaut pas mon cheval de parade dans le sien », il s'est mis à venir la voir tous les jours, « et l'aime *comme une sœur* ». C'est elle qui le dit.

Elle ne s'en tint pas là, et la Cour et la ville furent aussi favorisées ; mais ce n'était ni ce qu'on avait cherché en l'attirant en Russie, ni ce que Napoléon avait permis qu'on cherchât lorsqu'on lui avait révélé

MADEMOISELLE GEORGE

(Marguerite Weymer)

1786-1867

BILLET AUTOGRAPHE A TALMA

(Communiqué par M. Noël Charavay)

mon cher Talma, Demain donc, dimanche à
Heland ! je vous emmènerai avec moi, si
voulez — dans ma voiture. je ne veux plus de
vos vieux chevaux blancs, les pères nobles,
comme vous les appellez — ils en prennent trop
à leur aise. soyez chez moi à 3 heures, nous
dinerons à Heland ! pourvu que cette affreuse
chauve-souris, qui m'a si fort effrayée, et
qui a tant diverti l'empereur, à la dernière
représentation d'Andromaque, nous fasse
grâce de sa visite !! soyez exact, et
ne flânez pas, comme vous faites toujours

Votre amie Georges

mercredi matin

le complot. Pourtant, quand, après 1812, George eut la pensée de revenir en France et qu'elle accourut rejoindre à Dresde les chefs d'emploi de la Comédie, qu'on y avait appelés pendant l'armistice, Napoléon non seulement la fit réintégrer comme sociétaire, mais ordonna qu'on lui comptât, comme services, ses six années d'absence. Ses camarades ne le lui pardonnèrent jamais.

Aux Cent-Jours, elle fit dire à l'Empereur qu'elle avait à lui remettre des papiers qui compromettaient essentiellement le duc d'Otrante. Napoléon envoya chez elle un serviteur affidé, et, au retour : « Elle ne t'a pas dit, demanda-t-il, qu'elle était mal dans ses affaires ? — Non, Sire, elle ne m'a parlé que de son désir de remettre elle-même ces papiers à Votre Majesté. — Je sais ce que c'est, reprit l'Empereur, Caulaincourt m'en a parlé : il m'a dit aussi qu'elle était gênée. Tu lui donneras 20,000 francs de ma cassette. »

Au moins celle-ci fut reconnaissante. Nul doute que les sentiments qu'elle accusait franchement n'aient été pour tout dans les luttes qu'elle eut à soutenir contre les gentilshommes de la Chambre et les gentilshommes du parterre, et qui se terminèrent par son exclusion brutale du Théâtre-Français. Même, en ses derniers jours, très vieille, n'ayant plus rien ni dans la tête ni dans la tournure de la triomphatrice d'antan, lorsqu'elle parlait de Napoléon, c'était avec un tremblement dans la voix, une émotion qu'elle ne

jouait pas et qui, aux jeunes gens qui l'écoutaient — des vieillards presque, à présent, — se communiquait si profonde qu'elle est demeurée inoubliable. Mais ce n'était point l'amant qu'elle évoquait, c'était l'Empereur. Et cette fille, non point par pudeur de vieille femme — car elle parlait volontiers d'autres amants — mais par une sorte de crainte respectueuse, semblait ne plus se rappeler qu'il l'eût trouvée belle et qu'il le lui eût dit, ne voyait plus l'homme qu'il avait été pour elle, mais voyait l'homme qu'il avait été pour la France, — pareille à ces nymphes qui, honorées un instant des caresses d'un dieu, n'avaient point regardé son visage, éblouies qu'elles étaient par la lumière aveuglante de sa gloire.

*
* *

LES LECTRICES

Il n'y a point que des tragédiennes qui gravissent l'escalier obscur, et qui, sous la conduite de Constant et de Roustam, par le corridor noir éclairé nuit et jour aux quinquets, pénètrent dans l'Appartement entresolé qu'occupait jadis Bourrienne et qui, par un escalier dérobé, communique avec l'appartement officiel. Chaque matin, dans le cabinet secret, Madame Bernard, la fleuriste brevetée, apporte un bouquet. Il y a pour ce un abonnement : 600 francs l'an. Mais ces fleurs, tous les jours renouvelées, se fanent moins vite que le sentiment qu'inspirent les visiteuses.

Si nombreuses sont-elles, à mesure que Bonaparte grandit en puissance, les solliciteuses, les ambitieuses, les intrigantes, qu'on ne saurait faire le compte de toutes. L'homme arrivé au faîte du pouvoir ne les verra-t-il pas toujours s'empresser vers lui, ces amoureuses intéressées qui n'attendent qu'un signe pour se livrer, et qui, se plaçant sans cesse sur sa route et sous ses yeux, mendient son regard et sollicitent un profitable déshonneur?

Napoléon, on ne saurait trop le répéter, a trente et un ans en 1800, quarante et un en 1810. Il est, de 1800 à 1810, dans l'entière et pleine vigueur de sa santé et de son tempérament. Il ne recherche point les occasions, mais il ne les fuit pas. D'ordinaire — car, sans parler de Joséphine, deux femmes au moins lui inspirèrent une passion qui le sortit entièrement de son caractère — d'ordinaire, donc, il pense médiocrement aux femmes. Aucune n'est pour le troubler dans son travail, le distraire de ses pensées, le retarder dans ses projets ou pour modifier ses plans de vie. Mais ce qu'il trouve à sa portée, il le prend tout naturellement.

C'est là comme l'*en-cas* de nourriture qu'on lui prépare pour la nuit. Il ne ferait point sans doute un pas pour l'obtenir, mais nul préliminaire, nul embarras, nul dérangement, et, tout de suite après, il se met au bain ou vient se rasseoir à sa table de travail. Est-ce là de l'immoralité? Quel homme, à sa place, n'en ferait autant? quel souverain ne fait pis? Ce qui

importe, ce n'est pas que quelques femmes voilées se rendent mystérieusement, la nuit, dans un appartement secret; c'est qu'une femme — épouse ou maîtresse — ne s'habitue point dans le cabinet de travail et dans le salon des ministres. Sinon, les meilleurs maris font les pires souverains.

S'il ne s'agissait de Napoléon, si certaines de ces passades n'avaient été contées avec des détails inventés à plaisir, si quelques-unes des favorisées ne s'étaient faites auteurs pour battre monnaie avec leurs souvenirs ou pour se prêter un rôle qu'elles n'ont jamais joué et donner le change sur celui qui leur a été distribué à une représentation extraordinaire, il n'y aurait peut-être pas lieu de s'arrêter; mais les dépits ont été trop bruyants, les calomnies ont été trop perfides pour qu'il ne convienne point ici, comme ailleurs, de chercher la vérité.

L'une de ces femmes, la plus connue sans doute comme mémorialiste, la plus comblée de faveurs par le Consul et l'Empereur, la plus ingrate aussi et, par son ingratitude, la plus méprisable, échappe encore cette fois, parce que les présomptions, si puissantes qu'elles soient, ne peuvent tenir lieu de preuves matérielles; mais l'étude de caractères analogues au sien suffira sans doute pour la ranger à la place qu'elle devrait occuper.

C'est celle d'une autre qui, bien moins célèbre, a pourtant, jusqu'à ces derniers temps, le mieux servi les pamphlétaires, une certaine Madame de

Vaudey, qui, à la proclamation de l'Empire, fut nommée dame du Palais sur la recommandation très vive de M. Lecouteulx de Canteleu.

Bien née, car elle était fille d'un homme de guerre remarquable, de ce Michaud d'Arçon qui inventa les batteries insubmersibles du siège de Gibraltar, fournit les plans de la campagne de Hollande en 1793, prit Bréda sans coup férir et fut un des premiers sénateurs du Consulat; bien alliée, car son mari, M. de Barberot de Vellexon, seigneur de Vaudey, capitaine dans Royal-Bourgogne, sortait d'une famille ancienne, originaire d'Alsace et fixée à Gray depuis le xve siècle; de plus, belle personne, pétillante d'esprit, très intrigante, chantant à merveille et écrivant mieux encore, elle fut nommée dame du Palais en juillet 1804, dans cette première promotion dont profita, avec ses compagnes, l'ancienne dame de compagnie, Madame Rémusat, et, comme l'Impératrice partait pour les eaux d'Aix-la-Chapelle, elle l'y accompagna.

Lorsque Napoléon, au commencement de septembre, rejoignit Joséphine à Aix pour le voyage triomphal sur le Rhin, Madame de Vaudey fut de toutes les fêtes et s'employa à distraire le maître. Au retour, elle se crut en mesure de braver l'Impératrice, dont la jalousie s'était éveillée, de s'endetter comme Joséphine même et de monter sa maison sur un pied de favorite. Dans le joli petit château de la Tuilerie, près d'Auteuil, qu'habitèrent plus tard Mademoiselle Rachel et M. Thiers, où est aujourd'hui le cou-

vent de l'Assomption, elle réunit quantité de gens, donna des fêtes et mena un train de princesse.

Une première fois, après une audience qui s'était prolongée, elle remit un état de ses dettes qui furent payées; une seconde fois, même succès; mais, à la troisième demande d'audience, Napoléon refusa tout net. « Je n'aurais, dit-il à Duroc, ni assez d'argent, ni assez de bonhomie pour acheter si cher ce qu'on trouve à si grand marché; remerciez Madame de Vaudey de ses bontés pour moi, et ne me parlez plus d'elle. »

Là-dessus, lettre pathétique de la dame, qui déclare qu'elle va s'empoisonner si ses dettes — dettes d'honneur! — ne sont pas payées dans les vingt-quatre heures. L'aide de camp de service court à Auteuil et la trouve disposée à tout autre chose qu'au suicide. On lui fit aussitôt demander sa démission de dame du Palais, et c'est pourquoi son nom ne figure sur aucun des almanachs impériaux.

Ce fut cette même femme qui, devenue un peu folle, alla plus tard trouver M. de Polignac pour lui proposer de tuer Napoléon; c'est elle qui, tombée à la dernière misère, presque aveugle et paralysée d'un bras, colportait certains *Souvenirs du Directoire et de l'Empire,* qui lui servaient de prétexte pour mendier; c'est elle, enfin, qui fournit au libraire Ladvocat ces parties de *Mémoires d'une dame du Palais* qui servirent à grossir les livraisons des *Mémoires de Constant.* Au moins celle-ci était-elle une détraquée et une indigente. L'autre n'a pas eu les mêmes excuses.

C'était Joséphine qui, sur les instances de Lecouteulx, avait introduit à la Cour Madame de Vaudey. Elle eut, du même ordre ou d'un ordre inférieur, quantité de protégées qu'accréditaient de moindres patronages et qui semblent n'avoir d'autre raison d'être à la Cour que leur facilité à se prêter aux fantaisies de Napoléon. Mais, de la part de Joséphine, nul dessein prémédité ; ce serait méconnaître son caractère qu'imaginer qu'elle se résignât à fournir ainsi des distractions à son mari : elle avait, dans sa nature de créole, le besoin de s'entourer de complaisantes qui ne fussent ni tout à fait du monde, ni tout à fait de la domesticité, qui lui plussent par leur jolie figure, l'amusassent par leurs reparties, la distrayassent par leurs talents, peuplassent enfin gentiment ce palais « triste comme la grandeur » dont elle ne sortait jamais. Elle les prenait sans grande information, attendrie à des malheurs qu'on lui contait, séduite par la sveltesse d'une tournure, le chiffonné d'un minois ou l'inattendu d'une réponse. Ces jeunes personnes, dont quelques-unes avaient couru des aventures et qui, toutes, aspiraient à des conquêtes, fort pauvres, élevées à n'avoir guère de scrupules, tombaient avec leurs petites robes minables au milieu de cette cour, la plus élégante qui fut jamais. Inoccupées tout le jour, elles n'avaient, dans l'oisiveté de l'Appartement intérieur, qu'à se laisser courtiser par ces brillants officiers dont elles pouvaient bien espérer faire des maris, — tant d'autres, qui ne

valaient pas mieux qu'elles, avaient épousé des généraux, à présent maréchaux d'Empire ! Sans cesse elles voyaient entrer et sortir familièrement celui dont découlaient toutes les grâces et qui, d'un signe, élevait et renversait les fortunes. Elles se plaçaient sur son passage, ambitionnant ce signe, prêtes à tout risquer pour l'obtenir — quelques-unes ne risquaient pas grand'chose ; — et, comme elles étaient accortes, se présentaient à souhait et s'empressaient pour plaire, comme les subalternes, toujours à l'affût, guettaient en valets si l'Empereur remarquerait l'une d'elles, les arrangements n'étaient pas longs à prendre, et les choses suivaient naturellement leur cours, sans qu'il y eût d'un côté le moindre effort de séduction et de l'autre le moindre amour. Si bien cachée que fût l'intrigue, Joséphine finissait par s'en apercevoir. Alors, scène de jalousie, renvoi de la jeune personne, laquelle, ayant reçu d'ordinaire une bonne dot, concluait, avec quelque seigneur de peu de scrupule, un excellent mariage et faisait souche ensuite de gens d'importance.

Ainsi en fut-il pour Félicité Longroy, fille d'un huissier du Cabinet, que Joséphine avait appelée aux fonctions de dame d'annonce. Comme telle, elle se tenait dans un salon qui précédait les petits appartements et n'avait d'autre mission que d'ouvrir les battants des portes devant l'Empereur et devant l'Impératrice. Elle touchait pour ce faire 3,600 francs par an, et, en 1806, Joséphine lui accorda un supplément

de 600 francs. Mais Félicité Longroy ne compte pas, c'est presque une servante.

Mademoiselle Lacoste est d'un niveau un peu plus relevé. C'est une jolie blonde, un peu maigre, mais d'une taille charmante, d'une figure spirituelle et distinguée. Elle est orpheline, sans nulle fortune, a été élevée par une tante que l'on dit intrigante et qui s'ingénie, en effet, pour la faire présenter à Joséphine. Celle-ci s'attendrit et la recueille en lui donnant le titre vague de lectrice. Cette lectrice ne fut point fatiguée par ses lectures, car presque aussitôt qu'elle eut été nommée, la Cour partit pour Milan, où devait avoir lieu le couronnement. Mademoiselle Lacoste suivit la Cour, sans en être, n'ayant point, comme lectrice, d'accès dans le salon de service, ne pouvant se mêler pourtant aux femmes de chambre près de qui on la logeait, isolée et perdue dans ce monde nouveau. A Stupinigi, l'Empereur la regarda; il la remarqua à Milan. Le traité n'exigea pas grands protocoles ; mais Joséphine s'aperçut qu'il était conclu. De là, terrible scène : la lectrice dut partir, et l'on fit venir de Paris sa tante pour l'y ramener. Mais, avant, l'Empereur exigea qu'elle parût une fois au cercle de l'Impératrice : scandale nouveau, car une lectrice n'était point pour sortir de l'Appartement intérieur. Joséphine, pourtant, se résigna. A son retour à Paris, Napoléon s'occupa de faire marier Mademoiselle Lacoste. Elle épousa un riche

financier, fit une fort honnête mère et ne reparut jamais aux Tuileries.

Dans ce même voyage d'Italie, à Gênes, au milieu des fêtes célébrant la réunion à la France de la République ligurienne, on plaça sur le chemin de l'Empereur une dame Gazzani ou Gazzana (la désinence est fréquemment intervertie), née Bartani, fille, les uns disent d'une chanteuse, les autres d'une danseuse du Grand-Théâtre. On l'avait d'abord fait venir à Milan, pour complimenter Joséphine, en compagnie fort mêlée, où, à côté de fort grandes dames, des Negrone, des Brignole, des Doria, des Remedi, se trouvait cette Bianchina La Flèche destinée à un brillant avenir en Westphalie; mais à cette première fois, rien de fait; on fut plus heureux à la seconde.

Carlotta Gazzani était grande, un peu trop maigre, plutôt belle que gracieuse : elle dansait mal; des extrémités médiocres, aussi ses mains étaient-elles presque toujours gantées ; mais le visage parfait, le type même de la beauté italienne : des lignes d'une pureté absolue, des yeux noirs très grands et très brillants, un accord complet de tous les traits, que relevait un petit rire de côté montrant des dents éclatantes. Chacune des femmes qui l'ont vue s'accorde à la louer ; preuve irrécusable qu'elle était très belle sans doute, mais qu'elle manquait de la qualité suprême que les femmes envient aux autres femmes. Un homme qui s'y connaissait a pu dire : « J'ai été fort lié d'amitié

MADAME GAZZANI

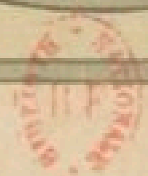
(Carlotta Bartani)

17..-18..

MINIATURE PAR AUGUSTIN

(Appartenait à M. Chappey)





avec elle ; j'ai vu successivement chez elle des gens m'en paraissant fort épris ; jamais je n'en ai été amoureux. » Cela dit tout. Ce fut le premier chambellan, M. Rémusat, qui se chargea de produire Madame Gazzani. « Il persuada à l'Empereur de la placer auprès de l'Impératrice en qualité de lectrice. » C'est Madame Rémusat qui le confesse : on voit que Talleyrand n'était point seul à avoir toujours, comme disait Napoléon, des maîtresses plein ses poches.

Madame Gazzani, qu'on appelle alors Gazzani Brentano, et qui, beaucoup plus tard, prit, on ne sait comment, le titre de baronne de Brentano, fut donc lectrice, en remplacement de Mademoiselle Lacoste, aux appointements de 500 francs par mois.

De 1805 à 1807, rien ne la met en vue : l'Empereur est sans cesse en route : c'est Austerlitz, puis toute la campagne de Prusse et de Pologne. Au retour, à Paris d'abord, puis à Fontainebleau, elle se place en ligne. Ce n'était pas avec 6,000 francs par an qu'elle pouvait suffire à sa dépense, avancer son mari et mettre sa fille en position de faire, par la suite, un grand mariage. Elle vit l'occasion et la saisit. On la logea de façon qu'elle pût, à toute heure, se rendre aux ordres de l'Empereur, et dès que l'Empereur la fit appeler, elle s'empressa ; d'ailleurs, elle ne chercha pas à se poser en favorite et accepta modestement son rôle d'*en-cas*. L'Impératrice, dont

la jalousie s'était d'abord éveillée, se rassura vite lorsqu'elle eut, par Napoléon lui-même, la confidence entière de ce qui s'était passé.

Aussi bien, Madame Gazzani gardait l'attitude la plus respectueuse et la plus soumise, se tenait à sa place et n'élevait aucune prétention. Elle eut pourtant l'entrée aux cercles et dans le salon de service; mais, cette faveur accordée, Napoléon ne lui témoigna, en public, aucun égard particulier, laissant les dames du Palais la traiter à leur guise, faire le vide autour d'elle et déserter les coins où elle s'asseyait.

Cela dura peu : par la suite, plusieurs, et non des moins hautaines, s'adoucirent au point d'admettre Madame Gazzani dans leur bande. Elle eut une sorte de salon où les plus élégants de la Cour se réunissaient plusieurs fois par semaine. On y jouait aux jeux innocents, on faisait des charades. Le prince de Saxe-Cobourg, le futur mari de la princesse Charlotte d'Angleterre, le futur roi des Belges, n'en quittait pas. Elle avait obtenu quelque chose de plus solide que les honneurs de Cour : la recette générale d'Évreux pour son mari. Après le divorce, elle fut l'y retrouver, et, étant tout à portée de Navarre, où résidait Joséphine, entra dans la grande intimité de la maison. Elle y était retenue par sa liaison avec un écuyer de l'Impératrice, M. Pourtalès, lequel subvint largement à ses dépenses jusqu'au jour où il épousa Mademoiselle de Castellane. Depuis Fontainebleau, l'Empereur ne l'avait revue que par hasard : il ne

l'avait jamais aimée, et il ne semble point qu'il ait eu jamais occasion de parler d'elle.

Madame Gazzani s'en consola. Sa fille Charlotte-Joséphine-Eugénie-Claire, qualifiée baronne de Brentano, épousa M. Alfred Mosselman, dont elle eut une fille mariée à M. Eugène Le Hon.

Par contre, il a souvent été parlé d'une certaine Mademoiselle Guillebault, qui, fille, dit-on, d'un banquier ayant fait de mauvaises affaires, fut, en 1808, appelée à doubler, comme lectrice, Madame Gazzani. Madame Guillebault, la mère, Irlandaise de naissance, avait trois filles dont deux, déjà grandes personnes, dansaient dans les salons en jouant du tambour de basque et en prenant des attitudes. L'aînée s'introduisit chez la princesse Élisa, qui lui fit faire un bon mariage, et la cadette, qui, affirme-t-on, n'avait été cruelle ni pour Murat ni pour Junot, sut se faire prendre en gré par la reine Hortense, qui s'enticha de sa jolie figure et des agréments de sa danse.

A un bal masqué que donnait Caroline à l'Élysée, Hortense, qui devait mener un quadrille de vestales, imagina de costumer Mademoiselle Guillebault en Folie et de la mettre, tambour de basque en main, à la tête de son *entrée*. Dès qu'elle aperçut cette Folie, Caroline, qui avait double raison d'être jalouse, se précipita : il y eut une scène fort vive entre les deux belles-sœurs, et, finalement, la Folie prit la porte.

Pour lui donner revanche et se la donner à elle-

même — car cela fit un épisode de la lutte constamment ouverte entre Bonaparte et Beauharnais, — Hortense inventa de présenter Mademoiselle Guillebault à sa mère, qui, pour faire pièce à Caroline, se l'attacha comme lectrice. C'était fort peu de temps avant le voyage de Bayonne.

A Marrac, lorsqu'on fut installé, Mademoiselle Guillebault, à laquelle l'étiquette fermait dans la journée la porte du salon, et qui n'était introduite que quelquefois, dans la soirée, pour faire de la musique, passait tout son temps dans ce qu'on appelait sa chambre, un galetas en vérité, car ce château de Marrac était tout petit et nullement bâti pour loger une cour.

Comme elle était coquette, s'ennuyait ferme et aspirait à faire fortune, elle se trouva fort heureuse quand un domestique — le mameluck tout uniment — vint la prévenir de la visite de l'Empereur. Les choses allaient merveilleusement à son gré, lorsque Lavallette, qui, en sa qualité de directeur général des Postes, surveillait les correspondances des personnes attachées à la Maison, envoya à Napoléon une lettre adressée à la demoiselle par sa mère. « On l'y stylait, on lui traçait le rôle qu'elle devait jouer, on lui recommandait de l'adresse, et on insistait surtout pour qu'elle ne manquât point de se ménager à propos et à tout prix des traces vivantes qui pussent prolonger sa faveur ou lui réserver de grands rapports d'intérêt. » La saleté de cette intrigue, derrière

MADEMOISELLE GUILLEBAULT

(Madame Sourdeau)

LETTRE RELATIVE A SON RENVOI

1808

(Cabinet de M. Frédéric Masson)

Madame

S. M. l'Impératrice ne voyageant pas seule, mais accompagnant l'Empereur, n'a plus besoin d'autant de Monde, et dans la crainte que Mlle Guillebault ne fût trop isolée, elle a préféré la rendre pour le moment à sa Mère. l'Impératrice me charge d'en prévenir Votre Majesté, et de l'assurer que loin d'avoir le plus léger sujet de plainte contre Mlle Guillebault, elle est satisfaite de son zèle et de ses talents. aussi l'Impératrice se propose t'elle de la rappeller auprès d'elle à son retour, et prie Votre Majesté de lui continuer ses bontés, et de l'admettre à lui faire sa cour.

Je supplie Votre Majesté d'agréer l'hommage de mon respect et de mon dévouement

Bayonne le 20 Mai 1808. J. M. Duchamps

laquelle Napoléon a dit plus tard avoir trouvé le prince de Bénévent, dégoûta tellement l'Empereur que, sur-le-champ, la jeune personne fut priée de monter dans une chaise de poste et, accompagnée seulement d'un valet, fut renvoyée à Paris. Ce fut alors que M. de Broglie la vit repasser aux Ormes, où il se trouvait chez son beau-père, M. d'Argenson.

On eut pourtant soin de couvrir la retraite et ce fut Joséphine qui s'en chargea. La lettre qu'elle fit écrire à cette occasion à la reine Hortense mérite d'être regardée : en la rédigeant, à Bayonne, le 20 mai 1808, Deschamps dut s'amuser :

« Madame, S. M. l'Impératrice ne voyageant pas seule, mais accompagnant l'Empereur, n'a plus besoin d'autant de monde, et, dans la crainte que Mademoiselle Guillebault ne fût trop isolée, elle a préféré la rendre pour le moment à sa mère. L'Impératrice me charge d'en prévenir Votre Majesté et de l'assurer que, loin d'avoir le plus léger sujet de plainte contre Mademoiselle Guillebault, elle est satisfaite de son zèle et de ses talents. Aussi l'Impératrice se propose-t-elle de la rappeler auprès d'Elle à son retour et prie Votre Majesté de lui continuer vos bontés et de l'admettre à lui faire sa cour. »

A Paris, Mademoiselle Guillebault épousa un M. Sourdeau, lequel, par grâce de l'Empereur, fut préposé à la recette générale de Florence, mais il en dissipa les fonds, et la Restauration vint fort à propos pour le tirer de ce vilain pas. Madame Sourdeau, en

effet, sut se ménager une entrée près du duc de Berry, « qui la trouva charmante et avec les plus beaux yeux du monde », et qui fit, en récompense, nommer le mari consul de France à Tanger.

Comme on voit, dans la vie de Napoléon, ces passades ne comptent point; elles tracent à peine sur ses sens, pas du tout sur son cœur. Elles ne donnent nulle vue sur le côté affectif de sa nature; elles renseignent seulement sur sa haine de l'intrigue, sur sa générosité, sur certaines de ses habitudes de vie. On trouverait encore d'autres aventures de même espèce, dont l'histoire ne présenterait guère plus d'intérêt, des aventures de garnison que, comme empereur, il paie deux cents napoléons, quand un capitaine de son armée les paierait vingt francs. Il en rencontre — ou plutôt on en rencontre pour lui — à Berlin, à Madrid, à Vienne. Il n'est pas fait d'une autre chair que ses maréchaux et que ses soldats : il est homme. Mais en lui les sens ne sont point si impérieux qu'il leur doive céder toujours.

A Vienne, il remarque une jeune fille qui, de son côté, s'est monté la tête pour lui. Par son ordre, on suit cette jeune fille; on lui fait la proposition, qu'elle accepte, de venir un soir à Schœnbrunn. Elle arrive, elle est introduite. Comme elle ne parle qu'italien ou allemand, la conversation s'engage en italien et, aux premiers mots, Napoléon découvre que cette jeune fille appartient à des parents respectables, qu'elle n'a

nullement conscience de ce qu'on attend d'elle, et que, si elle éprouve pour lui une admiration passionnée, son ingénuité est entière. Il ordonne qu'on la reconduise immédiatement, il prend soin de son établissement, et lui donne une dot de 20,000 florins, faisant, au cours du 1er septembre 1809, 17,367 francs.

Cet acte est loin d'être unique dans la vie de Napoléon : trois fois au moins il se répète, et la dernière fois, c'est à Sainte-Hélène !

*
* *

LE SACRE DE JOSÉPHINE

Joséphine, dans cette vie qu'elle mène de perpétuelle inquiétude, de continuelle agitation en un très petit espace, dans cette vie inoccupée, haletante, qu'elle emploie à espionner le maître, à surveiller les allants et les venants, à interroger les valets et les dames de compagnie, dans cette vie qu'elle distrait et amuse seulement par les cinq toilettes de la journée, par des visites de femmes, par l'achat à tout marchand qui se présente des futilités qu'il apporte, dans cette vie toute semblable par les occupations, les passions, les façons de juger et de se conduire, à celle d'une sultane vieillie en l'oisiveté du harem, ne se serait sentie assurée de l'avenir, établie définitivement en sa place, abritée contre tout accident fâcheux, que par un seul fait : la venue d'un enfant.

Dès la première campagne d'Italie, elle avait, avec Bonaparte, joué de la grossesse; mais c'était là un

prétexte pour ne pas le rejoindre. Voyant comme il avait mordu à l'hameçon, elle, sans se rendre encore un compte exact de la situation, avait conservé pourtant, en son cerveau inattentif de femme frivole, l'impression vague que l'instinct de la paternité était en lui. Et elle en avait tiré, pour satisfaire ses fantaisies de voyages et de séparations, des facilités qu'elle n'eût point trouvées autrement : ainsi, au départ pour l'Égypte, son voyage à Plombières. Mais à mesure que s'est élevée la fortune du Consul, elle a compris que pour elle la maternité ne devait plus être un prétexte, mais un but. Le trône, dont il monte progressivement chacune des marches, ne va point sans une hérédité assurée. Bonaparte, restant consul et le chef d'une République démocratique, Bonaparte ramenant les Bourbons et se contentant d'une grande place viagère dans la monarchie restaurée, pouvait se passer d'un fils; mais les splendeurs aléatoires d'un rôle à la Monk n'ont pas été pour le tenter, ni le désintéressement d'une vie à la Washington pour le satisfaire : une force extérieure, invisible, un de ces courants populaires que rien ne brise, une de ces grandes marées de l'opinion que chasse aux terres un vent du large, aplanit devant lui les obstacles et le pousse du consulat de l'an VIII, tout républicain encore, au consulat de l'an X, déjà autocratique, séparé seulement de la monarchie par un nom et surtout par cette insoluble question d'hérédité.

Autour de cette hérédité qui tient à elle, José-

phine voit s'agiter toutes les ambitions des uns, toutes les préoccupations des autres : les frères de Bonaparte, déjà se tenant pour appelés à la succession; ses sœurs, se demandant si leurs maris ne pourraient pas avoir leurs prétentions; les généraux, les sénateurs, quiconque a grandi dans la Révolution; la nation même, cherchant, après tant de bouleversements, une stabilité qui lui apparaisse plus que viagère, qui pour un laps de temps très long, presque indéfini, lui promette la sécurité qu'elle désire.

Si la monarchie se refait, qui appeler à l'hérédité ? Les frères du Consul? Mais à quel titre ? L'hérédité monarchique, en sa forme chrétienne, qui n'est que dérivée de la forme hébraïque, suppose nécessairement une institution divine. Mais cette institution s'applique exclusivement au chef de la dynastie et à ses descendants à quelque degré qu'ils se trouvent, pourvu qu'ils soient ses agnats, jamais à ses collatéraux. Pour habiliter à la succession les frères de Napoléon, pour leur créer un droit, il faudrait, par une des fictions familières à l'ancien droit, proclamer que feu Charles de Buonaparte a été empereur des Français; mais, en vérité, qui accepterait cette fiction? Une autre hypothèse : abandonner le droit hébraïque, ce qu'on nomme le droit divin; en revenir au droit romain, à l'adoption : le Consul choisissant pour son successeur, dans sa famille ou hors de sa famille, celui qu'il jugerait le plus digne. Mais quelles compétitions alors ! Et puis, la nation comprendrait-elle ?

surmonterait-elle le préjugé de la prédestination de la race, de la désignation divine d'une lignée? La seule solution, en droit comme en fait, qui fût simple, qui abolît les ambitions des uns et satisfît les instincts des autres, c'était que Napoléon eût des enfants. Or il n'en avait pas. A qui la faute? A lui, ou à Joséphine?

Joséphine sent bien que par là elle est vulnérable : aussi s'ingénie-t-elle. Elle court les stations d'eaux minérales en réputation de rendre les femmes fécondes: Aix, Plombières, Luxeuil; elle se soumet à tous les traitements qu'il plaît à Corvisart de lui indiquer; elle consulte des empiriques; elle visite des charlatans; elle fait les pèlerinages : à Plombières, on la suit au *trou du Capucin,* où Frère Jean, le gardien, lui promet en vain tout ce qu'elle souhaite. Chaque fois qu'elle peut former une illusion ou une espérance, ce sont des joies qu'elle fait partager à Bonaparte, que celui-ci à son tour, tant il est heureux, confie à ses intimes. Puis l'illusion s'évanouit, et alors Napoléon, grincheux, lance des mots piquants et durs qui attestent son désappointement. Un jour qu'il a décidé une chasse dans le parc de Malmaison, Madame Bonaparte, pleurant, vient à lui : « Pouvez-vous avoir une pareille idée? Toutes nos bêtes sont pleines! » Et lui, à haute voix, riposte : « Allons, il faut y renoncer : tout ici est prolifique, excepté Madame. »

En public, il en jette ainsi la faute sur elle; mais, dans le secret de sa pensée un doute s'est glissé que Joséphine prend soin d'entretenir et d'accentuer. Ne

JOSÉPHINE

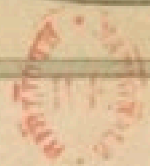
Impératrice et Reine

1763-1814

MINIATURE PEINTE D'APRÈS GÉRARD

(A M. Frédéric Masson)





serait-ce pas sa faute à lui-même? Il se souvient de Madame Fourès, d'autres encore. Joséphine, elle, a eu des enfants de son premier mari. Sans cesse, elle les montre, elle parle d'eux, elle s'en sert pour témoigner que ce n'est point sa faute à elle. Elle en dit tant qu'elle finit par agacer Madame Baciocchi, qui, de son ton de Saint-Cyr, lui rive cette phrase : « Mais, ma sœur, vous étiez plus jeune qu'à présent! »

Pourtant, elle est parvenue à faire admettre cette opinion par la famille presque entière : Napoléon lui-même ne se défend point trop. Plusieurs fois, il dit à son frère Joseph : « Je n'ai pas d'enfants; vous dites, vous autres, que je ne peux pas en avoir. Joséphine, malgré toute la bonne volonté qui lui est restée, n'en aura plus, je crois, à son âge. Ainsi, après moi le déluge! » Lorsque, d'Espagne, Lucien vient lui parler de divorce, d'un mariage avec une infante, certes, bien des motifs divers engagent le Consul à rejeter la proposition; mais ne doit-on pas penser qu'un des plus forts est d'ordre tout intime : qu'il doute de lui-même? L'idée n'en a pas moins été mise en avant, et par Lucien, que déjà Joséphine aime peu, car, au retour d'Égypte, il prêcha le divorce, et, depuis lors, il a continué la lutte — ce dernier trait en est bien la preuve. Napoléon a beau dire que sa femme « n'a pas plus de fiel qu'un pigeon », cela n'est vrai que lorsque sa position n'est pas en jeu. Désormais, elle est loin de chercher à concilier les deux frères, elle met ses amis en campagne, elle ne se prive point de

rapporter les médisances et de faire valoir les vérités, et, la rupture accomplie, elle ne la regrette point : c'est un ennemi de moins.

Si le doute inspiré par elle à Napoléon a servi à écarter en 1801 l'idée du divorce, ce doute, un hasard peut le dissiper, et Joséphine est à la merci de ce hasard. Ce n'est point, à coup sûr, des actrices racolées jusqu'ici que le danger peut venir. Au cas où, par improbable, une d'elles serait devenue enceinte, il faudrait à Bonaparte une dose extraordinaire de naïveté pour qu'il s'imaginât être le père d'un enfant qui pourrait être de tout le monde. De même, peu de chose à craindre des femmes de la Cour consulaire qui sont en puissance d'un mari. Ne serait-ce que pour le tromper, elles sont contraintes à un partage qui rendra toujours la paternité discutable, à moins qu'elle ne s'affirme par une ressemblance physique qui jusqu'ici ne s'est point rencontrée. Mais il suffit d'une occasion comme celle qu'a fournie jadis Madame Fourès, d'une circonstance qui apporte à Napoléon la certitude indéniable qu'il peut être père, et alors tout l'échafaudage de cette fortune s'écroule, car Bonaparte se sent maintenant de niveau avec les vieilles dynasties, à plus forte raison avec les familles les plus nobles de l'ancienne France, et il ne manque pas près de lui des gens comme Talleyrand, « le maudit boiteux », tout prêts à le tenter, à murmurer des noms et à s'entremettre.

A défaut d'un enfant qui seul, comme l'a dit Napo-

léon, « eût fait tenir Joséphine tranquille et eût mis fin à une jalousie qui ne laissait pas de repos à son mari », comment l'attachera-t-elle d'une façon si étroite qu'il ne puisse songer à rompre sa chaîne? Sans doute, associée, depuis l'an XI, à tous les actes officiels de la vie publique, accueillie en souveraine aux portes des villes, tenant son cercle dans la galerie des Tuileries ou de Saint-Cloud, entourée dès lors d'une sorte de Maison, obligée par Bonaparte lui-même de prendre le pas sur toutes les femmes, même sur sa belle-mère dans l'intimité des réceptions de famille, présentée ainsi à la France et à l'Europe comme la plus grande dame de la République, elle ne saurait être répudiée sans éclat, et le divorce serait mal accueilli par l'opinion. Napoléon n'est point encore monté si haut qu'il puisse sans danger se passer de Joséphine. Il a trop fait filtrer de grâces et de faveurs par ses mains pour qu'elle n'ait point des fidèles parmi ceux qu'il lui a donnés comme clients. Mais, à mesure qu'il monte, le prestige mondain de sa femme s'atténue : vienne un accès de colère, qu'elle l'ait ou non provoqué par quelque imprudence, et tout peut être à vau-l'eau. Ce ne sont point les sens qui le retiendront, car, bien qu'il soit physiquement toujours attaché à elle, les infidélités qu'il se permet le libèrent peu à peu. Ce pourrait être l'habitude, l'affection très grande qu'il lui porte, la crainte de lui causer de la peine : il souffrirait, certes, autant et plus qu'elle; mais cela l'arrêterait-il? Quand il s'agit de la victoire, compte-t-il

les hommes qu'il est contraint de sacrifier et entre lesquels il en est qu'il aime? Non : tous ces liens sont illusoires, l'enfant seul est le vrai lien; une idée surgit alors dans le cerveau de Joséphine, c'est un trait de génie : constituer l'hérédité par l'adoption, faire adopter à Napoléon un de ses neveux à lui, son petit-fils à elle, le fils de Louis Bonaparte et d'Hortense. C'est répondre à tout, c'est concilier tout, c'est à la fois satisfaire les Bonaparte, puisque l'héritier présomptif sera l'un d'eux, et s'assurer à elle-même l'avenir, puisque la question de succession sera ainsi réglée pour jamais. Elle y pense, elle y rêve, elle détermine Bonaparte, qui en fait la demande à Louis; mais Louis s'indigne. Il invoque les droits de son frère Joseph, ses droits à lui-même, les droits que eux, les frères, ont à la succession de leur frère! Et, devant ces droits prétendus, ces droits qui non seulement ne reposent sur rien, mais qui sont déniés d'une façon absolue par l'histoire aussi bien que par la doctrine monarchique, Napoléon, par esprit de famille, s'incline et renonce au seul expédient qui permette d'établir l'hérédité sans recourir au divorce ou sans violer tous les principes.

Cette merveilleuse occasion échappée, et cette fois bien malgré elle, quels moyens restent à Joséphine pour se lier à Napoléon et à sa fortune? Sans doute, d'échelon en échelon, les événements poussant les hommes, le Premier Consul ayant été proclamé Empereur, voici qu'elle, parce qu'elle se trouvait là, est

devenue impératrice, a reçu les hommages des grands corps de l'État, a été saluée du titre de Majesté. Sans doute, après le voyage triomphal d'Aix-la-Chapelle et de Mayence, après son retour annoncé aux Parisiens par le canon des Invalides, après le défilé des autorités devant son trône, elle semble bien affermie en sa place, et le divorce paraît être rejeté dans les hypothèses improbables. Mais qu'un incident se produise, elle ne tient point Napoléon. Le destin peut l'emporter, comme hier, sur l'Esplanade, le vent balayait la fumée de la poudre brûlée en son honneur. Voici justement que, à Saint-Cloud, elle voit une dame, venue pour la visiter, se lever et sortir de l'appartement. Comme, depuis longtemps, elle a des soupçons, elle-même quitte le salon, va au cabinet de l'Empereur, monte l'escalier dérobé, arrive à la chambre entresolée, reconnaît la voix de l'Empereur, la voix de la dame, se nomme, force qu'on lui ouvre, fait une scène, provoque une terrible colère de Napoléon, qui déclare qu'il est las de cet espionnage, qu'il veut en finir, qu'il est décidé à suivre les conseils de tous ceux qui l'entourent, qu'il est déterminé à divorcer. Il fait appeler Eugène pour régler les détails. Eugène vient; mais, pour sa mère, pour lui-même, il refuse toute compensation, tout avantage, toute faveur. Deux jours passent. Joséphine ne récrimine point; elle pleure. « Les pleurs vont bien aux femmes », a dit Napoléon. D'ailleurs, il se sent dans son tort malgré tout, et ce n'est point ainsi qu'un acte aussi grave peut et doit

s'accomplir. Devant une volonté qui heurterait la sienne, il s'obstinerait. Devant des larmes, il est faible. Un dernier entretien a lieu : « Je n'ai pas le courage, lui dit-il à la fin, d'en prendre la dernière résolution, et si tu me montres trop d'affection, si tu ne fais que m'obéir, je sens que je ne serai jamais assez fort pour t'obliger à me quitter; mais j'avoue que je désire beaucoup que tu saches te résigner à l'intérêt de ma politique et que toi-même tu m'évites tous les embarras de cette pénible situation. » En parlant ainsi, il pleure lui-même. Mais Joséphine ne se déconcerte pas ; elle n'a nullement le goût du sacrifice. Ce n'est point à elle à décider de son sort, mais à lui qui l'a réglé. Elle est prête à obéir, mais elle attendra ses ordres pour descendre du trône où lui-même l'a fait monter. Pris entre son cœur, ses habitudes, une politique incertaine, l'espérance douteuse d'une paternité aléatoire, ses sentiments d'affection pour ses beaux-enfants, la nécessité de briser cette vie qu'il a associée à la sienne, l'obligation de renoncer à jamais à cette femme qu'il aime toujours, l'agacement que lui causent la joie des ennemis de Joséphine et leur air de triomphe, la pitié que lui inspire la résignation des Beauharnais, il prend son parti, il rejette encore une fois l'idée du divorce, et, comme pour en abolir tout retour, il ordonne à sa femme de s'occuper sérieusement des préparatifs du sacre, auquel elle sera associée.

Le Sacre ! Être sacrée par un Pape, participer au triomphe du Charlemagne nouveau, réaliser soi, une

petite créole amenée des Iles par le caprice d'une fille entretenue, le rêve qu'ont poursuivi toutes les reines de France et que si peu ont réalisé ; recevoir du Pontife suprême la triple onction et de l'Empereur la couronne, c'est de quoi satisfaire non point l'ambition — car quelle ambition eût envisagé de telles splendeurs? — mais l'imagination la plus délirante de grandeurs. Et puis, après avoir été sacrée et couronnée, comment pourrait-elle être répudiée? N'est-ce point là le lien suprême que Napoléon peut contracter avec elle, et que peut-elle souhaiter encore pour être assurée de l'avenir?

Pourtant elle souhaite quelque chose : jusqu'ici, c'est-à-dire depuis huit ans, elle ne s'est nullement inquiétée pour sa conscience de n'avoir été mariée que civilement, et elle a fort bien vécu avec Bonaparte sans que leur union ait été bénie par un prêtre. Elle n'ignore pas que, avant d'arriver à un mariage religieux, elle aurait de grands obstacles à surmonter. L'Empereur ne ferait-il pas valoir que, la cérémonie n'ayant pas eu lieu jadis, il est inutile à présent d'attirer l'attention sur ce sujet? La plupart des hommes qui l'entourent étant dans le même cas que lui, par le simple exemple qu'il leur donnerait, il les entraînerait à une série d'actes de réhabilitation qui prendraient facilement un aspect d'opposition à la loi civile, de retour à l'ancien régime, qui sembleraient au moins indiquer que le chef du gouvernement ne tient pas pour suffisant le seul mode de mariage dont l'État

reconnaisse la validité. Il ne manquerait pas d'arguments très forts pour résister, sans même avoir à donner la raison déterminante de son refus : c'est que, s'il entre bien dans ses intentions actuelles de ne point divorcer, il ne veut point engager l'avenir et ne peut prévoir toutes les éventualités. Il sait que l'Église est accommodante lorsqu'elle a affaire aux puissants et qu'elle s'arrange pour dénouer au besoin ce qu'elle a noué ; mais il préfère, si plus tard il est contraint de rompre son mariage, n'avoir pas besoin de recourir à elle et ne dépendre que de lui-même.

Donc Joséphine n'aurait rien à tenter avec lui de ce côté, et elle le sait. D'ailleurs, quelles raisons invoquerait-elle ? Ses scrupules de conscience ? En vérité, ce serait de quoi donner à rire à Napoléon et à toute la Cour ! Mais le Pape n'en rira pas.

A Fontainebleau, le lundi 5 frimaire, lorsque Pie VII, le lendemain de son arrivée, vient, pour la seconde fois, rendre visite à Joséphine, celle-ci qui dès longtemps a préparé le terrain — car depuis plusieurs années elle est en correspondance avec le Pape et elle lui a envoyé par son cousin Tascher, en nivôse an XII, un beau rochet de dentelle — Joséphine donc se met en confiance. Elle avoue à *son père* qu'elle n'est pas mariée à l'église, et le Pape, après avoir félicité *sa fille* de la volonté qu'elle montre de se mettre en règle avec la sainte loi, lui promet d'exiger de l'Empereur le mariage.

Ainsi, pour Napoléon, c'est la carte forcée. Tel

qu'il est, avec son caractère, son éducation et sa tournure d'esprit, le Pape est bien capable d'ajourner le sacre si l'Empereur ajourne le mariage, de refuser l'un si on lui refuse l'autre. Déjà, du 18 brumaire, jour primitivement fixé, le sacre a été retardé au 1[er] frimaire, puis au 11. Chaque remise amène une dépense immense, cause du mécontentement, provoque l'inquiétude. Toutes les députations civiles et militaires sont arrivées, elles emplissent Paris : on ne sait qu'en faire. Quel scandale si le Pape, venu à Paris pour sacrer l'Empereur, retournait à Rome sans avoir fait la cérémonie ! Il faut se décider. Le 9, dans la matinée, le cardinal Fesch donne aux deux époux la bénédiction nuptiale. Si jamais il y eut contrainte, c'est bien ici, et Napoléon a pu sans remords affirmer plus tard que sa volonté n'avait pas été libre et que le défaut de consentement, existant réellement de sa part, viciait canoniquement le mariage. Mais, de cela, Joséphine ne se doute pas. Elle est impératrice, elle est mariée par un prêtre, elle est sacrée par le Pape, elle est couronnée par l'Empereur : dormira-t-elle tranquille à présent?

*
* *

MADAME******

Les fantaisies purement physiques amusent les entr'actes et occupent la scène, mais il y a chez Napoléon d'autres facultés qui exigent satisfaction.

L'homme ne serait point tel qu'il est s'il se trouvait content de ces amours de passage que quiconque aurait en les payant. Il y a chez lui des côtés de mélancolie insoupçonnés, des goûts d'isolement à deux au milieu de la foule, un besoin d'amour sentimental qui se fait jour à mesure qu'il avance en âge, que les occasions de sensualité se multiplient autour de lui et que, en même temps, par l'ascension continue de sa fortune, il se trouve plus élevé et davantage perdu au-dessus des autres êtres.

Cela est encore fugitif, à peine esquissé à la fin du Consulat ; mais, depuis lors, cela se répète et s'accentue, cela se précise et s'affirme ; ce n'est plus cette explosion de jeunesse et de tempérament qu'il a éprouvée lorsqu'il a connu Joséphine ; c'est, à côté de l'amour physique, un sentiment dont la répétition, à intervalles divers, montre chez Napoléon un être dont la nature inquiète, sans cesse altérée d'inconnu, poursuit aussi bien un rêve de bonheur qu'elle poursuit un rêve d'ambition.

Lorsque chez lui ce sentiment est encore confus, la possession, qu'il a ardemment convoitée, qu'il a convoitée d'autant plus vivement que les obstacles étaient plus grands, et qu'il a convoitée surtout à cause de ces obstacles mêmes, a pour conséquence presque immédiate de supprimer le désir, parce qu'il trouve la réalité inférieure au rêve de ses sens ; mais ceux-ci s'épurent et se spiritualisent à leur tour ; la possession physique cesse d'être l'objet unique, et

l'on se trouve alors en présence d'un Napoléon nouveau, tout différent de celui qui satisfait des besoins matériels avec les visiteuses de l'appartement secret, un Napoléon délicatement tendre et qui rencontre, pour exprimer ses idées, un langage qu'on croirait presque d'un héros de *l'Astrée*.

Sans doute, c'est là une attitude qu'on ne lui connaît point et, pour la lui attribuer en certitude de cause, il faut au moins posséder une suite d'indications certaines, précises et authentiques. Mais, dès qu'on en a de telles sur une époque à la vérité plus tardive de sa vie, on est amené, sur les périodes antérieures, à procéder par induction en rapprochant certains indices qui, jusqu'ici, pouvaient paraître indifférents, et l'on est presque assuré de ne point faire fausse route.

Toutefois, nulle preuve directe, et, pour ne point s'égarer, des difficultés sans nombre. Ces femmes auxquelles Napoléon s'adresse ne sont plus, comme les autres, empressées à conter leurs triomphes : elles ont soin, pour la plupart, d'en détruire jusqu'au moindre vestige. Elles ont un mari à ménager, une réputation à maintenir. Elles laissent des descendants qui, soigneusement, retiennent leur secret. Même les indiscrets qui parlent d'elles ne le font qu'en déguisant le nom qu'elles ont porté, et l'on serait mal venu, fût-ce après un siècle écoulé, à soulever le voile, très léger, qui le couvre. Ce voile, d'ailleurs, est-on toujours certain qu'il dissimule toujours la même

femme ? qu'il n'y a derrière lui qu'une femme et non plusieurs ?

Certes la plupart des traits de la figure et les traits de l'âme sont identiques ; il est des faits caractéristiques auxquels on ne peut se tromper, surtout lorsque, soi-même, on a gardé de l'enfance l'impression très vivante et très nette d'un certain visage ; mais ce ne sont plus ici des documents, et c'est avec une extrême précaution qu'il convient de s'avancer, au risque même de rester obscur et de laisser bien des points dans l'ombre.

Il y avait à la Cour consulaire une jeune femme de vingt ans, mariée à un homme de trente ans plus vieux qu'elle.

Ce mari fort respectable, grand travailleur, ayant laissé la meilleure réputation partout où il avait passé, était un de ces admirables serviteurs de l'État dont l'ancien régime faisait des premiers commis et le nouveau des directeurs généraux. En une matière spéciale, mais qui importait fort aux finances de la nation, il était passé maître ; il avait lui-même organisé l'administration qu'il dirigeait et qui fonctionne, aujourd'hui encore, d'après les traditions et les lois qu'il lui a données.

La femme était charmante, toute grâce, toute douceur, avec un joli visage, de très belles dents, d'admirables cheveux blonds, un nez aquilin un peu long, mais busqué et plein de caractère, une main à remar-

MADAME D.....

(M.....-A.....-A..... P....)

1782-1860

DESSIN PAR ISABEY

(Musée du Louvre)





quer, un très petit pied ; peu de régularité dans les traits, mais infiniment de charme dans le sourire et un accord complet de la physionomie rendue très particulière par le regard prolongé de grands yeux d'un bleu foncé à double paupière.

Ces yeux, il est vrai, exprimaient toutes les impressions qu'il plaisait à leur maîtresse de leur donner, et par là même manquaient de franchise, mais il fallait être femme et jalouse pour le surprendre. Elle dansait à merveille, chantait en artiste, avait un talent véritable sur la harpe, savait lire et écouter, et ne découvrait pas trop alors l'esprit remarquable qu'elle développa par la suite. Il ne lui manquait ni la volonté, qu'elle avait des plus fermes, ni le sens de la vie, ni l'ambition, ni le dédain des moyens; mais elle parait cette sécheresse réelle d'une élégance générale qui seyait à sa beauté, et, quoique bourgeoise d'origine, s'entendait mieux que bien des grandes dames aux politesses nobles, aux toilettes raffinées, aux façons solennelles qui étaient de mise en une cour. « Elle avait, de naissance, l'instinct délicat de la vie et des manières du monde, cet art, a-t-on dit, qui se devine et ne s'enseigne pas » ; mais elle y portait, faut-il ajouter, un air assez hautain et dédaigneux, à croire qu'elle-même aurait eu pour ancêtres non de petites gens, bourgeois de province fort humbles, mais des ducs et pairs.

A quel moment Bonaparte devint-il amoureux de

cette jeune femme? Selon quelques indices, on penserait que ce fut en brumaire an XII (novembre 1803); mais la rapidité avec laquelle furent menés les préliminaires avec la femme que Joséphine alla surprendre dans l'appartement de l'Orangerie, à Saint-Cloud, semble devoir faire écarter cette hypothèse, quelque vraisemblance que lui prêterait l'événement d'une naissance qui se place exactement neuf mois plus tard (le 5 août 1804).

Il est vrai que l'enfant qui naquit alors n'avait ni dans la figure ni dans l'esprit rien qui le signalât; mais des traits aussi caractéristiques que ceux des Bonaparte peuvent sauter une génération pour éclore chez quelque descendant en leur fleur de beauté souveraine et révélatrice. C'est ce qui arriva, sans doute: ce qui, en inspirant à Napoléon des doutes de sa paternité, affermit alors la confiance du mari et assura la sécurité de la femme; ce qui, une génération plus tard, dévoila un secret jusque-là à peu près bien gardé.

Cette dame de Saint-Cloud est-elle l'inconnue qui fréquentait, à la fin du Consulat, une petite maison de l'allée des Veuves où Napoléon se rendait mystérieusement de son côté? Est-elle la même femme que Napoléon allait, seul, sous un travestissement, retrouver dans sa demeure au milieu de Paris? On s'y perd. L'aventure de Saint-Cloud semble une de ces fantaisies banales qui n'ont point de lendemain ou qui n'en ont guère; les excursions nocturnes,

quel qu'en soit le but, témoignent au contraire, chez Napoléon, si casanier d'habitude, d'un entraînement irrésistible et dont on noterait bien rarement le renouvellement dans sa vie. Il y a là des incertitudes que, pour le moment, on ne saurait éclaircir, et que les mémorialistes ou leurs éditeurs ont eu soin jusqu'ici de rendre plus grandes par égard pour la femme dont il s'agit et pour ses descendants. Il est pourtant un moment où tous les témoignages s'accordent, se complètent et se corroborent; où, à défaut de preuves matérielles, on possède au moins les présomptions les plus fortes qu'on approche de la vérité.

L'Empereur est allé à Fontainebleau, au-devant du Pape, qui vient de Rome pour le sacrer. Il y a amené sa cour. On ne tarde pas à constater que son air est plus serein, son abord plus facile. Après que le Pape est retiré dans ses appartements, il demeure chez l'Impératrice et cause de préférence avec les femmes qui s'y trouvent. Joséphine commence à s'inquiéter : sa jalousie s'éveille ; ces façons ne lui semblent point naturelles, et elle s'imagine qu'il y a quelque intrigue sous jeu. Mais qui soupçonner ? qui accuser? Elle s'en prend à Madame Ney, laquelle, très vivement, se défend près d'Hortense, sa compagne de la pension Campan, et prouve que l'Empereur ne s'occupe nullement d'elle, mais d'une dame du Palais qu'Eugène de Beauharnais trouve fort à son goût et que, par suite, Joséphine traite des mieux.

Eugène n'est qu'un paravent : si la dame répond à ses œillades et semble prendre plaisir à la conversation, elle est, de fait, uniquement liée avec les Murat, avec Caroline plutôt, car, en pareilles intrigues, Murat ne compte point, et Caroline, qui n'aime guère sa belle-sœur et qui est toujours prête à lui jouer des tours, mène cette affaire comme elle en mènera bien d'autres.

On revient à Paris : rien n'est conclu encore. Napoléon, décidément amoureux, ne quitte qu'à regret l'appartement de l'Impératrice lorsqu'une certaine dame est de service. Il rejoint Joséphine au spectacle si une certaine dame l'accompagne. Il imagine des parties en petite loge, — lui qui, d'ordinaire, n'admet point que sa femme aille au théâtre autrement qu'en apparat, — pourvu qu'une certaine dame soit de la compagnie. Joséphine, énervée de plus en plus, veut tenter des explications, qui sont mal reçues, et, quoique, en public, Napoléon soit plus gai, plus affable et plus ouvert qu'il n'a jamais été, dans le particulier, quand une certaine dame n'est pas présente, il a de l'humeur et se retrouve agacé et irritable. « Ce sont tous les jours des scènes de la part de Bonaparte, écrit Joséphine, et sans jamais y donner lieu, ce n'est pas vivre. »

A la table de jeu, — car à cette époque, le soir, il s'est pris à jouer aux cartes, ou plutôt à faire semblant d'y jouer, — il appelle régulièrement sa sœur Caroline et deux dames du Palais, dont l'une est tou-

jours la dame qu'il préfère. Tenant négligemment les cartes, seulement pour se donner une contenance, il se plaît à analyser longuement les impressions les plus ténues d'un amour idéal et platonique, ou bien, sans nommer personne et parlant à la cantonade, il se livre à de véhémentes tirades contre la jalousie et les femmes jalouses.

Joséphine à l'autre bout du salon, jouant tristement au whist avec quelques dignitaires, jette de temps en temps un regard vers la table des favorisés et prête l'oreille aux propos que cette voix sonore et pleine porte jusqu'aux extrémités de la salle, dans le grand silence respectueux, à la muette attention des courtisans spectraux.

A une fête que le Ministre de la Guerre offre aux Souverains à l'occasion du Couronnement, les femmes, comme d'usage, sont seules assises au souper. A la table d'honneur, l'Impératrice, avec quelques-unes de ses dames et des femmes de grands officiers de la Couronne et de l'Empire. Napoléon a refusé de prendre place ; il fait son tour, il parle à chacune des femmes ; il est galant, il est empressé ; il sert Joséphine, prend une assiette des mains d'un page pour la lui présenter. « Il veut être aimable uniquement pour une femme et ne veut pas qu'on le remarque. Cela seul est une preuve d'amour. »

Après qu'il a bien manœuvré en long et en large et qu'il a dit un mot à toutes les femmes pour se donner le droit de parler à une seule, il arrive près

de la dame et, embarrassé, commence par s'adresser à sa voisine. Il s'appuie entre les deux chaises, engage une conversation, y mêle la personne à qui il rend ses soins, prévient ses désirs, atteint sur la table un ravier qu'elle souhaite. Ce sont des olives. « Vous avez tort, dit-il, de manger des olives le soir : cela vous fera mal », et s'adressant à la voisine : « Et vous, dit-il, vous ne mangez pas d'olives ? Vous faites bien, et doublement bien de ne pas imiter madame, car en tout elle est inimitable. »

Rien de ce manège n'a échappé à Joséphine, qui, par surcroît, en plein hiver, s'est vue obligée de partir à Malmaison sur une volonté subitement exprimée par l'Empereur. Cela a dérangé tous ses projets, et, de plus, comme on n'a point eu le temps de chauffer les poêles, on a passé la première nuit dans une véritable glacière ; mais peu importait le froid à Napoléon, qui, par les corridors carrelés, a fait une excursion dont il se félicite, quoique, sans qu'il s'en doute, Joséphine, après une longue attente derrière une porte vitrée, en ait surpris le secret et ne puisse garder aucun doute sur l'objet de cette visite nocturne.

La Cour retourne donc à Malmaison après cette fête du ministre, et le lendemain, sous un prétexte, l'Impératrice fait venir la dame qui n'a point mangé d'olives. Après une sorte de conversation oiseuse, elle lui demande ce que l'Empereur lui a dit. Puis : « Que disait-il à votre voisine ? » L'autre, répondant

qu'il lui conseillait de ne pas manger d'olives le soir : « Eh ! reprend-elle, puisqu'il lui donnait des conseils, il devait lui dire qu'il est ridicule de faire la Roxelane avec un si long nez. » Puis elle ouvre un livre qui est sur la cheminée; c'est le nouveau roman de Madame de Genlis, *la Duchesse de la Vallière :* « Voilà un livre, dit-elle, qui tourne les têtes de toutes les jeunes femmes qui ont des cheveux blonds et qui sont maigres. »

Il y a bien un peu de vrai, car, dans toutes les chambres des dames, à Malmaison, on trouvait la *Duchesse de la Vallière*. Il s'en fit un prodigieux débit : dix éditions ne suffirent point à en épuiser le succès, et, sans doute, les aspirantes La Vallière n'y nuisirent point.

L'Empereur pourtant n'avait nulle intention d'installer une favorite. « Je ne veux nullement à ma cour, disait-il, de l'empire des femmes. Elles ont fait tort à Henri IV et à Louis XIV ; mon métier à moi est bien plus sérieux que celui de ces princes, et les Français sont devenus trop sérieux pour pardonner à leur souverain des liaisons affichées et des maîtresses en titre. » Sa vraie maîtresse, comme il disait, c'était le pouvoir. « J'ai trop fait pour sa conquête, ajoutait-il, pour me la laisser ravir ou souffrir même qu'on la convoite. » Or, il sentait qu'on lui gagnait à la main. Sans doute, la dame, très intelligente, très adroitement conseillée, ne demandait rien pour elle-même. Elle n'aurait pu recevoir certains avan-

tages qui eussent paru suspects et eussent éveillé les soupçons d'un mari qui n'était rien moins qu'un complaisant. Tout au plus avait-elle pu se faire nommer à une place de dame du Palais, bien que sa jeunesse, sa position et sa naissance ne la désignassent point, que rien dans son passé ne se rattachât au passé des Bonaparte et ne servît à justifier sa présence : cela avait déjà fait parler et surtout sourire ; mais, moins, pour elle-même, elle pouvait être vénale et ambitieuse, plus, sans doute, elle pouvait mettre en avant de prétentions pour d'autres, ses protecteurs d'hier, ses protégés d'aujourd'hui.

Murat, déjà maréchal d'Empire, fut promu à la dignité de prince grand-amiral, ce qui le classa après Cambacérès et Lebrun parmi les Altesses sérénissimes. Mais en même temps, et de lui-même, l'Empereur nomma Eugène de Beauharnais prince archichancelier d'État et le mit sur le même rang que Murat. C'était la balance rétablie entre les Bonaparte et les Beauharnais, et même penchée en faveur des Beauharnais. Quelle différence, en effet, dans les termes dont Napoléon se sert pour annoncer au Sénat ces deux décisions et à quelle distance, il marque que son beau-fils et son beau-frère sont établis dans son cœur !

Comme, ici, l'on sent qu'il cède à des pressions étrangères, à des nécessités de famille, à des sollicitations intéressées ; et comme, là, c'est bien de lui-même, et du meilleur de lui, que jaillissent ces

paroles : « Au milieu des sollicitudes et des amertumes inséparables du haut rang où Nous sommes placé, Notre cœur a eu besoin de trouver des affections douces dans la tendresse et la constante amitié de cet enfant de Notre adoption... Notre bénédiction paternelle accompagnera ce jeune prince dans toute sa carrière, et, secondé par la Providence, il sera un jour digne de l'approbation de la postérité. » Et Eugène n'a rien sollicité ; il n'a point dit qu'il fût peu satisfait des honneurs de grand-officier de l'Empire, de la charge de colonel général des Chasseurs qui lui a été antérieurement conférée, puisqu'il est en route pour Milan, à la tête de la cavalerie de la Garde — un beau commandement en vérité, et il faut une étrange folie de Madame Rémusat pour présenter comme une disgrâce la plus éminente faveur que l'Empereur pût accorder à un général de vingt-trois ans.

En tout cas cette disgrâce, amenée, prétend-elle, par un retour de jalousie contre Eugène, aurait été singulièrement courte, puisque Eugène s'est mis en route le 16 janvier, sur un ordre en date du 14, motivé par la nécessité de faire paraître la Garde au couronnement de Milan, et que, quinze jours après, il recevait, avec une lettre particulière de l'Empereur, la copie du message au Sénat et sa nomination de prince archichancelier d'État.

Rien ne pouvait mieux marquer que Napoléon se rapprochait de Joséphine, qu'il n'entendait point se

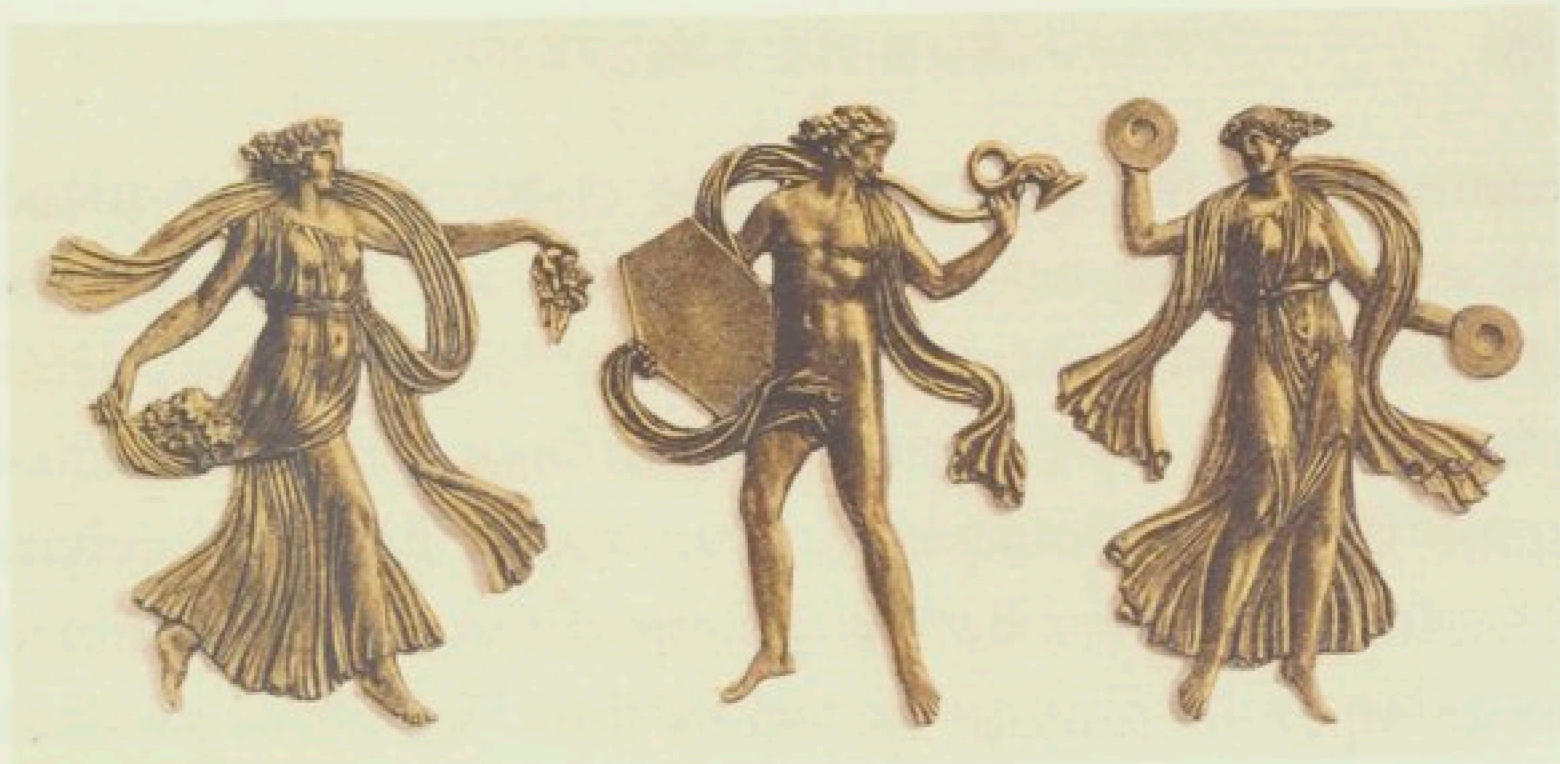
laisser conduire, et que l'amour qu'il avait ressenti et dont on avait tant espéré était déjà presque passé. La satiété vint vite, en effet; surtout lorsque la contrainte n'exista plus. C'est à Malmaison, au cœur de l'hiver, que l'intrigue s'était nouée : ce fut à Malmaison, avant le printemps, qu'elle se dénoua.

Dans un voyage de quinze jours que la Cour y fit alors, Napoléon, en pleine liberté d'allure, put se promener avec la dame, l'entretenir et ne se priva point de l'aller retrouver; Joséphine, enfermée dans sa chambre, passait les journées à pleurer et maigrissait à vue d'œil. Un matin, l'Empereur vient chez elle, reprend en lui parlant son ton d'autrefois, lui avoue qu'il a été très amoureux et qu'il ne l'est plus, et finit par lui demander de l'aider à rompre. Elle s'y emploie en effet, fait appeler la dame, qui, parfaitement maîtresse d'elle-même, ne montre aucune émotion et oppose au discours de l'Impératrice une dénégation muette et superbe et l'impassibilité d'un visage de marbre.

Elle demeura toujours tendrement attachée à l'Empereur, bien que celui-ci, après Austerlitz, n'eut point repris sa chaîne, et que, si quelquefois il eut des retours, ils furent si fugitifs que les observateurs les plus attentifs purent à peine les noter. Il la tint d'ailleurs en grande considération, lui accordant toutes les grâces qui pouvaient être compatibles avec le rang qu'occupait son mari et la désignant des premières pour les honneurs et les faveurs de cour. Cela elle

l'acceptait, mais, comme l'Empereur lui-même l'a attesté, « elle ne voulut jamais rien recevoir de lui, pas même un collier de diamants », et elle lui remit même les lettres d'amour qu'il lui avait écrites, lorsqu'il les fit redemander par Duroc. Elle fut de celles qui, l'adversité venue, se montrèrent entre les fidèles. Elle para de sa beauté les fêtes des Cent-Jours, et lorsque, le 26 juin 1815, le vaincu de Waterloo allait s'éloigner pour jamais de la patrie, ce fut elle qui, une des dernières, vint à Malmaison, dans ce château qui avait vu naître et mourir cette histoire d'amour, porter à l'Empereur découronné le tribut suprême de son respectueux attachement et de son dévouement inaltérable.





III

L'ENFANT

ÉLÉONORE

Joséphine peut être à peu près tranquille sur son avenir tant que Napoléon n'aura point acquis la conviction qu'il peut avoir des enfants ; et, pour que cette certitude s'établisse en son esprit, il faut un concours de circonstances singulièrement improbable. Mais voici que ce concours s'établit, et la révélation vient d'où l'on devait, à coup sûr, le moins l'attendre, d'une passade qui semblait sans lendemain et à laquelle l'Empereur ne dut pas, au moment même, attacher la moindre importance.

Madame Campan, l'ancienne femme de chambre de la Reine, avait, comme on sait, fondé à Saint-Germain-en-Laye, vers la fin de la Révolution, une pension de demoiselles que Joséphine, presque dès le

commencement, avait protégée et où elle avait placé successivement sa fille Hortense, ses nièces et ses cousines Émilie et Stéphanie de Beauharnais, Stéphanie Tascher, Félicité de Faudoas, puis sa belle-sœur Caroline Bonaparte, et même la fille de Lucien, Charlotte. Autour de ces jeunes filles, étaient venues se grouper la plupart de celles dont les pères avaient ou cherchaient quelque attache avec le Consul : Mesdemoiselles Sophie Barbé-Marbois, Aimée Leclerc, Victorine Victor, Henriette Clarke, Adèle et Nancy Macdonald, Élise Oudinot, Clotilde et Antoinette Murat, Amable et Marcelle Clary, Mathilde Talhouet, Victorine Masséna, Lucy et Alexandrine Isabey, Lucrèce de Boubers, Virginie Lejéans, Dorothée Lebrun, Rosamonde et Félicie de Valence... A la suite des mariages que, grâce à leur intimité avec Hortense, avaient rencontrés les nièces de Madame Campan, Mesdemoiselles Auguié, quantité d'intrigants, même pauvres, s'étaient hâtés de solliciter l'admission de leurs filles.

Madame Campan passait pour une influence, avait placé quantité de gens, obtenu des radiations d'émigrés, des restitutions de biens confisqués. Bref, c'était la mode d'entrer chez elle, et, à côté de noms glorieux, mais très nouveaux, on voyait, sur les listes, des Noailles, des Talon, des Turgot, des Lally-Tollendal, des Roquemont, puis des noms de finance, puis des noms de rien du tout.

Il y avait une jeune fille en particulier dont la

maîtresse de pension eût été assez embarrassée de dire d'où elle venait, si elle avait porté aux origines de ses pensionnaires la même attention qu'au début et si, la vogue de son institution ayant baissé après le Consulat, elle n'avait point, pour remplir les vides, été obligée de prendre à peu près tout ce qui se présentait. C'était Mademoiselle Louise-Catherine-Éléonore Dénuelle de La Plaigne. Le père, qui se disait rentier, faisait des affaires qui n'étaient point toujours heureuses ; la mère, fort jolie encore, était passablement galante, et le ménage, qui habitait, boulevard des Italiens, un somptueux appartement où il recevait grande compagnie et fort mêlée, vivait, au jour le jour, des bénéfices de monsieur ou de ceux de madame, en attendant que la fille, laquelle avait eu ses dix-sept ans en 1804 (étant née le 13 septembre 1787), trouvât à faire un riche mariage ou, tout le moins, à se produire dans le monde.

Le temps passe, madame vieillit, monsieur s'endette, les adorateurs s'éloignent, les quartiers de pension sont durs à payer, et, depuis le départ des Beauharnais, le temps est passé chez Madame Campan des épousailles à la Ney ou à la Savary.

Madame Dénuelle se détermine, à défaut des salons où elle n'a pas accès, à montrer sa fille dans les théâtres, et, un beau soir, à la Gaîté, un officier de bonne mine se présente dans la loge dont elle occupe le devant avec sa fille, et y prend une place vacante. Les deux dames n'ont point l'air sévère ;

l'officier est galant, et la connaissance est rapidement menée. Il parle amour, on lui répond mariage. Va pour le mariage, s'il faut y passer.

On l'invite à venir boulevard des Italiens, il n'y manque pas et suit sa conquête. Le père, à la vérité, cherche à lui emprunter de l'argent, et cela le met en méfiance sur le train qu'on mène, mais une conversation qu'il a avec Madame Campan lève ses scrupules — s'il en a ; il déclare seulement qu'il veut se marier à Saint-Germain, et c'est là en effet que le mariage a lieu le 25 nivôse an XIII (15 janvier 1805).

Cet officier, Jean-Honoré-François Revel, qui se qualifiait capitaine au 15e régiment de Dragons, attaché à l'inspection du général d'Avrange d'Haugéranville, était un fripon. Ancien quartier-maître de son régiment, il venait de donner sa démission et se disait sur le point d'entreprendre la fourniture générale des vivres de l'armée. En attendant, il vivait à crédit dans une auberge, comptant beaucoup plus, semble-t-il, pour se tirer d'embarras, sur la beauté de sa femme que sur ses propres ressources. Deux mois après la noce, il est arrêté pour une fausse traite qu'il a fournie en paiement à son régiment et il est mis en prison préventive pour crime de faux en écriture privée.

Éléonore se souvient alors qu'elle a été en pension avec Caroline Murat — S. A. I. la Princesse Caroline, — et, vivement recommandée par Madame Campan, va solliciter sa protection. Caroline la place à Chan-

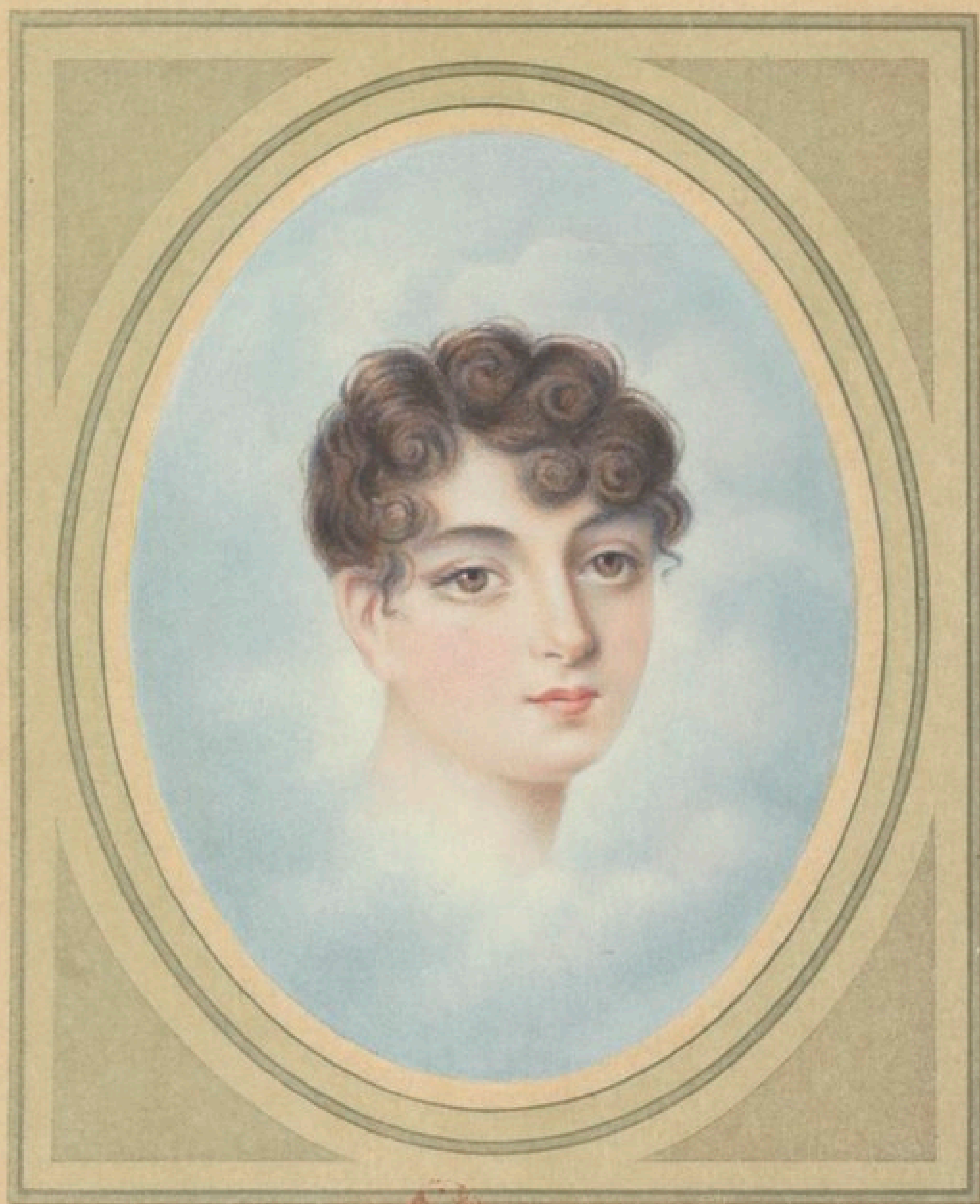
ÉLÉONORE LAPLAIGNE

(Dame Revel, dame Augier, comtesse de Luxbourg)

1787-1867 (?)

SON PORTRAIT PEINT PAR AUGUSTIN

(Appartenait à M. le baron Larrey)





tilly, dans une sorte de maison de famille où l'on reçoit les jeunes femmes en semblable disgrâce; puis, sur ses instances, elle la fait revenir près d'elle, malgré Madame Campan, qui voudrait qu'on l'éloignât du monde et que, dans quelque temps, on la remariât en province.

Éléonore est très belle : grande, svelte, bien faite, brune avec de beaux yeux noirs, vive et fort coquette. Elle n'a point été élevée à avoir des scrupules, et n'en a guère pu acquérir durant les deux mois qu'elle a passés avec Revel. D'abord dame d'annonce, puis promue à la dignité de lectrice, elle se trouve, comme par hasard, sur le passage de l'Empereur, lorsque, à son retour d'Austerlitz (fin janvier 1806), il vient voir sa sœur ; elle s'arrange pour être remarquée, et dès que des propositions lui sont adressées, elle les accepte d'enthousiasme. Elle se laisse conduire aux Tuileries, où elle prend l'habitude de venir de temps en temps passer deux ou trois heures, — le moins d'heures possible au reste. Elle a dit elle-même que, dans la chambre où Napoléon la recevait, au fond de l'alcôve, était suspendu un cartel et que, pendant que l'Empereur était occupé, elle trouvait moyen de pousser la grande aiguille et de l'avancer de trente minutes. Le temps que Napoléon donnait à ses divertissements était strictement mesuré : aussi, lorsqu'il levait la tête, il regardait la pendule : « Déjà ! » disait-il, et l'*amoureuse* se trouvait libérée.

Si peu d'heures qu'elle eût données, elles avaient

été bien employées et Éléonore savait s'y prendre. Mais au moins ne voulait-elle pas que Revel en eût le bénéfice. Aussi, dès le 13 février, elle forme une instance en divorce pour cause d'injures graves, et elle obtient gain de cause presque de droit, Revel ayant été condamné à deux ans de prison par la Cour criminelle de Seine-et-Oise. Le divorce est prononcé le 29 avril 1806. Il est temps, car Éléonore est enceinte depuis le mois de mars ; elle accouche le samedi 13 décembre 1806, rue de la Victoire, n° 29, d'un enfant du sexe masculin qui est déclaré sous le nom de Léon, fils de demoiselle Éléonore Dénuelle, rentière, âgée de vingt ans, et de père absent.

Point de doute sur la paternité : Éléonore, qui, dans son acte de divorce, était qualifiée « attachée à S. A. I. Madame la princesse Caroline », habitait, depuis son retour de Chantilly, rue de Provence, hôtel du Gouvernement (c'est l'hôtel Thélusson, que Murat a acheté le 22 nivôse an X). Elle n'en était sortie que pour ses visites aux Tuileries, dont Caroline savait le secret. D'ailleurs, pour lever toute contestation, il n'y avait qu'à regarder l'enfant, dont la ressemblance avec Napoléon sautait aux yeux.

L'Empereur reçut la nouvelle de l'accouchement à Pulstuck, le 31 décembre. Désormais, le charme était rompu, et l'Empereur pouvait être certain d'avoir un héritier de son sang. Plus que tout autre fait peut-être, cette naissance clandestine d'un enfant sans nom a influé sur la suite de sa vie et a déter-

miné les grandes résolutions qu'il a prises dès Tilsit et qu'il n'a remplies que deux années plus tard.

Léon fut d'abord confié à Madame Loir, nourrice d'Achille Murat ; puis, en 1812, on lui constitua un conseil de famille, lequel lui donna pour tuteur M. Mathieu de Mauvières, maire de la commune de Saint-Forget et baron de l'Empire, mais, surtout, beau-père de Méneval, le secrétaire intime de l'Empereur. Non content de lui avoir attribué une fortune indépendante, Napoléon, en janvier 1814, au moment de son départ pour l'armée, chargea le duc de Bassano d'y ajouter 12,000 livres de rente ; il y joint, le 21 juin 1815, 100,000 francs en dix actions des Canaux ; par un legs de conscience inclus dans son testament, il lui donne encore 320,000 francs, destinés à lui acheter une terre, et, s'occupant de lui jusqu'à son dernier jour, il lui consacre le paragraphe 37 de ses *Instructions à ses exécuteurs testamentaires :* « Je ne serais pas fâché que le petit Léon entrât dans la magistrature, si cela était dans son goût. »

Mais qu'étaient ces avantages près de ceux que, un moment, il avait eu la velléité de lui faire ! Pour échapper au divorce, pour éviter de rompre avec Joséphine, à laquelle il était sincèrement attaché et dont il aimait jusqu'aux défauts, pour satisfaire en même temps, d'une façon qui lui parût rationnelle, à la loi d'hérédité, il n'est pas douteux qu'il conçut la pensée d'adopter son fils naturel, qu'il en parla

à Joséphine, et qu'il tâta le terrain avec divers de ses confidents. Il cherche des exemples, invoque des précédents, invente des justifications ; s'il recule, c'est que, en vérité, c'est bien gros de faire passer cela, qu'on n'en est plus à Louis XIV appelant le duc du Maine ou le comte de Toulouse à l'hérédité du trône. Mais, en attendant qu'il ait pris sa décision, il s'est habitué, presque attaché à cet enfant. Il se l'est fait souvent amener, soit à l'Élysée, chez sa sœur Caroline, soit même aux Tuileries, pendant sa toilette et son déjeuner. Il s'est plu alors à lui donner des friandises, à jouer avec lui, à s'amuser de ses reparties.

Les événements s'accomplissent, et, nécessairement, Napoléon ne peut plus donner à Léon les mêmes soins; mais, en 1815, c'est à Madame mère et au cardinal Fesch qu'il le recommande.

En 1821, M. Mathieu de Mauvières ayant désiré être relevé de la tutelle, c'est Méneval lui-même qui est désigné pour le remplacer sur l'avis d'un conseil de famille où siègent Lavalette, Las Cases et Denon, et sur les indications données par Madame.

Madame paraissait disposée à faire bien plus et, semble-t-il, à laisser la majeure partie de sa fortune à Léon; mais celui-ci n'était point en vérité de ceux dont le caractère peut séduire.

En 1832, — il a vingt-cinq ans, — il apparaît déjà ruiné au jeu, s'adressant au cardinal Fesch, lui promettant de ne plus perdre 45,000 francs en une

nuit. — Serment de joueur! Un an plus tard, on le trouve à la fois brassant des affaires, se mêlant d'illuminisme et de politique, provoquant en duel un peu tout le monde (1833 et 1834), car il est brave et quelque peu spadassin. En 1834, il est élu chef du bataillon communal de la garde nationale de Saint-Denis, en se réclamant « du grand homme dont il a reçu la naissance et en invoquant le sang qui coule dans ses veines ». A la suite d'un refus de service, il est suspendu, puis révoqué, et publie des brochures apologétiques où il est difficile de se retrouver. Il se mêle, en 1840, au cortège officiel du retour des Cendres, et, complètement ruiné, intente alors contre sa mère une série de procès.

Éléonore a en effet conservé sa fortune. L'Empereur ne l'avait jamais revue, il avait refusé de la recevoir lorsque, en 1807, elle s'était présentée à Fontainebleau, mais il s'était acquitté en lui donnant l'hôtel, rue de la Victoire, 29, où elle était accouchée et en lui constituant, le 4 février 1808, une dot de 22,000 livres de rente inaliénable et incessible. Elle épousa ce jour-là M. Pierre-Philippe Augier, lieutenant d'infanterie, fils d'un M. Augier de La Sauzaye qui, après avoir été député du Tiers à la Constituante et sous-préfet de Rochefort, était, depuis l'an XII, député de la Charente-Inférieure au Corps législatif. Le lieutenant Augier emmena sa femme en Espagne et mourut en captivité à la suite de la campagne de Russie. Éléonore, veuve facilement consolée mais ambitieuse,

car, peu flattée de ce modeste capitaine, elle l'avait promu général après son décès pour prendre de l'importance, se remaria à Seckenheim, le 25 mai 1814, à M. Charles-Auguste-Émile, comte de Luxbourg, major au service du roi de Bavière. Revenue à Paris avec ce nouvel époux, elle se trouva en butte aux menaces de chantage de Revel, son premier mari, lequel profitait de la chute du *tyran* pour se poser en victime et pour essayer de tirer parti de la situation. Madame de Luxbourg résista, et Revel, pour se venger et gagner quelques sous, publia d'innombrables pamphlets aux titres merveilleusement combinés pour faire scandale ; mais il perdit, devant toutes les juridictions, les procès qu'il intenta à son ex-femme et à ceux qui avaient, ci-devant, reçu de l'Empereur mission de la protéger.

Léon fut un peu plus heureux dans ses procès contre sa mère : s'il fut battu sur une demande en reddition de comptes et sur une plainte en escroquerie, il se fit reconnaître comme fils naturel et obtint, le 2 juillet 1846, à défaut d'une pension alimentaire, une provision de 4,000 francs. Il semble avoir retrouvé quelque argent en 1848, car il songe à se présenter comme candidat à la présidence de la République en concurrence avec le prince Louis-Napoléon, contre lequel, huit ans avant, en mars 1840, il a voulu se battre en duel. C'est là une histoire tellement singulière que, seul, un certain désordre mental peut l'expliquer. On en trouvera le détail

dans une brochure intitulée *Réponse de M. le Comte Léon demeurant à Paris rue de Provence 53, au gérant du journal* « le Capitole » (Paris, imprimerie Pierre Baudouin, 1840. In-4°). En 1849, il se porte aux élections législatives et publie un manifeste : *Le citoyen Léon, ex-comte Léon, fils de l'Empereur Napoléon, directeur de la Société pacifique, au Peuple Français.*

L'Empire arrive : Léon obtient de Napoléon III, qu'il a voulu tuer, une pension de 6,000 francs et le paiement du legs de conscience de Napoléon Ier, soit un capital de 225,319 francs ; ce n'est pas là pourtant de quoi le contenter : en 1853, il réclame 572,670 francs, en vertu d'on ne sait quels décrets d'avril, mai et juin 1815 ; en 1857, il actionne le ministre des Travaux publics en restitution de 500,000 francs qu'il dit lui être dus pour études du tracé du chemin de fer du Nord.

Pas une année sans des monceaux de propositions, réclamations et pétitions. Quatre, cinq, six fois, la liste civile paie ses dettes. Son cerveau est dans une ébullition perpétuelle pour des chemins de fer, des percements de boulevards, des procès, des affaires, des attaques contre le cardinal Morlot ou M. Delangle. Sa brochure : *La paix, solution de la question italienne,* publiée en 1859, est décisive : il y proclame que Coëssin est le prophète de ce temps. « Il a seul résolu toutes les difficultés de l'époque actuelle et de l'avenir. » Coëssin — on l'ignore peut-être — fut

l'auteur des *Neuf livres* (1809), le fondateur de la *Maison grise* (1810), de la *Nouvelle Maison grise* et des *Familles spirituelles*. Il est très vraisemblable que la *Société pacifique* dont Léon s'intitulait le directeur en 1849, était une émanation des *Familles spirituelles, L'Œuvre des Enfants de Dieu* que, en 1857, il avait tenté de réaliser et que, en 1859, il était probablement le dernier à se rappeler.

A la mort de sa mère, il devait entrer en possession d'une rente de 19,000 francs, montant, après les conversions, des 22,000 francs constitués en 1808 par l'Empereur. Déshérité, il intente un procès aux légataires, le gagne en partie, mais l'argent qu'il en tire est tout de suite dévoré et il retombe à la charge de Napoléon III qui paie encore et toujours. La chute de l'Empire met fin à ces libéralités, et Léon mène alors une existence errante : on le trouve en Angleterre, à Toulouse, à Tours, enfin à Pontoise. Depuis 1865, il s'est marié à la fille de son ancien jardinier, Françoise Jouet, couturière, avec laquelle il vivait depuis dix ans et dont il avait eu trois fils et une fille. Et c'est la misère alors, une misère dont les détails navrent.

Il est mort à Pontoise le 15 avril 1881, certainement irresponsable.

On a imaginé bien des romans sur cette hypothèse d'un fils naturel de Napoléon. Quel roman vaut cette histoire dont on ne sait encore que des bribes récoltées çà et là dans des mémoires judiciaires, des

registres de l'état civil, des circulaires et des affiches électorales, et qui, s'il était permis de la suivre et de la raconter dans son entier, réserverait encore bien d'autres surprises ?

*
* *

MADAME WALEWSKA

Le 1er janvier 1807, l'Empereur, venant de Pulstuck et se rendant à Varsovie, s'arrête un instant pour changer de chevaux à la porte de la ville de Bronie. Une foule y attend le libérateur de la Pologne, une foule enthousiaste et hurlante qui, dès que la voiture impériale est en vue, se précipite. La voiture s'arrête ; un officier général, Duroc, en descend et se fait place jusqu'à la maison de poste. Au moment où il pénètre, il entend des cris désespérés, il voit des mains levées qui le supplient, et une voix dit en français : « Ah ! monsieur, tirez-nous d'ici et faites que je puisse l'entrevoir un seul instant ! »

Il s'arrête : ce sont deux femmes du monde perdues dans cette multitude de paysans et d'ouvriers. L'une, celle qui vient de lui adresser la parole, semble une enfant : elle est toute blonde, avec des grands yeux bleus très naïfs et très tendres, qui brillent en ce moment comme d'un délire sacré. Sa peau très fine, rose d'une fraîcheur de rose thé, est tout empourprée par la timidité. Assez petite de taille, mais merveilleusement prise, si souple et si ondulante qu'elle est la grâce même, elle est vêtue

très simplement, coiffée d'un chapeau sombre à grand voile noir.

Duroc a tout vu d'un coup d'œil; il dégage les deux femmes, et, offrant la main à la blonde, il la conduit à la portière de la voiture. « Sire, dit-il à Napoléon, voyez celle qui a bravé tous les dangers de la foule pour vous voir. »

L'Empereur ôte son chapeau, et, se penchant vers la dame, commence à lui parler ; mais elle, comme inspirée, éperdue et affolée par les sentiments qui l'agitent, dans une sorte de transport, dit-elle elle-même, ne lui laisse point achever sa phrase. « Soyez le bienvenu, mille fois le bienvenu sur notre terre! s'écrie-t-elle. Rien de ce que nous ferons ne rendra d'une façon assez énergique les sentiments que nous portons à votre personne, ni le plaisir que nous avons à vous voir fouler le sol de cette patrie qui vous attend pour se relever ! »

Pendant qu'elle jette ces mots d'une voix haletante, Napoléon la regarde attentivement. Il prend un bouquet qu'il a dans sa voiture et le lui présente : « Gardez-le, lui dit-il, comme garant de mes bonnes intentions. Nous nous reverrons à Varsovie, je l'espère, et je réclamerai un merci de votre belle bouche. »

Duroc a repris sa place auprès de l'Empereur; la voiture s'éloigne rapidement, et, quelque temps encore, par la portière, on voit s'agiter en manière de salut le chapeau de Napoléon.

Cette jeune femme se nommait Marie Walewska. Elle était née Laczinska, d'une famille ancienne, mais très pauvre, de plus singulièrement nombreuse : six enfants. M. Laczinski étant mort lorsque sa fille Marie était encore en bas âge, sa veuve, tout occupée à faire valoir le très petit domaine qui constituait leur fortune, avait mis ses filles en pension. Elles avaient appris un peu de français et d'allemand, un peu de musique et de danse. A quinze ans et demi, Marie était revenue à la maison maternelle, médiocrement savante, mais parfaitement chaste, et n'ayant en son cœur que deux passions : la religion et la patrie. L'amour qu'elle avait pour son Dieu n'était balancé en elle que par l'amour qu'elle professait pour son pays. C'étaient là les mobiles uniques de sa vie, et, pour la sortir de son caractère, d'une douceur ordinairement sans réplique, il suffisait de lui dire qu'elle épouserait un Russe ou un Prussien, un ennemi de sa nation, schismatique ou protestant.

A peine est-elle rentrée chez sa mère que, à la suite de circonstances singulières, deux grands partis se présentent en même temps pour elle, et Madame Laczinska lui signifie qu'elle doit choisir l'un ou l'autre de ces prétendants inespérés : l'un est un jeune homme charmant, qui a tout pour plaire et qui agrée à Marie au premier coup d'œil. Il est prodigieusement riche, fort bien né, merveilleusement beau, mais il est Russe ; il est le fils d'un des généraux qui

ont le plus durement opprimé la Pologne. Jamais elle ne consentira à devenir sa femme.

Alors, il faut bien accepter l'autre, le vieux Anastase Colonna de Walewice-Walewski. Il a soixante-dix ans, il est veuf pour la seconde fois, et l'aîné de ses petits-enfants a neuf ans de plus que Marie. N'importe ! il est très riche; dans ce pays qu'habitent les Laczinski, il est *le* seigneur, celui qui tient toutes les terres, qui a *le* château, qui donne la loi, qui seul reçoit les voisins pauvres et leur offre à dîner. Il a été chambellan du feu roi ; il porte sur son habit, aux grands jours, le cordon bleu de l'ordre de l'Aigle blanc. Il est le chef d'une des plus illustres maisons de Pologne, une maison qui, authentiquement, se rattache aux Colonna de Rome, porte les mêmes armes, et qui, par suite, passe en ancienneté toutes les familles du Royaume et de la République. Comment Madame Laczinska ne s'éprendrait-elle pas d'un tel gendre ! Marie n'essaie même point de résister en face, car, à la première objection qu'elle a faite, sa mère a répondu d'une manière frappante; mais elle tombe malade d'une fièvre inflammatoire qui la tient quatre mois entiers entre la vie et la mort. A peine convalescente, on la mène à l'autel.

Trois années se passent, où la jeune femme, souffreteuse, vit dans ce château solitaire de Walewice, prenant uniquement ses consolations dans une piété qui s'exalte chaque jour. Enfin, elle devient enceinte, elle a un fils. Tout se ranime pour elle : c'est son

COMTESSE WALEWSKA

(Marie Laczinska)

1789-1817

PORTRAIT PEINT PAR ROBERT LEFEBVRE

(A M. F. Bischoffsheim)





fils qui recommencera sa vie manquée, qui aura droit à la part de bonheur qu'elle n'a pas obtenue. Mais cet enfant, faudra-t-il donc qu'il vive, comme elle, sur une terre annexée qui n'est plus une patrie? faudra-t-il qu'il subisse, comme elle, la servitude, et qu'il mendie du vainqueur, comme a fait son père, ses titres et ses biens? Elle veut que son fils soit un Polonais et un homme libre, et pour cela que la Pologne se relève et se délivre.

Celui qui vient d'abattre l'Autriche et qui déjà à Austerlitz s'est mesuré avec la Russie, va se heurter à la Prusse et à ses alliés. Napoléon est l'adversaire providentiel des puissances copartageantes ; donc il est l'ami, le sauveur désigné de la Pologne. Il se met en marche, il marque chacune de ses étapes d'un nom de victoire, il dissipe comme une fantasmagorie vaine l'armée prussienne, il entre à Berlin, il approche des frontières de l'ancien royaume; alors, c'est une fièvre qui s'empare de tous, d'elle surtout, une fièvre d'enthousiasme et d'attente. Walewice est loin des nouvelles : où en aura-t-elle, sinon à Varsovie ? Son mari, qui est patriote lui aussi, qui même a fait, en l'an XI, le voyage de Paris pour voir le Premier Consul et qui alors lui a été présenté, lui propose de venir à la ville. Ils arrivent, ils s'installent. La maison est montée sur un pied convenable, car il faut tenir son rang et il faut que la jeune femme fasse son entrée dans le monde. Elle, qui sent ce qui lui manque, qui craint de faire des

fautes en parlant français, qui est timide et ne se sent nul appui ni de famille ni de relations, redoute infiniment de se montrer, surtout d'aller à la Blacha, le palais du prince Joseph Poniatowski, le centre de la haute société. Elle se résout, sur l'ordre formel de son mari, aux visites d'obligation, mais elle s'en tient là. Elle demeure donc presque une inconnue, et, malgré sa beauté, nul ne s'occupe d'elle.

On annonce la prochaine venue de l'Empereur, et chacun s'agite pour l'accueillir, pour faire à Varsovie mieux encore qu'on a fait à Posen. Tout est sens dessus dessous ; il faut que Napoléon soit satisfait : le sort de la Pologne en dépend. La jeune femme veut être la première à le saluer, et, sans raisonner, sans comprendre la portée de sa démarche, elle engage une dc ses cousines à l'accompagner, monte précipitamment en voiture et court à travers tous les obstacles jusqu'à Bronie.

Après avoir vu s'éloigner la voiture impériale, elle reste longtemps à la même place, regardant encore dans l'espace, comme interdite. Il faut, pour qu'elle reprenne ses esprits, que sa compagne lui parle et la pousse. Elle enveloppe alors soigneusement dans un mouchoir de batiste le bouquet que l'Empereur lui a offert, remonte en voiture et ne rentre chez elle que tard dans la nuit.

Son dessein arrêté est de garder un complet silence sur ce voyage, de ne point se faire présenter

à l'Empereur, de ne se montrer à aucune fête ; mais elle a compté sans sa compagne de route, qui, bien qu'elle ait promis la discrétion, est trop fière de l'aventure pour la taire. Un matin, le prince Joseph Poniatowski lui fait demander l'heure où elle sera visible. Il vient dans l'après-midi, et, avec un gros rire qui veut la mettre de complicité, l'invite à un bal qu'il va donner. Comme, en rougissant, elle se défend de comprendre, il lui explique que l'Empereur, à un des dîners qui lui ont été offerts, a paru remarquer une princesse Lubomirska : on s'est ingénié dès lors à la lui montrer; mais Duroc vient de révéler que si son maître prêtait quelque attention à la princesse, c'est qu'elle lui rappelait une délicieuse inconnue aperçue à la poste de Bronie. Qui était cette inconnue? Les détails de l'aventure, Duroc les avait tous donnés : il avait décrit minutieusement les traits du visage et le caractère de la toilette ; mais Poniatowski ne devinait point, et il s'en désespérait, lorsqu'une indiscrétion l'a mis sur la voie, et il est accouru.

L'Empereur l'a remarquée : il faut qu'elle vienne au bal. Elle refuse; il insiste : « Qui sait ? dit-il, peut-être le ciel se servira-t-il de vous pour rétablir la patrie ! » Elle ne cède point, et il se retire dépité ; mais à peine est-il sorti qu'on annonce successivement les principaux représentants de la Pologne, « les hommes d'État dont l'autorité repose sur la considération, l'estime publique et la déférence due à leur conduite et à leur lumière ». Chacun d'eux

sait ce dont il s'agit et s'empresse aux mêmes compliments, aux mêmes insinuations. Ce n'est point assez : voici le mari qui arrive à la rescousse. Lui seul ignore l'aventure de Bronie ; il ne voit dans cette insistance que la reconnaissance par ses pairs du rang qu'il occupe, que l'approbation publique donnée au choix qu'il a fait de cette jeune femme, hors de son monde, pour sa troisième épouse, et, plus que tous les autres, il insiste, traitant ses craintes de timidité ridicule et de défaut d'usage. Ce n'est pas assez qu'il prie, il ordonne. Elle cède donc, elle ira au bal. Elle n'y met qu'une condition : c'est que, toutes les femmes ayant déjà été présentées, elle ne sera point l'objet d'une présentation isolée qui redoublerait son embarras.

Le grand jour arrive : son mari presse sa toilette; il craint d'arriver en retard, après le départ de l'Empereur. Il fait ses objections et ses critiques : il aurait voulu une toilette extrêmement élégante et riche, tandis qu'elle a choisi une robe tout unie, de satin blanc, avec une tunique de gaze, et que, sur ses cheveux, elle a posé simplement un diadème de feuillage. Elle arrive. Elle traverse les salons au milieu d'un murmure flatteur. On l'installe entre deux dames qu'elle ne connaît pas, et, tout de suite, Joseph Poniatowski se précipite et vient se placer derrière elle : « On vous a attendue avec impatience, lui dit-il. On vous a vue arriver avec joie. On s'est fait répéter votre nom jusqu'à l'apprendre par cœur. On

a examiné votre mari ; On a haussé les épaules en disant : Malheureuse victime ! et On m'a donné l'ordre de vous engager à la danse.

— Je ne danse pas, répond-elle. Je n'ai nulle envie de danser. »

Le prince répond que c'est un ordre, que l'Empereur regarde s'il est exécuté ; que, si elle ne danse pas, c'est lui-même qui sera compromis, que le succès du bal dépend uniquement d'elle. Refus de plus en plus accentué. Poniatowski n'a qu'une ressource : aller trouver Duroc, qui reçoit sa confidence et la reporte à l'Empereur.

Autour de la belle inconnue, plusieurs des brillants officiers de l'état-major s'approchent et papillonnent. Ce qui n'est point un secret pour les Polonais en est un pour les Français. Napoléon, alors, emploie les grands moyens pour écarter ces rivaux inconscients. C'est Louis de Périgord qui paraît le plus empressé : l'Empereur fait signe à Berthier et lui ordonne d'expédier sur-le-champ cet aide de camp au 6e corps, sur la Passarge. Puis c'est Bertrand ; nouveau signe : Bertrand partira immédiatement pour le quartier général du prince Jérôme, devant Breslau.

Cependant les danses sont suspendues ; l'Empereur parcourt les salons, semant des phrases qu'il voudrait rendre aimables, mais qui, par l'effet de la préoccupation qui absorbe son esprit, tombent singulièrement à faux.

A une jeune fille il demande combien elle a d'en-

fants, à une vieille demoiselle si son mari est jaloux de sa beauté, à une dame d'un embonpoint monstrueux si elle aime beaucoup la danse. Il parle comme sans penser, sans entendre les noms qu'on lui dit, sans que ces noms rappellent rien à son esprit de la leçon apprise, les yeux et l'esprit uniquement tendus sur une femme, la seule qui à ce moment existe pour lui.

Il arrive devant elle; ses voisines la poussent du coude pour qu'elle se lève, et, debout, les yeux baissés, singulièrement pâle, elle attend : « Le blanc sur le blanc ne va pas, Madame », dit-il tout haut, et il ajoute presque bas : « Ce n'est pas l'accueil auquel j'avais droit de m'attendre après... » Elle ne répond rien.

Il l'observe un moment et passe.

Quelques minutes après, il quitte le bal. Aussitôt le cercle se rompt; on s'empresse à se raconter ce que Napoléon a dit à l'une et à l'autre; mais surtout, que lui a-t-il dit à *Elle ?* qu'est-ce que cette phrase à voix haute ? qu'est-ce, surtout, que cette phrase à voix basse dont les plus proches n'ont entendu que le dernier mot ? Elle s'esquive, mais, en voiture, le mari recommence les questions ; puis, sur son silence, il l'avertit qu'il a accepté une invitation à un dîner où l'Empereur doit se trouver. Il lui recommande une toilette plus recherchée, et il la quitte brusquement à la porte de son appartement, au moment où elle est tentée de lui avouer, avec

son imprudence de Bronie, toutes les sollicitations dont elle est l'objet et toutes les inquiétudes qui l'assiègent.

A peine est-elle rentrée chez elle, que sa femme de chambre lui remet ce billet, qu'elle déchiffre à grand'peine :

« Je n'ai vu que vous, je n'ai admiré que vous, je ne désire que vous. Une réponse bien prompte pour calmer l'impatiente ardeur de

« N. »

Elle froisse avec dégoût ce papier, dont le style la révolte ; mais, dans la rue, quelqu'un attend, et c'est le prince Joseph Poniatowski. « Il n'y a point de réponse », dit-elle, et elle envoie la femme de chambre le signifier ; mais le prince ne se tient point pour battu, il suit la messagère, il pénètre jusqu'à l'appartement. Elle n'a que le temps de s'enfermer à double tour. Elle déclare, à travers la porte, que sa résolution est immuable : elle ne répondra point, de même qu'elle n'a pas dansé. Le prince prie, supplie, menace, et, au risque d'un scandale, s'éternise une demi-heure contre cette porte close. Il part enfin, furieux.

Le lendemain, à peine est-elle éveillée, que sa femme de chambre lui remet un second billet. Elle ne l'ouvre point, le réunit au premier, et ordonne qu'on les rende tous deux au porteur. Que peut-elle faire ? Elle a dix-huit ans, elle est seule, sans con-

seil, sans direction; elle se défend de son mieux, mais comment lutter contre une ville? Dès le matin, son salon s'emplit, c'est un tourbillon. Il y a tous les personnages de la nation, les membres du gouvernement, le grand-maréchal Duroc. Elle refuse de paraître, prétexte une migraine, se renferme obstinément dans sa chambre, où elle s'étend sur sa chaise longue; mais son mari se met en fureur, et, pour prouver qu'il n'est point, comme on le dit, un jaloux, il introduit de force le prince Joseph et les Polonais. Devant eux, il exige qu'elle se laisse présenter, qu'elle assiste au dîner où elle est conviée. Les Polonais font chorus. L'un d'eux, le plus âgé, le plus respecté et le plus écouté des chefs du gouvernement, la regarde fixement, et lui dit d'un ton sévère : « Tout doit céder, Madame, en vue de circonstances si hautes, si majeures pour toute une nation. Nous espérons donc que votre mal passera d'ici au dîner projeté, dont vous ne pouvez vous dispenser sans paraître mauvaise Polonaise. »

Il faut donc qu'elle se lève, et, sur l'ordre de son mari, elle se rend chez Madame de Vauban, la maîtresse du prince Joseph, pour recevoir ses conseils sur la toilette qu'elle doit mettre et sur l'étiquette des cours. Là est le comble de l'habileté, car la confier à Madame de Vauban, c'est la livrer sans défense à qui mène toute l'intrigue. Madame de Vauban, d'ailleurs, n'y voit pas malice et joue son rôle au naturel.

Née Puget-Barbentane, ayant vécu à Versailles, réfugiée à Varsovie depuis l'émigration, et là, vivant publiquement avec un ancien amant retrouvé, elle estime que donner une maîtresse à un souverain, ce souverain se nommât-il Louis XV ou Napoléon, est la mission la plus importante qu'il soit permis à un courtisan de remplir ; quant aux scrupules, à la pudeur, au devoir, à la fidélité conjugale, elle n'a jamais pensé que femme au monde pût mettre ces préjugés en balance avec certains avantages.

Toutefois, ici, ce ne sont point ces avantages qui peuvent tenter; elle sent qu'il faut manœuvrer, qu'on n'aura raison de cette vertu qu'en employant des ressorts qui, à elle, ne sont pas familiers, et, après avoir accablé la nouvelle venue de protestations et de compliments, elle la confie à une jeune femme qui est chez elle un peu comme une femme de compagnie ; qui, divorcée et sans fortune, jolie, vive, étourdie, spirituelle, bien plus rapprochée par l'âge de Madame Walewska, a tout pour lui plaire, jusqu'à l'exaltation vraie ou feinte du patriotisme le plus ardent. « Tout, tout pour cette cause sacrée ! » répète-t-elle à chaque instant.

Elle s'insinue dans sa confiance, se glisse en ce cœur qui n'a jusque-là point connu d'amitié, qui aspire à s'épancher et se livre sans le savoir. Elle se met au mieux avec le mari, elle ne quitte point la femme, et, lorsque, par ses discours, ses exclamations, ses délires patriotiques, elle la juge ébranlée, elle lui

lit cette lettre écrite et signée par les personnages les plus considérables de la nation, les membres mêmes du gouvernement provisoire :

« Madame, les petites causes produisent souvent de grands effets. Les femmes, en tout temps, ont eu une grande influence sur la politique du monde. L'histoire des temps les plus reculés comme celle des temps modernes nous certifie cette vérité. Tant que les passions domineront les hommes, vous serez, Mesdames, une des puissances les plus redoutables.

« Homme, vous auriez abandonné votre vie à la digne et juste cause de la Patrie. Femme, vous ne pouvez la servir à corps défendant, votre nature s'y oppose. Mais aussi, en revanche, il y a d'autres sacrifices que vous pouvez bien faire et que vous devez vous imposer, quand même ils vous seraient pénibles.

« Croyez-vous qu'Esther se soit donnée à Assuérus par un sentiment d'amour ? L'effroi qu'il lui inspirait, jusqu'à tomber en défaillance devant son regard, n'était-il pas la preuve que la tendresse n'avait aucune part à cette union ? Elle s'est sacrifiée pour sauver sa nation et elle a eu la gloire de la sauver.

« Puissions-nous en dire autant pour votre gloire et notre bonheur !

« N'êtes-vous donc pas fille, mère, sœur, épouse de zélés Polonais qui, tous, forment avec nous le faisceau national, dont la force ne peut [ajouter (?)] que par le nombre et l'union des membres qui le composent ? Mais sachez, Madame, ce qu'un homme célèbre, un saint et pieux ecclésiastique, Fénelon, en un mot, a dit : « Les hommes « qui ont toute autorité en public ne peuvent par leurs « délibérations établir aucun bien effectif si les femmes ne

« les aident à l'exécuter. » Écoutez cette voix réunie à la nôtre pour jouir du bonheur de vingt millions d'hommes. »

Ainsi, c'est la famille, c'est la patrie, c'est la religion qui ordonnent de céder, c'est l'Ancien et c'est le Nouveau Testament. Tout est mis en œuvre pour précipiter la chute d'une jeune femme de dix-huit ans, toute simple, toute naïve, qui n'a ni mari à qui elle puisse se confier, ni parents qui veuillent la défendre, ni amis qui cherchent à la sauver. Tout conspire contre elle, et, pour l'achever, on lui lit le billet de Napoléon, celui-là même qu'elle a refusé d'ouvrir et qu'elle a renvoyé :

« *Vous ai-je déplu, Madame? J'avais cependant le droit d'espérer le contraire. Me suis-je trompé? Votre empressement s'est ralenti, tandis que le mien augmente. Vous m'ôtez le repos! Oh! donnez un peu de joie, de bonheur, à un pauvre cœur tout prêt à vous adorer. Une réponse est-elle si difficile à obtenir? Vous m'en devez deux.*

« *N.* »

Et, au moment où l'officieuse dame achève ce billet, le mari entre. Tout fier des succès que sa femme a obtenus et dont il se reporte à lui-même le mérite, sans rien comprendre, sans rien soupçonner de ce qu'on attend d'elle — car il est honnête homme, — il insiste encore pour qu'elle vienne à ce dîner. La pauvre enfant sent bien que le pas est décisif et qu'il l'engage. Mais tout le monde le veut : elle ira donc.

Jusqu'au soir, le salon ne désemplit point de visiteurs affairés, apportant de muettes félicitations, et, pour qu'elle ne s'avise pas de changer pendant la nuit, près d'elle, de planton jusqu'au matin, s'attarde la dame de confiance de Madame de Vauban.

Et montant en voiture pour se rendre, ainsi contrainte, à ce dîner offert à l'Empereur, Madame Walewska se reposait sur cette idée que, n'aimant point Napoléon, elle n'avait rien à craindre de lui. A l'arrivée, les empressements de certains invités qui l'attendaient pour solliciter déjà sa protection achevaient de la dégoûter de sa prétendue victoire, et elle s'était bien affermie dans sa résolution de demeurer impassible, lorsque l'Empereur fit son entrée. Il était mieux préparé que le soir du bal et mieux inspiré pour distribuer au passage des phrases courtoises ; mais lorsque, ayant parcouru rapidement le cercle, il arriva à elle et qu'on la lui nomma, il dit simplement : « Je croyais Madame indisposée ; est-elle tout à fait remise ? » Cette simple phrase, qui, par sa banalité voulue, déroutait les soupçons, lui parut à elle, par cela même, singulièrement délicate.

A table, elle se trouva placée à côté du Grand-maréchal, presque en face de l'Empereur, qui, dès qu'on fut assis, commença, avec ce ton bref qui était le sien, à questionner un des convives sur l'histoire de Pologne. Il paraissait écouter attentivement les réponses, en reprenait chaque terme et le discutait par des questions nouvelles ; mais, qu'il parlât ou

qu'il écoutât, ses yeux ne se détournaient guère de Madame Walewska que pour s'adresser à Duroc, avec lequel semblait établie une sorte de muette correspondance. On eût dit que les propos que Duroc tenait à sa voisine étaient dictés par certains regards et par certains gestes parfaitement naturels, que l'Empereur exécutait comme machinalement, en poursuivant un discours des plus graves sur la politique européenne. A un moment, il porte la main au côté gauche de son habit. Duroc hésite quelques instants, regarde attentivement son maître, et, enfin devinant, pousse un « Ah! » de satisfaction. C'est du bouquet qu'il s'agit, du bouquet de Bronie. « Qu'est-il devenu ? » demande Duroc à sa voisine.

Elle s'empresse de répondre qu'elle conserve religieusement pour son fils les fleurs que l'Empereur lui a données. « Ah! Madame, interrompt le Grand-maréchal à demi-voix, permettez qu'on vous en offre de plus dignes de vous. » Elle sent là une allusion qui l'indigne, et riposte tout haut, en rougissant de honte et de colère : « Je n'aime que les fleurs ! » Duroc reste un moment interloqué. « Eh bien! finit-il par dire, nous allons cueillir des lauriers sur votre sol natal pour vous les offrir. »

Cette fois, il a été plus adroit, il le sent bien à son trouble.

Et que devient-elle lorsque, à la rentrée dans les salons, au milieu de la confusion d'une sortie de table, l'Empereur s'approche d'elle, et, dardant sur elle ses

regards dont nul œil humain n'a pu soutenir jamais la mystérieuse puissance, il lui prend la main, qu'il presse avec force, et lui dit tout bas : « Non ! non ! avec des yeux si doux, si tendres, avec cette expression de bonté, on se laisse fléchir, on ne se plaît pas à torturer, ou l'on est la plus coquette, la plus cruelle des femmes. »

Il part ; tous les hommes le suivent, et elle se laisse entraîner chez Madame de Vauban. On l'y attend. Il n'y a là que des initiés, des convives du dîner, qui s'empressent autour d'elle : « Il n'a vu que vous, il vous jetait des flammes. » Seule, elle peut près de lui plaider la cause de la nation ; seule, elle peut l'attendrir et le déterminer à rétablir la Pologne. Peu à peu, comme si l'on obéissait à un mot d'ordre, on s'écarte. Au moment où Duroc fait son entrée dans le salon, elle s'y trouve seule avec cette dame de confiance qui s'est faite son ombre. Les portes fermées, Duroc s'assied près d'elle, pose une lettre sur ses genoux, et, prenant sa main, l'implore avec des douceurs dans la voix : « Pourriez-vous, dit-il, repousser la demande de celui qui n'a jamais essuyé un refus ? Ah ! sa gloire est environnée de tristesse, et il dépend de vous de la remplacer par des instants de bonheur. » Il parle longuement. Elle ne répond rien. Dégageant sa main, elle en a caché son visage, et elle pleure, comme une enfant, à gros sanglots. Mais l'autre femme répond pour elle ; elle garantit qu'elle ira au rendez-vous. Comme Madame Walewska s'indigne, elle lui fait honte de son manque

de patriotisme, lui dit qu'elle est une mauvaise Polonaise, qu'on ne saurait trop faire pour Napoléon, et, congédiant le Grand-maréchal avec de nouvelles assurances, elle ouvre le billet qu'il a apporté et lit à haute voix :

« *Il y a des moments où trop d'élévation pèse, et c'est ce que j'éprouve. Comment satisfaire le besoin d'un cœur épris qui voudrait s'élancer à vos pieds et qui se trouve arrêté par le poids de hautes considérations paralysant le plus vif des désirs ? Oh ! si vous vouliez !... Il n'y a que vous seule qui puissiez lever les obstacles qui nous séparent. Mon ami Duroc vous en facilitera les moyens.*

« *Oh ! venez ! venez ! Tous vos désirs seront remplis. Votre patrie me sera plus chère quand vous aurez pitié de mon pauvre cœur.*

« *N.* »

Ainsi, le sort de son pays est entre ses mains. Ce ne sont plus les autres, c'est lui-même qui le dit. L'idée que, depuis cinq jours, chacun ressasse autour d'elle s'incruste dans son cerveau : il dépend d'elle que sa patrie renaisse, que sa nation voie abolis les honteux partages, que les membres déchirés se rejoignent et que l'Aigle blanc reprenne son essor. Quel rêve ! quel éblouissement ! Mais qu'est-elle, que sait-elle pour jouer un tel rôle ? On a la réponse prête : elle n'aura qu'à suivre les conseils dont on ne la laissera pas manquer. Elle lutte encore. Quoi !

se livrer ainsi ! Sa pudeur en est révoltée. On lui répond qu'elle n'est qu'une provinciale, que ce sont là d'imbéciles préjugés, que cela ne compte pas. Croit-elle que d'autres ne sont pas toutes prêtes à prendre la place qui lui est offerte ? Pourquoi la laisserait-elle ? pourquoi douterait-elle du bien qu'elle peut inspirer ? Tout empereur qu'il est, Napoléon est un homme, rien de plus, et un homme amoureux. On lui arrache enfin : « Faites de moi ce que vous voudrez ! »

Seulement, elle se refuse à écrire, à répondre au billet. Physiquement, elle n'en a pas la force. On la laisse seule pour venir demander conseil, mais on a soin de l'enfermer. Si elle allait changer d'avis, si elle allait s'évader ! Elle n'y songe pas : elle réfléchit, ou plutôt, abattue par toutes ces émotions, elle rêve.

Ne peut-elle, sans faillir, consentir à une entrevue ? Ne peut-elle, en inspirant à l'Empereur de l'estime, de l'amitié même, obtenir sa confiance, lui faire entendre les vœux de son peuple ? Il ne lui fera pourtant pas violence ! Elle n'a point d'amour à lui donner, mais de l'admiration, de l'enthousiasme, une pitié reconnaissante. Elle lui dira tout cela.

Et son imagination que rien n'a dépravée, son imagination de dix-huit ans, qui ne connaît que les caresses presque platoniques d'un époux septuagénaire, s'élance aux pays du rêve, aux pays où la pudeur des femmes n'a rien à redouter de la chas-

teté des hommes, où, ne comptant plus les sens abolis et méprisés, les âmes se parlent, s'entendent et se complètent dans une harmonie presque divine.

On rentre. Tout est réglé : elle n'écrira pas, elle ne parlera pas. Seulement elle ne bougera pas du palais. On l'y gardera toute la journée, et, le soir, on la remettra à ceux qui doivent la venir prendre. Et lentement les heures coulent, et la pauvre femme, dans la terreur de cette attente, regarde alternativement l'aiguille qui court sur la pendule, et cette porte fermée et muette par où viendra son arrêt de supplice.

A dix heures et demie, quelqu'un frappe. On la coiffe en hâte d'un chapeau à grand voile, on la couvre d'un manteau; on la conduit, inconsciente et comme égarée, au coin de la rue, où une voiture stationne. On la pousse pour la faire monter. Un homme, en long manteau et en chapeau rond, qui tient la portière, rentre le marchepied et se place à côté d'elle. Pas un mot n'est échangé. On roule, on s'arrête à une entrée secrète du Grand-Palais, on la descend de voiture ; on la mène, en la soutenant, jusqu'à une porte qu'on ouvre du dedans avec impatience. On la place sur un fauteuil.

Elle est en présence de Napoléon. Elle ne le voit pas, elle pleure. Lui est à ses pieds et commence à lui parler doucement; mais, à un moment, ces mots « Ton vieux mari » lui échappent. Elle jette un cri, elle s'élance, elle veut fuir; des hoquets de sanglots

la suffoquent. A ce mot, toute l'horreur, toute la grossièreté, toute l'ignominie de l'acte qu'elle va commettre lui apparaît, brusquement réalisée, tangible, infâme. Lui reste étonné. Il ne comprend pas. C'est la première fois qu'il se trouve en telle posture. Cette femme qui s'est fait prier, mais point tant (car il ignore les moyens qu'on a employés), qui est venue à un rendez-vous nocturne, et qui à présent étouffe de sanglots et se jette sur la porte, est-elle une rouée d'une coquetterie sans égale ou une naïve d'une ingénuité sans précédent? Est-ce une comédie qu'on lui joue pour mettre ses désirs à l'enchère? Mais non, il y a des cris dont l'accent ne trompe pas, des mouvements inconscients de résistance qu'on ne joue pas, surtout à dix-huit ans.

De la porte à laquelle elle se cramponne, il la ramène avec une tendre violence sur le fauteuil, et alors, avec une voix qui se fait bien plus caressante, quoique par instants et comme malgré lui il y perce le ton habituel de la domination, évitant de prononcer les mots, d'évoquer les idées qui la heurtent, cherchant des tournures et des périphrases pour ne la point blesser, il lui fait subir un interrogatoire en règle et, par la logique irrésistible de ses questions, il lui arrache des lambeaux de réponses dont il se fait des armes. S'est-elle donnée volontairement à celui dont elle porte le nom? Est-ce par amour des richesses et des titres? Qui l'a pu décider à unir sa jeunesse, sa beauté à peine éclose, à une vieillesse

décrépite, presque octogénaire ? C'est sa mère qui a voulu ce mariage ! « Et tu pourrais avoir des remords ! » s'écrie-t-il. Mais, elle se réfugie alors en sa religion : « Ce qui a été noué sur la terre ne peut plus être dénoué que dans le ciel. » Il se met à rire ; elle s'indigne et redouble ses pleurs.

En vérité, qu'est cela ? Qu'est ce fruit d'espèce nouvelle et qu'il n'a jamais encore goûté ? Quoi ! une femme qui veut rester fidèle à son mari, fidèle aux principes de sa religion, et cette femme est là, chez lui, la nuit, à ses ordres ! C'est un mystère qu'il prétend éclaircir, et il presse encore plus ses questions : l'éducation qu'elle a reçue, la vie qu'elle a menée à la campagne, les sociétés qu'elle a fréquentées, sa mère, sa famille, il veut tout savoir, et d'abord le nom qu'elle a reçu au baptême : ce nom de Marie dont toujours il l'appellera désormais.

A deux heures du matin, on frappe à la porte : « Quoi ! déjà ! dit-il. Eh bien, ma douce et plaintive colombe, sèche tes larmes, va te reposer. Ne crains plus l'aigle, il n'a d'autres forces près de toi que celles d'un amour passionné, mais d'un amour qui veut ton cœur avant tout. Tu finiras par l'aimer, car il sera tout pour toi, tout, entends-tu bien ? » Il l'aide à rattacher son manteau, il la conduit vers la porte ; mais là, la main sur le loquet qu'il menace de ne pas ouvrir, il lui fait jurer qu'elle reviendra le lendemain.

On la ramène chez elle : elle est un peu plus

calme, presque rassurée. Il lui semble que sa chimère prend un corps, que son rêve se réalise. Il a été bon, il a été tendre, nullement violent : il l'a épargnée ce soir, pourquoi pas demain ?

A neuf heures du matin, la dame de confiance est à son chevet. Elle tient un gros paquet qu'elle déballe mystérieusement après avoir soigneusement fermé la porte. Elle en tire plusieurs écrins couverts de maroquin rouge, des fleurs de serre entremêlées de branches de laurier et une lettre cachetée. Mais à peine a-t-elle sorti des écrins un magnifique bouquet et une guirlande de diamants, à peine a-t-elle tourné ces parures en ses mains pour leur faire jeter leurs feux, que, de son lit, Madame Walewska les lui arrache et les lance, pour les briser, à l'autre bout de la chambre. Elle entend qu'on reporte à l'instant ces diamants. Croit-on donc qu'elle est à vendre et qu'il suffira de cela pour qu'elle se livre ? Ce n'est pas là de quoi troubler la messagère qui décachette la lettre et en donne lecture.

« *Marie, ma douce Marie, ma première pensée est pour toi, mon premier désir est de te revoir. Tu reviendras, n'est-ce pas ? Tu me l'as promis. Sinon, l'aigle volerait vers toi ! Je te verrai à dîner, l'ami le dit. Daigne donc accepter ce bouquet : qu'il devienne un lien mystérieux qui établisse entre nous un rapport secret au milieu de la foule qui nous environne. Exposés aux regards de la multitude, nous pourrons*

nous entendre. Quand ma main pressera mon cœur, tu sauras qu'il est tout occupé de toi, et pour répondre, tu presseras ton bouquet ! Aime-moi, ma gentille Marie, et que ta main ne quitte jamais ton bouquet !

« *N.* »

La lettre a beau dire, on ne lui fera pas accepter les diamants, pas même les fleurs, pas même les lauriers. Elle a son excuse prête : on ne porte de bouquets au côté que dans les bals, et c'est à un dîner qu'elle doit se rendre. Quant à se soustraire à ce dîner, vainement l'essaierait-elle : autour d'elle toutes les têtes sont montées, toutes les ambitions sont en mouvement ; sa famille est enivrée, son mari demeure entièrement aveugle : pas un moment il n'a la perception de ce qui se joue autour de lui, et c'est lui le plus ardent à souhaiter les invitations.

Elle arrive ; on se presse autour d'elle, on l'examine, on se fait présenter. Il lui semble que tous ces inconnus savent son aventure de la veille. L'Empereur est déjà là. Il paraît mécontent ; il fronce les sourcils ; il regarde la pauvre femme de son œil mauvais, son œil perçant et scrutateur qui jette une flamme.

A un moment, elle le voit brusquement s'avancer vers elle, et, pantelante à la pensée d'une scène publique, de quelque éclat irréparable, elle se souvient et met la main à la place où devrait être le bouquet. Soudain, ses traits à lui se radoucissent, son

œil éteint sa flamme, sa main répond par un signe analogue, et, avant qu'on ne passe à table, il appelle Duroc et lui parle un instant à l'oreille.

A peine est-elle assise, comme au précédent dîner, à côté du Grand-maréchal, que celui-ci l'attaque de reproches sur le bouquet ; mais elle riposte en prenant l'offensive sur les diamants : elle n'acceptera aucun présent de ce genre, qu'on se le tienne pour dit ! Comment oserait-elle se montrer ainsi parée ? Ce qui, seul, peut contenter son admiration et son dévouement, c'est une espérance pour l'avenir de son pays. « Cette espérance, répond Duroc, l'Empereur ne l'a-t-il pas donnée ? » Et il rappelle toute une série d'actes qui, dès maintenant, valent mieux que des promesses. Quant à savoir s'il l'aime, comment en douterait-elle ? A présent encore, il n'a d'yeux que pour elle. Pendant qu'il paraît uniquement occupé de la conversation générale, des questions qu'il pose et des réponses qu'il reçoit, il ne cesse de tenir la main sur son cœur. Tout à l'heure, s'il a appelé Duroc, s'il lui a parlé à l'oreille, c'est pour qu'il ne manquât point de rappeler la promesse qu'elle a faite de venir le soir. Et puis, des dissertations sur la misère des grandeurs, sur le besoin qu'éprouve un souverain tel que l'Empereur de trouver un cœur qui le comprenne, sur la gloire d'une telle mission que toute femme ambitionnerait...

Elle est venue une fois, il faut bien qu'elle revienne. On prend les mêmes précautions ; on la

conduit de même. Elle entre. Il est sombre, soucieux. « Vous voilà enfin ! dit-il : je n'espérais plus vous voir. » Il la débarrasse de son manteau, lui enlève son chapeau, l'installe dans un fauteuil, puis debout devant elle, sévèrement, il lui ordonne de se justifier. Pourquoi est-elle venue à Bronie ? Pourquoi a-t-elle cherché à lui inspirer un sentiment qu'elle ne partageait pas ? Pourquoi a-t-elle refusé ses fleurs, jusqu'à ses lauriers ? Qu'en a-t-elle fait ? Il y attachait l'espérance de tant d'*intéressants moments,* et elle l'en a privé. Sa main, à lui, n'a point quitté son cœur, et sa main, à elle, est restée immobile ; une fois seulement elle a répondu. Et, se frappant le front avec un geste de rage, il s'écrie : « Voilà bien une Polonaise ! C'est vous qui m'affermissez dans l'opinion que j'ai de votre nation ! »

Déjà tout émue par cet accueil, profondément troublée par ces paroles, elle murmure : « Ah ! Sire, de grâce, cette opinion, dites-la-moi. »

Et il dit alors qu'il juge les Polonais passionnés et légers. Tout se fait chez eux par fantaisie et rien par système. Leur enthousiasme est impétueux, tumultueux, instantané ; mais ils ne savent ni le régler, ni le perpétuer. Et ce portrait des Polonais, c'est son portrait à elle. N'a-t-elle pas couru comme une folle pour l'apercevoir au passage ? Il s'est laissé prendre le cœur par ce regard si tendre, par ces expressions si passionnées, et elle, elle a disparu. Il a eu beau la chercher, il ne l'a point trouvée ; et quand,

enfin, une des dernières, elle a paru, elle était de glace. Qu'elle le sache : toutes les fois qu'il a cru une chose impossible, il l'a désirée avec plus d'ardeur. Rien ne le décourage pour l'obtenir. Cette idée de l'impossible l'aiguillonne et il avance toujours. Habitué qu'il est à ce que tout cède avec empressement aux désirs qu'il exprime, la résistance qu'elle lui oppose lui tient au cœur. — Peu à peu, il s'exalte ; feinte ou vraie, la colère lui monte au cerveau : « Je veux, entends-tu bien ce mot? *je veux* te forcer à m'aimer! J'ai fait revivre le nom de ta patrie : sa souche existe encore grâce à moi. Je ferai plus encore. Mais songe que, comme cette montre que je tiens à la main et que je brise à tes yeux, c'est ainsi que son nom périra et toutes tes espérances, si tu me pousses à bout en repoussant mon cœur et en me refusant le tien. »

Devant cette violence, ces menaces, cette montre brisée qui vole en éclats, la pauvre femme tombe raide sur le parquet... Quand elle sort de son évanouissement, elle ne s'appartient plus. Il est là, près d'elle, essuyant les larmes qui, goutte à goutte, tombent de ses yeux.

Désormais c'est une liaison, si l'on peut ainsi appeler l'habitude prise par elle de venir, chaque soir, au palais, subir, avec une passive résignation, des caresses dont elle espère toujours le prix ; car ce n'est point pour si peu qu'elle s'est donnée ou plutôt qu'elle s'est laissé prendre : pour qu'un gouvernement

provisoire soit nommé, qu'un embryon d'armée soit créé et que quelques compagnies de chevau-légers soient agrégées à la Garde de l'Empereur des Français. Le seul salaire qui puisse la contenter, qui puisse l'absoudre à ses propres yeux, c'est la Pologne rétablie comme nation et comme État. Incapable de feindre un sentiment que son cœur n'éprouve pas, de simuler une passion qu'ignore sa pudeur, elle n'a rien de ce qu'il faut pour dominer un amant et pour le conduire, pas même assez d'habileté pour lui cacher le mobile auquel elle obéit. Elle remet chaque soir la conversation sur le seul sujet qui l'occupe; elle reçoit des consolations, des espérances, des promesses même, mais toujours pour plus tard, pour l'avenir, un avenir dont, à présent, elle envisage le supplice sans qu'elle puisse y fixer aucun terme.

Ce n'est pas que, dans son pays, elle rencontre autour d'elle une réprobation. Sauf son mari qu'elle a dû quitter, chacun s'empresse à lui faire la cour, non comme à une favorite, mais comme à une victime, car nul n'ignore ce qu'elle souffre et combien elle est digne d'estime, de respect et de pitié. Ce sont les propres sœurs de son mari, la princesse Jablonowska et la comtesse Birginska, qui se sont instituées ses chaperons. Il ne tiendrait qu'à elle d'occuper, à Varsovie, la première place, et, si elle était autre, elle y paraîtrait en souveraine. Elle aurait des ennemis alors, mais comme elle cherche l'ombre et qu'elle ne prétend à rien, on ne la

redoute pas ; on l'encense moins, mais on la plaint davantage.

Son aventure, d'ailleurs, n'a rien de choquant pour une société qui pare simplement ses habitudes de polygamie orientale des dehors d'un scepticisme élégant apporté de Versailles; qui a reçu et retenu les exemples de morale de Catherine la Grande et qui trouve, lorsqu'il lui plaît, dans le divorce, la sanction légale, et même religieuse, de ses fantaisies extra-conjugales. Nul grand seigneur, en ce temps-là, qui, à côté de sa femme, n'ait dans le monde une maîtresse attitrée et n'entretienne en quelqu'un de ses châteaux une ou plusieurs Géorgiennes favorites.

Par suite, Napoléon apparaît aux chefs de la noblesse polonaise comme un souverain singulièrement chaste, car il fait la guerre sans traîner un harem à sa suite ; il n'a point accepté les femmes qui toutes se seraient offertes à lui : il n'en a désiré qu'une, et il a attendu qu'elle se donnât.

La conduite qu'ils ont tenue eux-mêmes, ces nobles, leur semble non seulement naturelle, mais strictement obligée. Il fallait que, venant à Varsovie et y résidant, Napoléon eût une femme, et il fallait qu'ils lui offrissent celle qui pouvait lui plaire le mieux.

Par bonheur, cette femme s'est rencontrée telle qu'en cent ans ils n'eussent point trouvé la pareille : simple, naïve, pudique, désintéressée, uniquement animée de la passion de la patrie, capable d'inspirer un sentiment durable et une passion vraie, incarnant

ce qu'il y a dans la nation de plus aimable et de plus généreux.

Elle ne sera pas pour Napoléon une maîtresse de passage, elle sera une sorte d'*épouse à côté;* qui ne participera, à la vérité, ni aux dignités de la couronne ni aux splendeurs du trône, mais qui occupera un rang spécial, qui sera l'ambassadrice de son peuple près de l'Empereur, *sa femme polonaise.* Par un lien très léger encore, mais qu'elle pourra resserrer plus tard, elle unira le cœur de Napoléon aux destinées de la Pologne. Rien que par sa muette présence, elle l'obligera à se souvenir de ses promesses, à se justifier de ne les point tenir, elle lui imposera le remords de sa dette non payée.

Et, au fond, cela n'est pas si mal raisonné, car, presque chaque soir, il revient à ce problème que lui rappelle constamment cette femme.

Il sent bien, et il le lui dit, que ce n'est point lui qu'elle aime, mais sa patrie, et elle ne s'en défend point. Très franchement elle le déclare, et lui qui se mettrait en défiance s'il soupçonnait qu'une femme voulût le conduire ou se servir de lui, il livre son secret à cette enfant naïve et sincère; il la sent si profondément détachée de ce qui fait l'ambition des autres femmes! il souhaiterait tant la contenter! et, débiteur insolvable, il ne peut lui payer le salaire qu'elle avait tout le droit d'espérer!

« Tu peux être sûre, lui dit-il, que la promesse que je t'ai faite sera remplie. J'ai déjà forcé la Russie

à lâcher la part qu'elle usurpait, le temps fera le reste. Ce n'est pas le moment de réaliser tout, il faut patienter. La politique est une corde qui casse quand on la tend trop fort. En attendant, vos hommes politiques se forment. Car, combien en avez-vous ? Vous êtes riches en bons patriotes ; vous avez des bras, oui, j'en conviens : l'honneur et le courage sortent par tous les pores de vos braves, mais cela ne suffit pas : il faut une grande unanimité. »

Sans cesse — et c'est là l'étrange et le surprenant, car jamais homme n'a moins admis qu'une femme lui parlât de politique — sans cesse et comme malgré lui, il revient dans ces entretiens du soir à ce qu'il faut faire pour améliorer le sort du peuple, pour répandre le bien-être, pour déterminer un effort unanime, fût-ce aux dépens de l'aristocratie possédante.

« Tu sais bien, lui dit-il, que j'aime ta nation ; que mon intention, mes vues politiques, tout me porte à désirer son entier rétablissement. Je veux bien seconder ses efforts, soutenir ses droits : tout ce qui dépendra de moi sans altérer mes devoirs et l'intérêt de la France, je le ferai sans nul doute ; mais songe que de trop grandes distances nous séparent : ce que je puis établir aujourd'hui peut être détruit demain. Mes premiers devoirs sont pour la France, je ne puis faire couler le sang français pour une cause étrangère à ses intérêts et armer mon peuple pour courir à votre secours chaque fois qu'il sera nécessaire. »

De ces hautes pensées, par un revirement qui laisse son interlocutrice interdite, il tombe aux commérages des salons, aux historiettes particulières, aux anecdotes secrètes. Il veut qu'elle lui raconte la vie privée de chacun des personnages qu'il rencontre. Sa curiosité est insatiable et s'applique aux minuties. C'est pour lui le moyen de se former, en quelque lieu qu'il se trouve, en celui-ci surtout où de si grands intérêts sont en jeu, une opinion sur la classe dirigeante.

De cet ensemble de petits faits qui se gravent dans sa mémoire, dont il est si friand qu'il étonne de sa science la femme qui l'écoute, il tire ses conclusions, et elle s'aperçoit alors qu'elle a donné des armes contre elle-même : elle proteste, elle s'indigne du jugement qu'il porte, et la querelle finit par une tape légère qu'il lui donne sur la joue en lui disant : « Ma bonne Marie, tu es digne d'être Spartiate et d'avoir une patrie. »

Il ne l'aimerait point comme il l'aime s'il ne s'occupait de ses toilettes. C'est chez lui une prétention d'y être passé maître. « Vous savez que je me connais très bien en toilettes », écrivait-il à Savary. Dès le Consulat, lorsqu'il s'agissait d'envoyer des présents de modes à quelque souveraine, reine d'Espagne ou de Prusse, c'est lui qui les choisissait. A sa cour, nulle femme mal habillée n'échappe à sa critique, et Joséphine même, qui l'a habitué au plus grand luxe, à l'élégance la plus recherchée, au goût le plus raffiné,

n'est pas à l'abri des observations. Surtout il déteste les robes d'une couleur foncée, et Madame Walewska s'obstine à n'en porter que de très simples, et toujours blanches, grises ou noires. Celles-ci lui déplaisent infiniment, et il le lui dit. « Une Polonaise, réplique-t-elle, doit porter le deuil de sa patrie. Quand vous la ressusciterez, je ne quitterai plus le rose. »

Ainsi tout le ramène à ce sujet unique ; mais il ne s'en fâche point et son amour très vif n'en est pas diminué. C'est le temps où il écrit à son frère Joseph : « Ma santé n'a jamais été si bonne, tellement que je suis devenu plus galant que par le passé. » Et cette confidence est à ce point hors de ses habitudes qu'elle est significative.

Il ne lui suffit pas de voir sa maîtresse tous les soirs en particulier, il faut qu'elle soit de tous les dîners, de toutes les fêtes où il se rend pendant le temps qu'il passe à Varsovie, avant la campagne d'Eylau. Et là, point d'instant où il ne veuille communiquer avec elle par ce langage mystérieux et muet qu'il lui a enseigné et où elle est maintenant bien plus experte que Duroc lui-même. Elle comprend à présent ces gestes de la main, ces signes des doigts qui ne s'adressent qu'à elle seule, par lesquels elle seule suit une pensée d'amour qui n'est livrée qu'à elle, dans le même temps où l'Empereur soutient avec toute l'assemblée une conversation animée, une discussion sérieuse, qu'il raconte des événe-

ments avec une précision absolue ou qu'il prononce les plus solennels discours.

« Cela t'étonne? lui dit-il. Sache donc que je dois remplir dignement le poste qui m'est assigné. J'ai l'honneur de commander aux nations : je n'étais qu'un gland, je suis devenu chêne. Je domine, on me voit, on m'observe, de loin comme de près. Cette situation me force à jouer un rôle qui, quelquefois, peut ne pas m'être naturel, mais que je dois soutenir pour rendre compte, bien plus à moi-même qu'aux autres, de cette représentation commandée par le caractère dont je suis revêtu. Mais, tandis que je fais le chêne pour tous, j'aime à redevenir gland pour toi seule. Et comment ferais-je, quand la foule nous observe, pour te dire : « Marie, je t'aime ! » Et toutes les fois que je regarde, j'ai cette envie-là, et je ne puis m'approcher de ton oreille sans déroger. »

Quand il transporte son quartier général à Finckenstein, il faut qu'elle le suive, et, là, c'est une existence mélancolique, toute semblable à celle qu'elle menait jadis à Walewice près de son vieux mari. La solitude en est uniquement coupée par les repas, tête-à-tête avec l'Empereur, servis par un simple valet de chambre de toilette. Les heures lentes sont usées à des lectures ou des tapisseries. La distraction, c'est la parade, regardée par les jalousies closes : une vie de recluse toute aux ordres et à la discrétion du maître, sans nulle société, nul plaisir, nulle coquetterie; et, de cette vie, elle est satisfaite, bien plus

que de la vie brillante, agitée et mondaine qu'elle avait à Varsovie.

Aussi réalise-t-elle pour lui le type de la femme telle qu'il a cru la trouver en Joséphine : la femme douce, complaisante, attentive, timide, qui n'a point de désirs, ni même, à ce qu'il semble, de volonté, qui est toute à lui, qui ne vit que pour lui, et qui, si elle attend de lui une grâce, c'est une grâce à ce point colossale, à ce point impersonnelle, qu'il est déjà d'une âme singulièrement haute d'en concevoir la chimère, et que l'espérer d'un homme c'est égaler presque cet homme à un dieu.

Tout cela est pour le prendre par ses fibres les plus intimes, et c'est pourquoi, lorsqu'il va quitter la Pologne sans avoir accompli le rêve pour lequel cette femme s'est donnée à lui; lorsque, elle, désespérée et désabusée, après l'avoir conjuré une fois encore de lui rendre sa patrie, refuse de le suivre à Paris, annonce qu'elle va se retirer au fond d'une campagne pour y attendre dans le deuil et la prière la réalisation des promesses qu'il n'a point tenues, c'est lui, à son tour, qui supplie : « Je sais, lui dit-il, que tu peux vivre sans moi... Je sais que ton cœur n'est pas à moi... Mais tu es bonne, douce; ton cœur est si noble et si pur! Pourrais-tu me priver de quelques instants de félicité passés chaque jour près de toi? Je n'en puis avoir que par toi, et l'on me croit le plus heureux de la terre. » Et il dit cela avec un sourire si amer et si triste que, prise par un sen-

timent étrange de pitié pour ce maître du monde, elle promet de venir à Paris.

Elle y arrive au commencement de 1808, et désormais cette liaison mystérieuse, que traversent sans doute quelques infidélités de la part de Napoléon, mais qui n'en demeure pas moins, pour lui, sa grande, son unique affaire de cœur, s'établit sur un pied si étrange que, si l'on n'en avait trouvé des preuves certaines ; si la confrontation de divers témoins qui, inconsciemment, fournissent çà et là quelques détails isolés, quelques dates authentiques, ne permettait de rétablir la chaîne des événements, on n'oserait affirmer la continuité de faits que les contemporains les mieux instruits ont paru ignorer.

Pendant la campagne de 1809, Madame Walewska se rend à Vienne, où une maison fort élégante a été préparée pour elle près du palais de Schœnbrünn ; elle y devient enceinte, et, après la paix de Vienne, elle retourne faire ses couches à Walewice, où naît, le 4 mai 1810, Alexandre-Florian-Joseph Colonna-Walewski. N'est-on pas en droit de se demander, après ce qu'on sait à présent, si certaines des hésitations qu'a manifestées Napoléon au moment de traiter avec l'Autriche, ses incertitudes au sujet du sort qu'il ferait à la Pologne, n'ont pas été dues à la présence de celle à laquelle il avait si formellement promis le rétablissement de sa patrie ?

A la fin de 1810, après une saison aux eaux de

Spa, Madame Walewska, accompagnée de sa belle-sœur, la princesse Jablonowska, revient à Paris et y amène son fils nouveau-né : elle habite un joli hôtel dans la Chaussée-d'Antin, d'abord rue du Houssaie, n° 2, puis rue de la Victoire, 48. Tous les matins, l'Empereur envoie demander ses ordres. On met à sa disposition des loges dans tous les théâtres, on ouvre devant elle les portes de tous les musées. C'est Corvisart qui est chargé de surveiller sa santé ; c'est Duroc qui a mission expresse de satisfaire ses désirs, de lui procurer la vie matérielle la plus large et la plus agréable. — L'Empereur fait par mois dix mille francs de pension.

Un seul exemple de son pouvoir : à Spa, un jeune Anglais, M. S..., s'est permis une plaisanterie d'un goût au moins contestable à l'égard de la princesse Jablonowska. La princesse, au retour, l'invite à les accompagner, elle et Madame Walewska, au Musée d'artillerie. Dans la salle des armures, la société s'arrête devant l'armure de Jeanne d'Arc, et, pendant que M. S... la considère, l'héroïne étend les bras, saisit le jeune Anglais et le presse contre son cœur. Il se débat, il étouffe, il demande grâce ; mais ce n'est que sur l'ordre de Madame Walewska que Jeanne d'Arc lui rend la liberté. N'est-ce point là — surtout quand on sait la jalousie de Napoléon pour ses musées — une preuve certaine de puissance ?

Aussi souvent qu'il peut s'échapper, l'Empereur vient passer quelques moments avec elle, ou bien il

la fait venir au château avec son fils, auquel il a, dès l'arrivée, conféré le titre de comte de l'Empire. Personne dans la société — sauf les Polonais — ne soupçonne cette liaison; Madame Walewska, en effet, se montre à peine, ne reçoit que quelques compatriotes. Sa tenue est parfaite, son train modeste, sa conduite extrêmement réservée. Si elle va prendre les eaux à Spa, ses belles-sœurs l'y conduisent. C'est chez sa belle-sœur, dans une maison louée à Mons-sur-Orge, qu'on appelait le château de Brétigny et qui appartenait à la duchesse de Richelieu, qu'elle passe la belle saison. On la suit encore à Boulogne rue Montmorency dans une maison donnant sur un beau jardin, qu'a occupée ci-devant l'ambassadeur d'Autriche et qui, toute meublée, lui est louée 1.800 francs par an. Vainement veut-on l'entraîner : elle n'a point d'autre préoccupation que de cacher ce dont tant d'autres femmes seraient si fières. Cette maison de campagne qu'elle habite, fort modeste, tout à fait retirée, est son univers, et elle n'en sort que le moins possible. Néanmoins on s'occupe d'elle chez les ambassadeurs et même les espions; et c'est pour dire entre autres sottises qu'elle a, à la Cour, officiellement, les *petites entrées;* or les *entrées particulières* qui étaient le comble de la faveur n'étaient point accordées une fois pour toutes, mais devaient être renouvelées, même pour les dames de la Maison, à chaque voyage dans un nouveau palais. Les listes existent et Madame Walewska n'y figure point. Il est vraisem-

blable que les petites entrées qu'elle avait n'étaient en rien officielles.

Au commencement de 1812, l'état des relations avec la Russie fait prévoir la guerre prochaine, on s'en réjouit fort à Mons. La princesse Jablonowska reçoit de Varsovie lettres sur lettres annonçant que l'Empereur a pris l'engagement positif de rétablir la Pologne dans son intégrité. Toutes ces dames s'empressent d'écrire à leurs intendants qu'on ouvre leurs châteaux aux Français, qu'on les y traite comme on traiterait les maîtres. C'est pour l'Empereur une exaltation presque déraisonnante. Dans la soirée, on chante des airs nationaux, on tire des feux d'artifice ; on danse même, mais la mazurka. Le matin, on fait dire des messes et l'on suit des neuvaines. Pas une de ces dames qui n'ait au bras l'écharpe aux couleurs nationales. C'est une reprise, mais presque plus violente, des accès de 1807 et de 1809. Un jour, chez la princesse, Kosciuszko arrive en visiteur. Il voit cet enthousiasme, ce délire, ces écharpes : il s'approche de la maîtresse de la maison, et sans rien dire dénoue l'écharpe qu'il presse sur son cœur.

Kosciuszko était-il en droit de préjuger ainsi les desseins de Napoléon ? En tout cas, les intentions de Napoléon à l'égard de Madame Walewska se trouvent affirmées à cette date même par un acte à ce point exceptionnel qu'il est impossible de n'y point voir, en même temps qu'une précaution prise à la veille d'une grande guerre contre toutes les éventualités,

une avance marquée aux gentilshommes polonais dont l'Empereur tient à exciter le dévouement. Voici cet acte dont il convient de peser chacun des termes, car il n'est pas un seul des nombreux décrets rendus en matière de constitutions de titres et de dotations qui renferme des clauses analogues. Celui-ci est unique en son genre, déroge expressément à tous les principes qui ont servi de base à la Noblesse impériale et rappelle, par certaines de ses stipulations, les dispositions prises par Louis XIV à l'égard des Légitimés.

NAPOLÉON, Empereur des Français, Roi d'Italie, Protecteur de la Confédération du Rhin, Médiateur de la Confédération suisse, etc., etc., etc.

Nous avons décrété et décrétons ce qui suit :

Article premier. — Les biens situés dans le royaume de Naples désignés dans l'état ci-joint et qui font partie de Notre Domaine privé, sont donnés comme Nous les donnons par le présent décret au comte Alexandre-Florian-Joseph Colonna-Walewski, pour composer le majorat que Nous instituons en sa faveur et auquel Nous affectons le titre de comte de l'Empire.

Art. 2. — Ces biens seront transmissibles à la descendance directe, légitime, naturelle ou adoptive, de mâle en mâle, par ordre de primogéniture, dudit comte Walewski.

Art. 3. — S'il arrive que le comte Walewski vienne à décéder sans enfants mâles, Nous ordonnons que ses filles, s'il en a, nées d'un légitime mariage, soient appelées à recueillir les biens composant le majorat et à les diviser entre elles par parties égales.

Art. 4. — Dans le cas prévu par le précédent article, la part des susdits biens échéant à chacune des filles du comte Walewski sera transmissible avec le titre de comte à la descendance directe, légitime, naturelle ou adoptive, de mâle en mâle, par ordre de primogéniture, de celle qui l'aura recueillie.

Art. 5. — Conformément à Nos statuts du 1er mars 1808, les biens composant le majorat du comte Walewski feront retour à Notre Domaine privé, 1° si ledit comte Walewski décède sans postérité ; 2° par l'extinction de la descendance masculine ; 3° par l'extinction de la ligne mascu-

line de chacune des filles dudit comte Walewski, qui, par l'effet de l'article 3, auraient été appelées à recueillir une portion du majorat.

Art. 6. — Jusqu'à la majorité du comte Walewski, Nous entendons que la dame Marie, comtesse Colonna-Walewska, née Laczinska, sa mère, ait la pleine et entière jouissance des revenus et fruits composant le majorat, à la charge pour elle de pourvoir à l'entretien et à l'éducation de son fils suivant son état, comme aussi d'administrer lesdits biens ainsi que le ferait un bon père de famille et sans que ladite dame Walewska soit tenue de rendre aucun compte des revenus et fruits desdits biens, duquel compte Nous la dispensons par exprès.

Art. 7. — A compter de la majorité du comte Walewski et lorsqu'il sera rentré en pleine jouissance de son majorat, Nous le chargeons de payer à ladite dame Walewska, sa mère, une pension annuelle et viagère de cinquante mille francs.

Art. 8. — Arrivant le cas prévu par l'article 3, où, par le décès du comte Walewski sans postérité mâle, le majorat se trouverait transporté aux filles dudit Walewski, chacune d'elles sera tenue de payer la susdite pension pour la part qu'elle aura recueillie dans les biens du majorat.

Art. 9. — Si le majorat fait retour à Notre Domaine privé, Nous entendons que ladite dame Walewska conserve jusqu'à son décès la pleine et entière jouissance des revenus et des fruits des biens composant le majorat.

Art. 10. — L'état des biens que Nous affectons au majorat du comte Walewski sera adressé avec le présent décret à Notre Cousin le Prince Archichancelier de l'Empire, afin que, sur les poursuites et diligences de ladite dame Walewska, il fasse rédiger dans les formes ordinaires les lettres patentes conformes aux dispositions du présent décret, comme aussi pour qu'il ait à procéder à l'acte de l'investiture que Nous autorisons ladite dame Walewska à prendre au nom de son fils, dérogeant à cet égard et en tant que besoin à toutes lois, règles et usages contraires.

Art. 11. — Après l'expédition de Nos lettres patentes et lorsque ladite dame Walewska aura pris l'investiture, l'intendant général de Notre Domaine privé mettra ladite dame Walewska au nom de son fils en possession des biens dont Nous disposons par le présent décret et lui remettra tous les titres qui en justifient la propriété.

Art. 12. — Notre Cousin, le Prince Archichancelier de l'Empire, et l'Intendant Général de Notre Domaine privé sont chargés, chacun en ce qui les concerne, de l'exécution du présent décret.

Napoléon.

Au Palais de Saint-Cloud, le 5 mai 1812.

Par l'Empereur :
Le Ministre Secrétaire d'État,
Intendant général du Domaine privé,
Le comte Daru.

Ce majorat composé, ainsi qu'il résulte de l'état joint au décret, de soixante-neuf fermes ou parcelles de terre louées à divers moyennant une somme totale de 169,516 fr. 60, provenait des biens réservés par l'Empereur lors de l'accession de Murat au trône de Naples et formait le reliquat des domaines qui avaient servi à établir les dotations des ducs d'Otrante, de Gaëte et de Tarente, et du comte Régnier.

Les lettres patentes furent signées par l'Empereur à Königsberg le 15 juin; l'investiture du majorat fut donnée par le Conseil du Sceau le 13 août, le mandataire de Madame Walewska prit possession des biens le 12 octobre, et la jouissance des loyers data du commencement de l'année rurale.

Madame Walewska était venue à Varsovie pour assister à la résurrection de sa patrie. L'archevêque de Malines l'y traitait en « fac-similé d'Impératrice », et l'on s'étonnait de son « aplomb modeste » dans une situation assez difficile, car on ne doutait point que, sous prétexte de ses affaires, le vrai mobile de son voyage n'eût été l'espoir d'être appelée au quartier général. Elle n'y fut point mandée et retourna à Paris, où il semble qu'elle se répandit davantage dans le monde. Ce n'est pas parce que, sur les invitations réitérées de Joséphine, elle se rend à Malmaison avec son fils que l'Impératrice comble de joujoux et de cadeaux; mais c'est qu'on lui voit des toilettes qui ne peuvent être faites que pour la cour impériale. Voici paraître en 1813 deux *grands habits :*

l'un est une robe de velours noir avec chérusque en tulle lamé d'or fin, l'autre un grand habit en tulle blanc avec chérusque et toque à plumes.

Jusque-là, bien qu'elle soit élégante et que, pour ses robes du soir, elle dépense, chez Leroy seulement, plus de trois mille francs par semestre, elle n'a point de robe de cour. Dans ses toilettes, elle continue à affectionner le blanc ou les nuances éteintes, un peu endeuillées; on lui voit des robes en levantine lilas, en tulle blanc avec trois montants d'acacia, en tulle blanc garni en roses effeuillées et appliquées; ou bien c'est le blanc et le bleu, les couleurs polonaises : comme une robe en taffetas ombré bleu et blanc, une robe en tulle bleu garnie de bruyères et de marguerites blanches...

Napoléon, pour se souvenir d'elle, n'a pas besoin qu'elle se montre à la Cour : il n'en faut pour preuve qu'une lettre écrite de Nogent, le 8 février 1814, au milieu des angoisses de la campagne de France, au lendemain de Brienne, à la veille de Champaubert : craignant que Murat ne confisquât la première dotation, il a chargé son trésorier général, M. de la Bouillerie, d'établir un nouveau majorat de cinquante mille livres de rente pour le jeune comte Walewski, de façon que, en cas qu'il mourût, sa mère en fût héritière. Il s'inquiète à la pensée que toutes les formalités ne sont pas accomplies, que les actions sur les Canaux formant 30,000 livres de rente ne sont point immobilisées, que les vingt autres mille francs

MARIE WALEWSKA

(Née Laczinska)

1789-1817

ATTESTATION AUTOGRAPHE RELATIVE AU MAJORAT WALEWSKI

(Cabinet de M. Frédéric Masson)

Je soussigné déclare que les biens composant la dotation Walewska n'ayant jamais été séquestrés qu'après l'époque de la rentrée du Roi Ferdinand dans ses états et au 1er Juin 1815, j'ai continué d'en recevoir les revenus jusqu'à cette époque et que tous les comptes m'en ont été remis et soldés par Monsieur Mercey administrateur des dits biens.

La Ctesse Colonna Walewska

Paris le 15 7bre 1815.

sur le Grand livre ne sont point inscrits, et il écrit de sa main à la Bouillerie :

« J'ai reçu votre lettre relativement au jeune Walewska *(sic)*. Je vous laisse carte blanche. Faites ce qui est convenable, mais faites de suite. Ce qui m'intéresse, c'est surtout l'enfant, et la mère après.

« N. »

« *Nogent, 8 février.* »

De cela, elle ne sait rien, car jamais âme ne fut plus désintéressée que la sienne. A Fontainebleau, aux derniers jours, lorsque l'Empereur, abandonné de tous, venait de chercher dans la mort un asile que sa destinée lui refusa, elle arrive, et, toute une nuit, dans une antichambre, elle attend qu'il la fasse appeler. Lui, absorbé par ses pensées, épuisé par cette crise physique qu'il vient de traverser, ne songe à la demander qu'une heure après qu'elle est repartie. « La pauvre femme ! dit-il, elle se croira oubliée ! »

Elle lui écrit et, de sa main, il répond :

« *Marie, j'ai reçu votre lettre du 15. Les sentiments qui vous animent me touchent vivement. Ils sont dignes de votre belle âme et de la bonté de votre cœur. Lorsque vous aurez arrangé vos affaires, si vous allez aux eaux de Lucques ou de Pise, je vous verrai avec un grand et vif intérêt ainsi que votre fils pour qui mes sentiments seront toujours invariables. Portez-vous bien, n'ayez point de cha-*

grin, pensez à moi avec plaisir et ne doutez jamais de moi. »

« *N.* »

« *Le 16 avril.* »

Au mois d'août, elle est à Florence. Elle va s'embarquer pour aller à Naples reconnaître les biens qui sont à son fils et solliciter de Murat qu'il les lui conserve. Elle fait demander à l'Empereur de vouloir bien la recevoir et, à la fin du mois, accompagnée de son fils, de sa sœur, de son frère, le colonel Laczinski, elle débarque à l'île d'Elbe et passe une journée près de l'Empereur à l'Ermitage de la Marciana. En 1815, dès qu'elle apprend le retour de Napoléon à Paris, elle se hâte d'accourir et, parmi ces femmes dont le dévouement survit à la fortune et qui se montrent les plus assidues à l'Élysée et à Malmaison, c'est elle qu'il faut citer la première.

Mais, après le départ pour Sainte-Hélène, elle se crut libre. M. Walewski étant mort depuis 1814, elle épousa en 1816, aux environs de Liège, où il avait dû se réfugier après le second retour des Bourbons, un cousin de l'Empereur, le général comte d'Ornano, ancien colonel des Dragons de la Garde, un des plus brillants et des plus braves officiers de la Grande Armée. Ce mariage affecta vivement le captif de Sainte-Hélène. « L'Empereur, dit un de ses compagnons, avait toujours conservé une tendresse extrême à Madame Walewska, et il n'était pas dans sa nature de permettre à ce qu'il aimait d'aimer autre

chose que lui. » Au reste, la pauvre femme n'eut point le temps de se familiariser avec le bonheur. Le 9 juin 1817, elle accouche à Liège d'un fils : Rodolphe-Auguste d'Ornano. Elle rentre à Paris, où son mari a obtenu de revenir, et, à peine arrivée, elle meurt en son hôtel de la rue de la Victoire, le 15 décembre 1817.

Quant au « *jeune Walewska* », dont l'Empereur avait dit dans son testament : « Je désire qu'Alexandre Walewski soit attiré au service de France dans l'armée », on sait quelle brillante carrière il a remplie. Sa vie de soldat, d'écrivain, de diplomate et d'homme d'État est mêlée trop intimement à l'histoire contemporaine pour qu'il soit nécessaire de s'y étendre et pour qu'il soit opportun de l'apprécier.

* * *

LE DIVORCE

La mort de Napoléon-Charles a aboli les rêves d'hérédité que Napoléon avait formés ; la naissance de Léon a dissipé ses incertitudes sur sa descendance ; l'amour pour Madame Walewska a fait décroître dans son cœur l'image de Joséphine. A Tilsit, il n'y a peut-être point un échange direct de paroles sur une alliance avec une grande-duchesse de Russie, mais, dès le retour de Tilsit, tout se prépare en vue du divorce : pour la première fois, l'Empereur en accepte l'idée. Seulement ici, de la conception de l'idée à la réalisation, quel long intervalle ! Ailleurs, dans les

opérations où son esprit seul est engagé, lorsque la résolution est prise, il ne souffre point de délai et poursuit son but sans que rien l'arrête. Ici, c'est bien son esprit qui a envisagé les inconvénients de la stérilité de Joséphine, les avantages d'un divorce et d'un second mariage, mais c'est son cœur qui s'oppose à ses desseins politiques et qui, durant deux pleines années, de juillet 1807 à octobre 1809, le fait hésiter, se donner et se reprendre, dans une attitude étrange que la politique n'explique point, que l'amour seul détermine.

Avant que Napoléon ait acquis l'énergie de rompre avec une femme à laquelle l'ont attaché une habitude de dix années, une grande passion, l'ardeur de son tempérament, la vanité même, une femme qu'il a aimée assez pour l'appeler à partager son trône et pour la préférer quelquefois, elle et les siens, à ceux qui lui tiennent par le sang, il faut que, fil à fil, le lien qui les unit se soit usé et brisé et que le divorce, cessant d'être seulement profitable, soit devenu nécessaire. Du premier coup, il n'a pu se résigner à sacrifier cette compagne à laquelle il prête d'autant plus de qualités qu'il se croit au moment de se rendre plus coupable envers elle. « Elle n'y résistera point : elle en mourra ! » N'en arrive-t-il pas à penser que sa fortune à lui dépend d'elle et de son étoile ?

Mais ce n'est point une vaine superstition qui l'arrête, pas même le souci de l'opinion que prendront de lui ses anciens compagnons d'armes, l'armée et le

JOSÉPHINE

Impératrice et Reine

1763-1814

TABLEAU PEINT PAR GÉRARD EN 1807

(A S. A. S. le duc de Leuchtenberg)



peuple, si, deux années après le couronnement, il répudie la femme qu'il a fait sacrer : il ne s'occupe point de l'opinion, il n'écoute que son cœur et il recule. Devant ses hésitations, quelques-uns de ses plus affidés, tels que Fouché, s'imaginent de précipiter le dénouement, et veulent, par d'adroites insinuations, déterminer Joséphine à prendre elle-même l'initiative du sacrifice. Napoléon ne peut méconnaître que cet excès de zèle peut être inspiré par les projets qu'il a formés, que même il a laissé entrevoir. Mais, plus il se sent faible, plus il est violent ; il s'encolère, il désavoue rudement Fouché, il le traite comme jamais homme de quelque condition qu'il fût n'a jamais été traité par lui. C'est lui qu'un de ses ministres a pensé faire céder à sa pression ! Et ce ministre, ce policier fuyant, se permet de pénétrer dans sa vie intime, d'introduire sa face hideuse dans la chambre conjugale ! Joséphine profite de l'indignation momentanée, et, bien dirigée par Talleyrand, qui, cette fois, pour une cause ou une autre, veut faire obstacle à Fouché, elle va droit à Napoléon, qui n'ose avouer son projet, hésite, chancelle, se laisse reprendre.

Alors, c'est fini pour un temps des listes de princesses nubiles établies d'après les almanachs, des renseignements confidentiels réclamés des agents extérieurs, des portraits soigneusement réunis pour se former une opinion. Napoléon « revient à sa femme bien plus que par le passé, par de fréquentes visites

nocturnes. Il la presse dans ses bras, il pleure, il lui jure la tendresse la plus vive. » En vain l'attaque-t-on à nouveau et croit-on l'avoir convaincu, la vue de sa femme ranime en lui tous les sentiments anciens, et c'est elle, maintenant, qui, prenant son avantage, pose la question et envisage, en apparence plus résolument que lui-même, l'hypothèse du divorce. Ce n'est point elle — et elle le lui signifie — qui viendra au-devant de sa résolution : s'il ordonne, elle obéira ; mais il faut qu'il commande. Et il n'a point la force de commander. Pour assurer son pouvoir, pour fonder l'édifice de sa dynastie, pour garantir — selon les prévisions humaines — la perpétuation de son œuvre, « *l'homme au cœur de fer* » doit écarter une femme, et il ne le peut pas.

Pour amoureux qu'il est redevenu, au moins par intermittences, s'est-il fait plus fidèle ? Non, — et dans le sentiment qu'il éprouve pour sa femme, la fidélité n'a rien à voir. Son amour est fait de souvenirs, de pitié, de reconnaissance, de tendresse ; le désir n'y est qu'une réminiscence, sans illusion sur la beauté et la jeunesse de la femme. Par suite, si Napoléon trouve à sa portée des femmes plus jeunes et plus jolies, il peut fort bien les désirer et les prendre, sans que son affection pour Joséphine en soit diminuée. Ce séjour à Paris et à Fontainebleau, d'août à octobre 1807, est le beau temps de Madame Gazzani, et même Madame Gazzani n'est point seule. L'amusement purement physique qu'elle procure, et

auquel son extrême beauté a pu seule donner un semblant d'intérêt, ne pouvait occuper Napoléon deux mois durant. A Fontainebleau, on croit qu'il va devenir amoureux de Madame de B..., dame pour accompagner la princesse Pauline. Cette dame de B..., dont le mari a un semblant d'alliance avec les Beauharnais et qui doit à cette parenté lointaine sa place à la Cour, en est une des plus jolies femmes. Sa beauté superbement épanouie — elle vient d'avoir vingt-huit ans — s'étale sur un corps gigantesque, un corps de cinq pieds six pouces. Certains trouvent même que, pour cette immense taille, la tête est trop petite et les traits enfantins; mais ceux-là ne l'ont point vue en reine du jeu d'échecs au quadrille du bal Marescalchi. De l'esprit, avec cela, point d'argent et nul préjugé. L'Empereur la voit aux déjeuners de chasse, dont elle ne manque pas un, et la remarque; il le lui fait savoir, et l'on dit même qu'il le lui écrit. Son appartement ayant été choisi au rez-de-chaussée du château, sur le jardin de Diane, est propice aux visites du soir : il faut passer par la fenêtre, et, dans l'embrasure, une haute marche expose les imprudents à des chutes bruyantes, mais la dame est accueillante et sait faciliter les accès. Elle s'en trouve bien, et le mari, fort âgé et des plus naïfs, s'en frotte les mains. « Ma femme, dit-il un jour dans un salon, a dans l'esprit des ressources incroyables. Nous ne sommes pas riches, et nous le paraissons grâce à son talent : c'est un vrai trésor ! »

Tant elle travaille qu'elle le fait chambellan d'un des Rois frères de l'Empereur, le dernier promu, et baron de l'Empire, pour qu'elle soit baronne. Mais l'aventure, dont quelques-uns ont douté tant le secret fut bien gardé, n'est point suivie après le voyage de Fontainebleau, et le mari doit rabattre de ses joies. Il éprouva d'autres déplaisirs. Madame de B... se brouilla avec sa princesse à propos d'un brillant officier; elle fut rayée des listes impériales et dut se retirer dans sa terre, tandis que l'officier partait pour l'Espagne, où il fut grièvement blessé. Au retour, après guérison pour lui et divorce pour la dame, il y eut mariage, et l'on serait indiscret à citer des dates.

Peut-être encore à ce moment se trouve-t-il quelque temps en liaison avec une autre dame de la princesse Pauline, une certaine Madame de Mathis pour laquelle nul ne paraît s'expliquer le goût qu'il a pris. « Elle est, dit l'un, petite, blonde, ronde comme une boule et un peu moins fraîche qu'une rose. » « C'était, dit un autre, une petite blonde assez grasse à laquelle je ne trouvais rien de remarquable et je n'ai jamais conçu ce sentiment-là. » Elle vécut tard et avec sa perruque blonde toute frisottée, sur sa tête trop grosse pour son corps, si épais fût-il, que des toutes petites jambes portaient à peine, on s'étonnait qu'elle eût jamais pu avoir quelque agrément et que l'Empereur l'eût trouvée de son goût. Mais elle en avait des preuves écrites et qu'elle ne se faisait pas faute de montrer.

BARONNE DE MATHIS

(Christine Ghilini)

1784-1841

PHYSIONOTRACE PAR QUENEDEY

(A M. Frédéric Masson)





Pour avoir pris des distractions, pour être revenu au lit conjugal, pour s'être laissé toucher par ses souvenirs, pour s'être attendri et énervé, Napoléon ne s'est point convaincu, n'a point renoncé à l'idée qui l'obsède et qui le hante, que sous toutes les formes lui représentent ses conseillers, et, bien plus vivement, sa propre ambition et sa raison. C'est bien en vue du divorce futur qu'il part en Italie à la fin de 1807. Une des inquiétudes de Joséphine, c'est le sort qui, elle répudiée, sera fait à son fils. Or, si Napoléon, dès 1805, a établi Eugène en Italie comme vice-roi; si, en 1806, lorsqu'il l'a marié à la princesse Auguste, il lui a donné le titre de Fils de France, les promesses qu'il a faites n'ont point encore reçu la sanction suprême d'un acte législatif, et l'assurance de l'hérédité du royaume sur la tête d'Eugène et de ses descendants est purement verbale.

Il veut donc sur ce point rassurer à la fois sa femme et la maison de Bavière; et il veut aussi s'éclairer sur un projet d'union qui serait décent. S'il a regretté de n'avoir point épousé la Vice-Reine, la princesse Auguste, « la plus belle personne des Cercles, comme on disait avant lui », la sœur d'Auguste, la princesse Charlotte, ne serait-elle point la femme qui lui conviendrait? et c'est pour cela, sans doute, qu'il convoque à Milan le roi et la reine, et la princesse de Bavière. Entre temps, il réfléchit qu'il ne saurait être le beau-frère de son beau-fils. De plus, la jeune fille lui plaît moins qu'il n'espérait. Il la

laisse donc à ses étranges destinées et se retourne vers un nouveau plan : celui d'une alliance de famille.

N'est-elle point déjà grandelette et bonne à marier, cette Lolotte qu'il n'a point vue depuis cinq ans et que jadis, la tenant par la main, il menait par ses salons consulaires? C'est la fille des premières noces de Lucien avec cette Catherine Boyer que Napoléon aimait en sœur, malgré qu'elle fût la fille de petits aubergistes de Saint-Maximin du Var et que, à ses débuts dans la famille, elle ne sût même pas signer son nom. Sans doute, depuis qu'elle a échappé à la tutelle d'Élisa, depuis qu'elle est partie de France avec son père et sa belle-mère, Lolotte a dû embrasser leurs querelles; mais elle n'a pas encore quinze ans, les souvenirs de la première enfance peuvent se réveiller en elle : l'Empereur, à ce point familial qu'il a scrupule de distraire, pour qui n'est point Bonaparte, une part quelconque de ses grâces souveraines, à ce point fraternel que, avec ses frères, sa vie se passe à pardonner et que la réconciliation avec Lucien lui semble un intérêt du premier ordre, peut rêver d'enter sa postérité sur sa propre race et de faire ainsi procéder sa dynastie uniquement de lui. D'ailleurs, si vraiment l'écart de l'âge est trop grand, si la jeune fille éprouve des répugnances, si lui-même conçoit des scrupules, à défaut de son trône, ne peut-il appeler Lolotte à partager quelqu'un des trônes d'Europe qu'il *bonapartisera* ainsi : celui d'Espagne par exemple? Pour son jeu d'avenir, ce n'est point une

carte inutile que cette fille de son sang, la seule à peu près nubile. Il la fait ramener à Paris ; il l'établit chez Madame Mère en observation ; mais Lolotte y reste peu. Elle égaie son père par ses correspondances sur la Cour, ne semblant point se douter que ses lettres sont surveillées. Napoléon reconnaît qu'il n'y a rien à faire de la fille de Lucien ; il la renvoie en Italie. Elle n'y trouva point une couronne souveraine, mais du moins une couronne fermée : elle épousa en 1815 le prince Gabrielli et ne mourut qu'en 1865.

Pour les projets matrimoniaux, le voyage d'Italie a donné de médiocres succès, et pourtant Fouché s'est encore agité à répandre et à accréditer le bruit du divorce, s'exposant à des lettres fulminantes qui n'arrêtent point son intrigue. Si fin soit-il et avisé d'ordinaire, il ne comprend pas que le moment est passé, que si les périls d'Eylau, du complot formé en son absence, ont pu toucher politiquement l'esprit de l'Empereur, l'impression n'a pas été assez vive pour qu'elle fût durable, pour que la nécessité de laisser à Paris, lorsqu'il en part pour quelque guerre, une vivante représentation de lui-même s'impose à sa pensée. Pour le décider, il eût fallu un parti tout prêt : celui de Russie est à échéance assez longue ; il n'y a rien à faire avec la Bavière, plus rien en ce moment avec l'Autriche, qui s'était offerte en 1805, mais n'a plus de fille à marier. L'alliance de famille est une réserve, mais que de dangers à craindre

avec les Lucien et que de difficultés ! Donc il faut savoir attendre.

Et c'est bien ainsi que fait Napoléon à son retour, pendant les trois mois qu'il passe à Paris. Son cœur est tout occupé par Madame Walewska, récemment arrivée de Pologne. Sa pensée est distraite par quantité d'affaires, celles d'Espagne surtout, qu'il prétend mener à bien avant de reprendre avec Alexandre l'entretien de Tilsit. Ce n'est que par intermittences qu'il revient au divorce : plus incapable que jamais — bien qu'à présent Talleyrand l'y pousse — de prendre une décision, et surtout de signifier une volonté, agité, nerveux au point d'en être vraiment malade, d'en avoir de terribles crises d'estomac, et, dans ces jours-là, attirant sur son lit sa femme toute vêtue pour un cercle de Cour, pleurant sur elle et sur lui-même, sanglotant qu'il ne peut la quitter.

Non ! il ne peut. On dirait que, par un sort, il lui est lié, qu'elle possède contre lui un talisman d'amour. Bien qu'il dise parfois qu'il la trouve vieille et qu'elle est laide, c'est avec elle, durant le séjour à Marrac, des enfantillages et des jeux gamins d'amant tout à fait épris. Il ne semble plus qu'il lui reste un souci d'avenir et une arrière-pensée de rupture quand, dans les promenades, devant les chevau-légers d'escorte, il poursuit Joséphine sur la plage, la poussant dans l'eau à la *chambre d'amour,* en riant à plein gosier. Ou bien des fantaisies comme ce jour où l'Impératrice se pressant perd ses souliers, où lui,

les prenant, les jetant au loin, la contraint de monter dans la voiture ainsi déchaussée, pour mieux voir et sentir ces pieds qu'il aime.

Et, en ces moments, ce n'est pas seulement le physique qui le touche, mais le moral : jamais Joséphine n'a été mieux inspirée qu'en ce voyage de Bayonne, jamais elle ne s'est mieux employée à le servir, n'a déployé plus de finesse.

Comme à bon droit il la trouve à sa place, intelligente, adroite, pleine de tact, en l'étrange rencontre qu'il faut subir avec les souverains d'Espagne. Comme ensuite, pendant ce voyage triomphal à travers les provinces du Midi et de l'Ouest, par une température à ce point torride qu'il faut marcher de nuit pour trouver un peu de fraîcheur, pendant ce voyage où chaque station est marquée par des fêtes pareilles, également peu distrayantes, des réceptions et des présentations sans fin, où il subit lui-même la lassitude des ovations ; comme elle, toujours debout, toujours prête malgré migraines et malaises, toujours exacte et ponctuelle, toujours un sourire gracieux sur les lèvres, dit à propos à chacun le mot qui le flatte, sait d'un geste touchant et qui conquiert détacher et offrir aux femmes et aux jeunes filles les bijoux dont elle a eu soin de se parer, et d'un présent officiel et banal faire un cadeau personnel et intime ! Comme elle a l'air de s'intéresser aux choses et aux êtres, aux familles, aux enfants, à tout ce qui flatte le mieux les mères ! Comme elle semble née

pour le doubler, pour mettre sa faiblesse caressante près de sa puissance dominatrice, pour séduire les cœurs en même temps que lui enflamme les esprits !

Et pourtant, quoiqu'il ait subi plus qu'autre le charme de Joséphine pendant ces quatre mois (d'avril à août) où il a vécu uniquement avec elle et ne lui a fait qu'une courte infidélité avec Mademoiselle Guillebault, au retour, l'idée du divorce le reprend, et nul doute qu'elle ne soit pour beaucoup dans le voyage d'Erfurt. C'est pour insinuer à Alexandre qu'il est disposé à offrir son trône à une des grandes-duchesses qu'il emmène Talleyrand. Mais là, Talleyrand, au lieu de servir son maître, le trahit sans scrupule : c'est lui qui fournit à l'empereur de Russie le moyen d'éluder la demande de Napoléon, qui jette les bases d'une coalition nouvelle contre la France et prépare la guerre de 1809.

Après Erfurt, il faut qu'à toute course Napoléon regagne Paris et la frontière d'Espagne. Il se fie aux demi-paroles, aux demi-promesses que lui a faites Alexandre et s'imagine qu'après en avoir fini avec l'émeute espagnole, rien ne sera plus simple que de réaliser le mariage russe. Ce n'est point une émeute, c'est une insurrection : où il croyait que deux mois suffiraient pour un triomphe définitif, il en met trois pour ne remporter que de stériles victoires. Puis, des complots à Paris dans sa propre famille, sa mort escomptée, l'Autriche en armes de nouveau et se préparant à l'offensive, la révolte des

peuples prêchée en Allemagne par les Archiducs et la guerre sainte fomentée par les sociétés secrètes. Il repart de Benavente, franchissant les relais au galop de ses chevaux éperonnés, courant la poste comme un de ses pages. Pas même trois mois à Paris, le temps de démasquer quelque traître, de mettre ses affaires en ordre, d'organiser une armée et de la pousser vers le Danube, et il repart, l'Autriche ayant attaqué, l'archiduc Charles ayant envahi le territoire de la Confédération.

Mais quand, à Schœnbrünn, après cette course vertigineuse qui a duré presque sans arrêt dix-sept mois, il s'arrête et réfléchit, la nécessité inévitable du divorce lui apparaît. Ce n'est pas seulement l'obligation d'assurer l'hérédité, et pourtant, un fils lui naissant, que deviendraient les trames ténébreuses de Murat et de Caroline? — C'est aussi l'utilité, à Paris, lui absent, d'un représentant de sa personne autour de qui se rallieraient ses amis, en des cas comme celui d'une descente anglaise ou d'une levée de boucliers royalistes. Et Joséphine n'est plus là pour troubler ses sens par le souvenir des amours anciennes, pour émouvoir son cœur par la pensée des fortunes partagées, pour effrayer son imagination par le brisement de leurs destinées associées et le pâlissement de son étoile. Une autre femme, aussi attentive, bien plus timide et réservée, autrement jeune et belle, et celle-ci féconde, lui tient une société discrète et tendre, lui donne par surcroît la promesse,

la certitude d'une paternité prochaine. S'il a pu encore douter de lui-même avec Éléonore, ici plus de doute possible, car il sait l'étendue du sacrifice que, à Varsovie, cette femme lui a fait; il sait la vie qu'elle a menée depuis deux ans : c'est lui-même qui a préparé sa prison à Schœnbrünn et qui l'a close comme il a voulu.

Aussi, plus d'hésitation! C'est décidé, c'est résolu, c'est fini de cette lutte qui, deux pleines années, a occupé son esprit et tordu son cœur; cette lutte avec lui-même, où les journées et les nuits ont été emplies par l'angoisse nerveuse de la rupture, où, avant de se déterminer au sacrifice, il a épuisé toutes les combinaisons qu'a pu lui offrir la fertilité de son esprit. Adoption d'un enfant naturel, simulation d'une grossesse, retour même à un des fils d'Hortense, il a tout envisagé, tout retourné, se serait prêté à tout; mais de fait, un seul système est pratique, un seul peut assurer l'Empire. Il le sent, il le comprend. Aussi, pour s'épargner les émotions, pour les épargner surtout à sa femme, pour ne point retomber aux hésitations et aux faiblesses, de Schœnbrünn même, il ordonne à l'architecte de Fontainebleau qu'on ferme la communication entre l'appartement de l'Impératrice et son appartement. Et quand Joséphine arrive — en retard pour la première fois — il défend sa porte, demeure avec ses ministres. Plus d'entretien particulier, point d'occasion pour une explication; toujours, à dessein, du monde entre lui et elle. A des

intermédiaires, à des affidés, des insinuations; aux plus intimes, des ouvertures. Pour le dernier combat, après avoir tenté d'Hortense qui se récuse, il appelle d'Italie Eugène, et quand il le sait en route, il provoque lui-même, à Paris, la suprême conversation, celle où il doit d'obligation annoncer à Joséphine sa résolution. Elle s'y attend, non pas seulement depuis 1807, mais depuis toujours. Le voilà donc éclaté, ce coup dont elle a mis toute son adresse à se garantir, dont la terreur a empoisonné toute sa vie, ce divorce menaçant dès le retour d'Égypte, dont la pensée obsédante revient au moment du Consulat à vie, lors de la proclamation de l'Empire, à chacune des époques où la Fortune semble plus la combler! Mais cette fois rien à faire, rien à tenter, nulle échappatoire, nul remède. Elle risque quand même les évanouissements et les larmes, mais sans espoir de le reprendre, uniquement pour tirer de la situation le meilleur parti possible. Elle veut un établissement pour son fils, des promesses et des actes. Pour elle-même, elle entend d'abord et surtout ne point s'éloigner de Paris, puis que ses dettes soient payées, puis qu'on lui conserve le rang et les prérogatives d'Impératrice, puis qu'elle ait de l'argent, bien de l'argent. Et elle en a, elle a tout ce qu'elle veut : l'Élysée pour palais de ville, Malmaison pour résidence de campagne, Navarre pour château de chasse, trois millions par année, une maison d'honneur égale à sa maison d'autrefois, le titre, les armoiries, les gardes, l'escorte,

tout le train extérieur d'une Impératrice régnante, une place à part dans l'État, si étrange qu'elle paraît unique et sans exemple ou que, pour en trouver une semblable, il faudrait remonter aux époques de Rome et de Byzance.

Mais de l'argent, des palais, des titres, ce n'est rien pour lui; il donne mieux : ses larmes. Il donne ces jours de deuil usés à Trianon au jeu — lui qui ne joue jamais! — et cette perpétuelle inquiétude au sujet de sa femme, qui lui fait, sur la route de Malmaison, précipiter à galops éperdus les pages, les écuyers, les chambellans, les grands officiers, pour avoir des nouvelles toutes fraîches, à chaque instant, de chacune des heures qu'elle passe sans lui. Et, comme un amant inquiet, le plus fidèle et le plus tendre des amants, il écrit lettre sur lettre, oblige tout ce qui l'entoure à des visites, prétend connaître jusqu'au moindre détail de la vie de la répudiée. Point d'attention, point de grâces, point de gentillesses qu'il ne fasse, se sentant ou se croyant coupable. Il voudrait qu'elle aussi prît sa décision, acceptât l'irrévocable, fît bonne figure à sa destinée nouvelle, lui enlevât ainsi à lui le souci de la savoir malheureuse par lui.

Et pourtant, quand il vient à Malmaison la voir et la consoler, il ne l'embrasse point, il n'entre point dans les appartements, il s'arrange toujours pour demeurer en vue, car il veut que Joséphine et tout le monde sachent que c'est à jamais fini. C'est ainsi

un respect de plus qu'il lui témoigne en ne permettant point que personne puisse penser que sa femme d'hier demeure sa maîtresse d'aujourd'hui. — Et puis, qui sait? peut-être lui-même se défie-t-il de ses sens — et, en ce cas, ce n'est pas seulement du respect qu'il montre : il témoigne combien vif, et puissant, et durable, et survivant à tout, même à la jeunesse et à la beauté, a été et demeure encore cet amour qui date de treize ans, l'amour le plus passionné à ses débuts, le plus persistant malgré les accidentelles infidélités, le plus impérieux et le plus aveugle que jamais homme ait éprouvé.





IV

MARIE-LOUISE

Jusqu'ici, toutes les femmes que Napoléon a possédées, il les a tenues pour des subalternes. Le prestige que, au début, Joséphine a exercé sur lui a complètement disparu à partir de 1806. Voyant à sa cour les plus grandes dames de l'ancienne France, des Montmorency, des Mortemart, des Laval, il a pris les Beauharnais pour ce qu'ils sont et a acquis une plus exacte notion des distances. De ses maîtresses, nulle n'a été pour flatter sa vanité par sa naissance ou la mode où elle s'est mise. Il n'en a point recherché de cette sorte, ou, si l'on veut admettre qu'il l'a fait, il s'est vite dégoûté et n'a même pas été jusqu'au bout.

D'ailleurs, la belle vanité qu'il tirerait, au point où il est, de conquêtes telles qu'il en pourrait faire en France! Pour satisfaire, par la femme, l'esprit d'am-

bition qui est en lui, il faut que l'aventure soit égalée à sa fortune; il faut pour le moins une fille de race impériale, et c'est ce qu'il rencontre lorsque l'empereur d'Autriche mendie son alliance et lui offre pour épouse sa fille aînée, Marie-Louise.

Cette fois, ce n'est plus, comme jadis avec Joséphine, l'accès dans un faubourg Saint-Germain imaginaire : c'est l'entrée dans la famille des rois, c'est l'apparentage avec ce qui domine le monde par l'ancienneté de la race et par l'illustration historique : avec les Bourbons et les Habsbourg-Lorraine. C'est, gravi, le dernier échelon qui restât à franchir pour être égalé, au moins en sa pensée, à ceux qui l'ont précédé sur ce trône, sa conquête, même pour se relier à eux par une appellation qui établisse comme une descendance. Il pourra dire : *Mon oncle,* en parlant de Louis XVI; *Ma tante,* en parlant de Marie-Antoinette, car, deux fois, par sa mère et par son père, sa future femme est la nièce de la Reine et du Roi de France.

Désormais, en s'adressant aux empereurs et aux rois, il ne sera plus réduit au protocole de fraternité illusoire d'usage entre souverains : il sera réellement leur beau-fils ou leur petit-fils, leur cousin ou leur beau-frère : le système napoléonien qu'il a établi en Occident et qu'il a, depuis quatre ans, tenté de rattacher aux différents systèmes dynastiques par les mariages d'Eugène, de Stéphanie et de Jérôme, se trouvera, par son mariage à lui, aggloméré avec le

système autrichien, comme jadis était le système des Bourbons. Sa dynastie perdra cet air improvisé qui lui est une faiblesse, et acquerra, avec des quartiers de noblesse qui feront passer sur son origine révolutionnaire, ces parentés qui seules paraissent à Napoléon constituer, en politique, un lien solide et durable.

Par ce mariage, son esprit d'ambition est donc satisfait, mais son esprit de domination, comment s'accommodera-t-il d'une femme qui, ayant de tels aïeux, entraînant un tel surcroît de grandeur, doit avoir, de naissance et d'instinct, la conscience de ce qu'elle est et de ce qu'elle vaut, la volonté de s'établir en une place digne d'elle, et cette certitude d'infaillibilité qui, étant le propre des princes nés princes, suffit à les hausser en leur conscience au-dessus du commun des êtres ?

Par une surprenante fortune, il se trouve que le terrain a été préparé comme à dessein. L'enfant qu'on lui livre n'imagine point qu'elle puisse avoir d'autre volonté que celle de son père ; elle sait que sa destinée sera toujours subordonnée aux intérêts de sa maison, que sa personne a été formée pour servir d'appoint dans quelque traité, et elle a été élevée de façon qu'elle subira sans répugnance, presque sans conscience, l'époux quelconque que la politique lui imposera.

C'est pour un tel emploi qu'elle a été formée dès sa prime enfance.



rêves. C'est elle qui commande dans les appartements, assiste aux leçons, dirige les jeux, surveille les domestiques et les institutrices. Ni jour ni nuit, elle ne quitte son élève. Comme cette charge passe pour grande et tient à la politique, la titulaire change si les ministres tombent : Marie-Louise a eu cinq gouvernantes en dix-huit ans ; mais l'éducation est réglée par des lois sévères et si strictes que, à travers les mutations du personnel, elle seule reste pareille.

Pour divertissements, ceux qu'on a dans un couvent : des fleurs à cultiver, des oiseaux à soigner, parfois quelque goûter sur l'herbe avec la fille de la gouvernante. Les jours de sortie, une intimité familiale très douce, mais très bourgeoise, avec des vieux oncles qui font de la peinture ou de la musique. Nulle toilette, point de bijoux, point de bals, aucune participation aux honneurs de cour, seulement quelques voyages pour les Diètes. Ce qui a le plus marqué dans la mémoire de Marie-Louise, ce qui l'a le plus distraite, ç'a été ses fuites devant les invasions françaises : la discipline perdait alors de sa régularité et l'on se relâchait des pensums.

Ainsi, ce n'est point une femme qu'on livre à Napoléon, c'est une enfant pliée à une règle si sévère, si uniforme et si étroite que toute discipline sera douce en comparaison et que le moindre plaisir sera nouveau.

Mais si l'éducation a, chez elle, ainsi comprimé la nature, n'est-il pas à craindre que la nature ne veuille

prendre ses revanches? C'est ici l'éducation qu'ont reçue les filles de Marie-Thérèse, et l'on a vu à l'œuvre Marie-Antoinette à Versailles, Marie-Caroline à Naples, Marie-Amélie à Parme. Sans doute; mais Napoléon suppose que les maris s'y sont mal pris, et il a fait son plan. La pensionnaire qu'il reçoit passera tout simplement du couvent de Schœnbrünn ou de Laxenbourg dans le couvent des Tuileries ou de Saint-Cloud. Il n'y aura en plus que le mari. Ce seront les mêmes règles inflexibles, la même rigueur de surveillance; nulle liberté de relations, point de lecture qui ne soit censurée, nulle visite masculine qui soit permise, l'*aja* remplacée par une dame d'honneur, et quatre *femmes rouges* montant perpétuellement la garde, deux aux portes, deux dans l'appartement, nuit et jour, comme des sentinelles devant l'ennemi.

Ainsi, puisque, mari, il est contraint d'apprendre à sa femme ce que son éducation tout entière a pris pour but de lui cacher, il suppléera à cette ignorance protectrice par les précautions matérielles : nul homme, si haut ou si bas qu'il soit placé sur l'échelle sociale, ne restera seul, fût-ce un instant, avec l'Impératrice.

Autour d'elle, l'ancienne étiquette du temps de Louis XIV, l'étiquette relâchée par l'indifférence de Louis XV et la faiblesse de Louis XVI, revivra tout entière. Mais, où la royauté voilait ses défiances sous l'apparence d'honneurs traditionnels, en employant

les plus grandes dames du Royaume à surveiller la Reine sous couleur de lui tenir compagnie, Napoléon portera la netteté impitoyable de ses consignes militaires et en accusera la rigueur en chargeant de les appliquer des veuves ou des sœurs de soldats.

Ce n'est point jalousie, car il ne connaît point encore la femme pour laquelle il légifère : c'est prudence et précaution. Il l'a dit au Conseil d'État : « L'adultère est une affaire de canapé », et il demeure convaincu, peut-être par expérience, que tout tête-à-tête entre homme et femme tourne facilement au criminel. Avec cette méfiance de la femme il doit trouver fort à son goût le système adopté par les Orientaux. S'il ne peut, parce que ce n'est point de mode en Occident, enfermer sa femme dans un harem, il supplée aux eunuques par les *femmes rouges* et remplace les grilles par l'étiquette. Sauf le nom, la prison est pareille. Il est vrai que, la prison acceptée, il entend y donner à sa femme toutes les jouissances matérielles qu'elle peut souhaiter : tant pis si elles se trouvent presque de tous points semblables à celles qu'offrirait un sultan à son odalisque favorite !

A Vienne, Marie-Louise a ignoré les robes élégantes, les dentelles exquises, les schalls rares, les lingeries luxueuses : elle aura ici, pourvu qu'aucun marchand de modes ne l'approche et que les choix soient faits par sa dame d'atours, tout ce que l'industrie française produira de plus nouveau et de plus

cher. Il lui en donne un avant-goût par le trousseau et la corbeille qu'il lui envoie, qu'il a vus lui-même article par article et qu'il a fait emballer sous ses yeux.

Ce sont les douze douzaines de chemises en batiste fine garnies de broderies, de dentelles et de valenciennes qui coûtent 19,386 francs, les vingt-quatre douzaines de mouchoirs qu'il paie 10,704 francs, les vingt-quatre camisoles de 9,060 francs, les trente-six jupons de 6,354 francs, les vingt-quatre bonnets de nuit de 5,652 francs, et les serre-tête, les fichus de nuit, les peignoirs, les fichus du matin, les robes (une de 5,000 francs en point à l'aiguille), les pelotes, les frottoirs, les serviettes de toilette, jusqu'aux linges de garde-robe. Pour 94,666 francs de lingerie que fournissent Mesdemoiselles Lolive et de Beuvry.

Puis, c'est pour 81,199 francs de dentelles (et il y a un schall d'alençon de 2,300 francs, une robe d'angleterre de 4,500 francs, une de 4,800, une de 8,000 !), ce sont les soixante-quatre robes de Leroy, payées 126,976 francs, ce sont les dix-sept schalls de cachemire, payés 39,860 francs ; ce sont les douze douzaines de bas, et, de ces bas, il en est depuis 18 francs jusqu'à 72 francs la paire ; ce sont les soixante paires de souliers et de brodequins, de toute couleur, de toute étoffe, fabriqués sur les mesures envoyées de Vienne, et si mignons tous, que Napoléon, les faisant jouer au bout de ses doigts, les déclare de « bon augure ».

Toutes les élégances, toutes les raretés, toutes les richesses de ce Paris qui, par le monde, régit le goût et donne la mode, il les étale devant elle : pour 411,736 fr. 24 c. de fanfreluches. Et, chaque année, elle en aura presque autant, puisque, pour sa toilette seule, elle aura par mois 30,000 francs à dépenser : 360,000 francs par an.

A Vienne, elle avait à peine quelques pauvres bijoux qu'une bourgeoise de Paris eût méprisés : des bracelets en cheveux, une parure en petites perles, une autre en pastilles vertes, l'écrin d'une princesse ruinée. Elle aura à Paris des diamants comme nulle souveraine n'en posséda jamais : ces treize diamants entourant le portrait de l'Empereur qui ont coûté 600,000 francs, un collier de 900,000 francs, deux pendeloques de 400,000, une grande parure, plus riche encore, composée d'un diadème, un peigne, une paire de boucles d'oreilles, deux rangs de chatons et une ceinture : une parure où entrent 2,257 brillants et 306 roses ! Elle aura une parure en émeraudes et brillants de 289,865 francs, une en opales et brillants de 275,953 francs, puis une en rubis et brillants, une en turquoises et brillants, sans compter la parure de diamants fournie par le trésor de la Couronne, et qui est estimée 3,325,724 francs.

En Autriche, les chambres qu'elle habitait étaient des plus simples : elle trouvera en France des appartements dont l'Empereur lui-même a ordonné et surveillé la décoration, qu'il a fait tendre tout de neuf

de façon que rien n'y rappelât l'ancienne habitante ; des appartements qui, en quelque palais qu'elle aille résider, renferment les mêmes petits meubles d'usage journalier, afin qu'elle retrouve partout ses habitudes et ait à sa main les mêmes objets. Lui-même a présidé aux choix et aux places. Il en est si fier qu'il invite chacun de ses hôtes à en faire la visite. Aux Tuileries, avec le roi et la reine de Bavière, il s'engage dans le petit escalier noir qui va de son cabinet à la chambre de l'Impératrice — l'escalier si étroit que le roi, avec son gros ventre, le descend à grand'peine de côté ; — lorsqu'on arrive en bas, toujours dans le noir, la porte est fermée, et les trois Majestés font volte-face pour remonter, non sans effort, en ordre inverse. A Compiègne, c'est lui encore qui fait à la reine de Westphalie les honneurs de ce cabinet de bains meublé et tendu en cachemires des Indes : 400,000 francs de cachemires !

Telle qu'elle a été élevée, les gouvernantes, pour le salut de son estomac, lui interdisaient les friandises : comme il la sait gourmande à la façon des Viennoises, qui prennent, à toute heure, des gâteaux et du café au lait, il change, pour lui plaire, les règlements de sa table, y multiplie les entremets, les bonbons, les petits fours, et prévoit un goûter complet de pâtisserie.

Elle est généreuse et n'a pu rien donner jusqu'ici que les menus ouvrages qu'elle faisait elle-même. Elle pourra gorger maintenant de ses présents son

père, et ses frères, et ses sœurs, et sa belle-mère, et tout son monde, leur envoyer chaque année pour plus de deux cent mille francs d'objets de Paris : toilettes, porcelaines, livres, nécessaires et petits meubles. Lui-même, dès avant qu'elle n'arrive, a donné le signal.

Elle ne peut savoir si elle aime les spectacles, puisque jamais on ne l'y a conduite : mais elle ne serait point de son temps ni de son pays si elle ne les aimait point. Elle aura donc le spectacle, musique ou comédie, aussi souvent qu'il lui plaira, soit qu'elle aille avec lui dans les théâtres, soit qu'elle fasse jouer les acteurs dans ses palais. Quoi encore ? Tout ce qu'elle voudra : chiens, oiseaux, maîtres de musique, de peinture ou de broderie, toutes les estampes, toutes les curiosités du Petit-Dunkerque, tout, pourvu qu'elle se plie à la discipline du harem et qu'elle accepte cette vie, toute semblable au surplus à celle qu'elle a menée. Elle n'en sortira que pour les cérémonies civiles et religieuses, pour les grands bals, les spectacles, les cercles, les chasses, les villégiatures, les voyages d'apparat. Elle apparaîtra alors hautaine, presque hiératique sous son costume de Cour chargé de diamants, gardée par son cortège de dames et d'officiers, aperçue de loin et de bas par les peuples, comme une idole.

Ainsi lui pare-t-il les grilles et lui orne-t-il sa prison ; ainsi rêve-t-il de la maintenir enfant en l'amusant avec des joujoux ; ainsi règle-t-il minu-

tieusement sa vie pour qu'elle passe sans secousse de l'état d'archiduchesse captive à Schœnbrünn à l'état d'impératrice captive à Paris ; ainsi assure-t-il l'obligation de sa fidélité et prétend-il mettre l'épouse de César au-dessus et en dehors du soupçon. Et s'il agit ainsi, et avec cette rigueur, ce n'est point tant parce qu'il est époux que parce qu'il pense à sa paternité prochaine et se prépare à son rôle de fondateur de dynastie. La femme qu'il enferme ainsi sous quatre femmes rouges a, suivant lui, cette mission spéciale, on peut dire unique, d'être mère par lui. Elle est le moule destiné à recevoir et à développer le germe dynastique, et c'est à assurer, à démontrer la légitimité de la filiation de ce germe que tendent toutes ces précautions. Napoléon n'a point si tort, car la doctrine monarchique tient là tout entière.

Que Marie-Louise devienne mère, il n'en doute pas. Ses informations à ce sujet sont prises avec la dernière minutie. Outre qu'elle est « parfaitement formée », elle a de bons exemples dans sa famille. Sa mère a eu treize enfants, sa grand'mère dix-sept, son arrière-grand'mère vingt-six. C'est bien là, comme il disait à Champagny, « le ventre » qu'il a voulu épouser. Quant à lui-même, il est rassuré. Il a à son actif deux expériences authentiques et toute défiance nerveuse est dissipée. Qu'elle vienne donc à présent et qu'elle se hâte, celle qui va assurer la succession de son trône et gagner l'avenir pour sa race.

Mais cette femme lui plaira-t-elle ? Pourra-t-il physiquement la désirer et de quel désir ? De Vienne on lui a envoyé son portrait : c'est une fille aux longs cheveux blonds, divisés sur le front en grosses touffes pendantes ; un front assez élevé, des yeux d'un bleu de faïence, la face marquée de la petite vérole et piquetée de rouge ; le nez un peu creusé à la racine, les lèvres grosses, le menton lourd et saillant, les dents blanches, assez séparées et portées en avant, une gorge belle, mais très forte, tout à fait d'une nourrice ; les épaules larges et blanches ; des bras maigres, des mains toutes petites, des pieds charmants. Elle est grande pour une femme : cinq pieds deux pouces ($1^{m}674$ millim.), — moins grande que lui seulement de quatre lignes (9 millimètres). Plutôt une belle femme, mais sans grâce, ni souplesse, ni charme. Cela peut s'acquérir, croit-il, aussi bien que l'élégance et l'aisance. D'ailleurs, la hauteur dans l'abord ne lui déplaît pas et il y trouve de l'impérial. Ce qu'il regarde avant tout, c'est qu'elle paraisse à tous de la race dont elle sort. Lorsque Lejeune, l'aide de camp de Berthier, arrive de Compiègne, précédant de quelques jours l'Impératrice, Napoléon fait apporter le portrait qu'il a reçu de Vienne et questionne Lejeune qui, par bonheur, est autant peintre que soldat, sur toutes les parties de la ressemblance. Lejeune montre alors un profil d'elle qu'il a dessiné et, tout de suite, Napoléon s'écrie : « Ah ! c'est bien la lèvre autrichienne ! » Il prend

sur la table, où elles sont empilées, des médailles des Habsbourg, il compare les profils et il s'extasie. C'est ici la femme qu'il souhaitait, c'est l'Impératrice!

Depuis que la négociation est conclue, depuis qu'il voit son rêve s'accomplir, il trépigne d'impatience de le posséder. En vain, pour rompre ses pensées, fait-il chaque jour des dix, quinze lieues en chassant à courre : cette idée l'obsède; il en parle à chacun, il voudrait que les préparatifs de la réception fussent achevés avant d'être commencés. Si, au Louvre, pour l'installation de la Chapelle dans le Grand-Salon, on lui objecte qu'on ne sait où mettre les immenses tableaux : « Eh bien! répond-il, il n'y a qu'à les brûler ! » Il se préoccupe — lui ! — de l'effet qu'il produira; il se fait faire par Léger, le tailleur de Murat, un costume de Cour tout couvert de broderies, qui le gêne au point qu'il ne peut le garder. Il fait venir un cordonnier nouveau pour que ses souliers soient plus fins : il veut apprendre à valser et s'y donne mal au cœur. Comme écrit Catherine de Westphalie à son père, « ce sont des choses que ni vous ni moi n'aurions imaginées ».

Et, à mesure que le cortège de l'Impératrice, de Vienne gagne l'Allemagne, puis la France, son impatience croît. Il veut tenir la femme : bien plus que la femme, ce que représente la femme. En chacune des villes où, selon un itinéraire qu'il a fixé heure par heure, Marie-Louise s'arrête, il expédie des pages, des écuyers, des chambellans, avec des lettres, des

fleurs, du gibier qu'il a tué. De chacune, il attend des lettres, des lettres de l'Impératrice, des lettres de Berthier, des lettres de sa sœur Caroline qui lui amène sa femme, des lettres des dames, des écuyers, des préfets. Il en prendrait des pages, des laquais et des postillons.

A la fin il n'y tient plus. Marie-Louise a couché à Vitry le 26 mars. Le 27, elle doit venir à Soissons; le 28, seulement, doit avoir lieu l'entrevue. Le cérémonial en est imprimé. Le pavillon où les époux par procuration se rencontreront est construit et tapissé. Les troupes sont commandées. Les repas sont préparés. Les villes sont dans l'attente. Mais qu'importe ! Le 27, au matin, il part de Compiègne avec Murat, sans escorte, sans suite, par une pluie battante. Sous le portail de l'église de Courcelles, il attend.

Voici la grande berline à huit chevaux qui s'arrête pour relayer. Napoléon s'approche. L'écuyer de service l'annonce. Caroline le nomme. Le marchepied s'abaisse. L'Empereur, tout trempé, est dans la voiture. On repart, on brûle les villages où les maires sont de planton, discours en main ; on brûle les villes en fête où le dîner refroidit, l'excellent dîner que Bausset a commandé. Sans manger, à neuf heures passées du soir, on arrive à Compiègne; l'Empereur abrège les discours, les présentations, les compliments. Il mène Marie-Louise dans son petit appartement de l'intérieur.

Là, à elle de se souvenir de la leçon que son père lui a faite « d'être à son mari tout à fait et de lui obéir en toute chose... »

Le lendemain, à midi, il se fait servir à déjeuner près du lit de l'Impératrice par les femmes de son service. Et, dans la journée, il dit à un de ses généraux : « Mon cher, épousez une Allemande. Ce sont les meilleures femmes du monde, douces, bonnes, naïves et fraîches comme des roses. » Pense-t-il qu'on va s'étonner qu'il ait pris autant au sérieux le mariage par procuration et n'ait point attendu les cérémonies qui vont suivre ? En ce cas, il a sa justification prête : « Henri IV, dit-il, en a fait de même », et cela répond à tout.

* * *

« Je n'ai pas peur de Napoléon, dit Marie-Louise à Metternich trois mois après son mariage, mais je commence à croire qu'il a peur de moi. »

Ces trois mois auraient donc suffi amplement pour dissiper cette terrible angoisse qui, de Vienne à Compiègne, l'avait étreinte au point de troubler toutes ses fonctions physiques, et pour changer entièrement les rôles. Mais comment l'admettre ? Il aurait peur, lui, d'une fille de dix-huit ans qu'il a prise sans façon, à la hussarde, le soir même où elle est arrivée et en passant toutes les cérémonies d'État et d'Église ? Sans doute : ç'a été là le mouvement impulsif, et plus il y a, au fond de lui, de timidité et d'embarras, plus il

est porté à se montrer brutal. Ce n'est pas tant la femme qu'il a voulu posséder que ce que représentait la femme. Les sens entraient pour assez peu dans son désir ; mais ce désir était chauffé par son ambition tout entière. Avoir cette femme, c'était l'impossible, l'irréalisable, et c'est pour cela qu'il s'est emparé d'elle tout de suite, dès qu'il l'a tenue, comme s'il craignait qu'elle ne lui échappât. C'est ainsi qu'il a fait en d'autres circonstances, au Caire et à Varsovie, où il ne s'agissait point d'une telle épousée, où le désir n'était que physique.

Mais presque aussitôt après, la réaction s'opère. La femme qu'il a prise, à son tour s'empare de lui. Les sens qui d'abord ne jouaient presque aucun rôle, dominent à présent. Il veut être aimé, craint de ne point l'être ou de ne pas paraître tel.

Il ne se contente plus de la chair qu'il a conquise et qu'il détient ; il veut l'esprit aussi et que cette femme avoue, proclame qu'elle est heureuse par lui. Aux Tuileries, un matin, il fait venir Metternich et l'enferme avec l'Impératrice ; au bout d'une heure, il rouvre la porte et rentre en riant : « Eh bien ! dit-il, avez-vous bien causé ? L'Impératrice a-t-elle dit bien du mal de moi ? A-t-elle ri ou pleuré ? Je ne vous en demande pas compte. Ce sont vos secrets à vous deux. » Ce qui ne l'empêche pas, dès le lendemain, d'interroger Metternich et, comme l'autre se défend de répondre, sur la parole même que l'Empereur a donnée : « L'Impératrice n'a pas une plainte à formuler ;

j'espère que vous le direz à votre empereur et qu'il vous croira plus que d'autres. »

En vérité, en prenant ainsi ses témoins, en rompant ainsi pour eux la clôture, ce n'est point l'empereur François qu'il entend rassurer, c'est lui-même. Il veut se convaincre que sa femme s'est donnée tout entière à lui, qu'elle ne garde point d'arrière-pensée, qu'elle se plaît à la vie très bourgeoise, comme il dit, qu'il lui fait mener; que, par suite, il trouvera près d'elle le bonheur domestique auquel il aspire.

Cette femme pourtant, dès sa petite enfance, a subi et partagé contre lui l'animadversion ambiante. Sa « maman » lui a conté, quand elle avait six ans, que *Monsignore Buonaparte, le Corsican,* s'est sauvé d'Égypte, désertant son armée, et qu'il s'est fait Turc. Elle a cru fermement qu'il battait ses ministres, qu'il avait tué de sa main deux de ses généraux. L'année même qui a précédé son mariage, — cette année qui a vu Eckmühl, Vienne bombardée, Essling et Wagram, — elle l'a tenue pour la dernière que le monde dût vivre, et c'était Napoléon l'*Antechrist.* « La colère me dévorerait, écrivait-elle après Znaïm, si je devais dîner avec un de ses maréchaux. » Lorsque le divorce a éclaté, elle n'a point admis un instant qu'il pût être question d'elle. « Papa, disait-elle, est trop bon pour me contraindre sur un point d'une telle importance. » Elle plaignait seulement la pauvre princesse qu'il choisirait, « car elle était sûre

que ce ne serait point elle qui deviendrait la victime de la politique ». Quand la nouvelle de son mariage a pris corps : « Priez pour moi », écrivait-elle à une amie d'enfance. Et elle ajoutait : « Je suis prête à sacrifier mon bonheur particulier au bien de l'État. » On lui demanda son avis, mais pour la forme ; les archiduchesses n'ayant d'opinion que celle de leur père. Elle se résigna ; mais Napoléon n'en devait pas moins apparaître à son imagination pareil à l'ogre des contes de fées. Qu'on y pense : l'homme de la Révolution, celui qui quatre fois avait terrassé, démembré son pays ; qui deux fois était entré à Vienne en conquérant ; qui avait contraint son père, l'empereur, *la Sacrée Majesté Impériale !* à venir à son bivouac mendier la paix ; tous ses sentiments d'aristocrate et de patriote, de princesse et de fille, ce qui est le plus sacré dans l'âme humaine et ce qui est le plus vibrant dans l'orgueil aristocratique, devaient le lui faire détester.

Mais dès qu'il l'a épousée, on ne sait trop si elle y pense, tant l'éducation qu'elle a reçue l'a faite pareille à un automate, tant le cerveau étroit sécrète peu d'idées ; tant le tempérament chez elle, dès les premiers jours, s'éveille et prend le dessus. On se demande si Napoléon n'a point raison lorsqu'il semble croire que si Marie-Louise aurait éprouvé quelque répugnance contre son mariage, ç'aurait été purement physique. « On lui avait toujours dit, raconte-t-il, que Berthier était, pour la figure et l'âge, mon exacte

ressemblance. Elle laissa échapper qu'elle y trouvait une heureuse différence. » Tout le passé est-il donc lavé et effacé par ce fait que cette archiduchesse est devenue physiquement sa femme, que physiquement le mari ne lui a point déplu ? Qui sait ? Si invraisemblable que la chose paraisse, avec Marie-Louise, elle est probablement vraie.

Aussi, Napoléon tient-il à lui prouver qu'il est et qu'il demeure bon mari. Il a cessé, dès le Consulat, de faire chambre commune avec Joséphine, prétextant ses occupations et son travail ; en réalité, pour assurer sa liberté. Si Marie-Louise l'exigeait, il se remettrait à l'attache, car, dit-il, « c'est le véritable apanage, le vrai droit d'une femme » ; mais tandis que lui, frileux dans les appartements, y fait entretenir du feu presque été comme hiver, elle, élevée à la dure dans ces immenses, glacials palais des environs de Vienne, ne peut supporter la chaleur. Souvent, avec des tendresses de jeune mari, il lui dit : « Louise, couche chez moi », et elle, avec son accent dur d'Allemagne, répond : « Il y fait trop chaud. » Lorsque, descendant dans la chambre de sa femme, il ordonne qu'on allume le feu, l'Impératrice, survenant, prescrit qu'on l'éteigne et, comme « Sa Majesté est chez elle », les femmes rouges obéissent et l'Empereur, qui a froid, s'en va.

Cela lui donnerait des facilités pour être infidèle, mais il n'y pense guère, ou, s'il y pense, il se cache comme un débiteur qui ferait banqueroute. Sans

doute, en 1811, il a l'air de faire quelque attention à la princesse Aldobrandini-Borghèse, Mademoiselle de la Rochefoucauld, qu'il a mariée, avec 800,000 francs de dot, au beau-frère de Pauline, et qu'il vient de nommer dame du Palais. Mais c'est seulement la jeunesse, l'entrain et l'élégance de cette jeune femme qui le frappent. — Au moins on peut le croire. Il paraît aussi se ménager la duchesse de Montebello, dame d'honneur de l'Impératrice, et l'on en fait scandale dans les correspondances privées, mais rien n'est moins sûr, et, de fait, la duchesse ne semble guère l'avoir en gré. Ce qu'il se permet, ce sont en réalité des aventures tout obscures, soigneusement dissimulées et dont personne ne parle parce que personne ne les connaît. A Caen, pendant le voyage de Normandie, une rencontre — est-ce bien la première ? — avec Madame Pellapra, femme du receveur général du Calvados, le Pellapra du procès Teste-Cubières. Il la retrouvera à Lyon en 1815, au retour de l'île d'Elbe, et alors les pamphlétaires saliront à l'envi « Madame Ventreplat ». A Saint-Cloud, une passade avec une certaine Lise B..., la pareille des lectrices de jadis, mais nulle liaison, au plus trois ou quatre entretiens en particulier. Voilà tout. Sa fidélité est à ce point authentique, qu'il laisse, à présent, voir à tout venant le petit appartement qui, à Compiègne, ouvrant par une porte masquée sur le corridor où sont les chambres des dames invitées, communique avec son appartement par un escalier dérobé et qui,

jadis, recevait les visiteuses de bonne volonté. Il fait mieux : il sait ou croit savoir que Marie-Louise peut prendre ombrage de ses visites à Malmaison et de ses visites rue de la Victoire. Celles-ci demeurent à ce point mystérieuses que nul pour ainsi dire n'en a connaissance. Celles-là, moins fréquentes d'année en année, à mesure que Joséphine lui donne, par sa conduite, plus de motifs d'être mécontent, sont aussi secrètes, et il a soin de recommander aux officiers de n'en point parler. « Cela, dit-il, ferait de la peine à ma femme. »

L'âge survenant, — car il a passé la quarantaine, — a pu éteindre certaines ardeurs. De plus, sa jeune femme avec sa peau fraîche, son corps laiteux de Viennoise amoureuse et naïve, lui plaît physiquement, — beaucoup trop, dit Corvisart. La fidélité s'explique. Mais c'est toute sa vie qu'il change. De son adolescence pauvre, solitaire et mélancolique, il est resté, comprimé en lui, très tard, un goût pour les jeux de main, les gamineries bruyantes et actives. Cela n'est point sorti en son temps et se fait issue. Avec les dix-huit ans de Marie-Louise, par là, ses quarante et un ans se trouvent appariés : il est plus enfant qu'elle, avec une sorte de passion pour des amusements de collégien. Le voici, à cheval, qui la poursuit en courant par les parterres de Saint-Cloud. Le cheval butte, le cavalier tombe et se relève en riant et en criant : *Casse-cou !* Le voici, reprenant les parties de barres de Malmaison, jouant au ballon

ou à cache-cache. A la vie cloîtrée préparée pour elle, et qu'elle a toute acceptée, elle n'a proposé qu'un amendement : elle a voulu monter à cheval, fantaisie d'usage pour les princesses de Lorraine, dès qu'elles sont libérées de la tutelle maternelle. Marie-Antoinette a fait de même et l'on se rappelle les objurgations de Marie-Thérèse. Napoléon ne veut point laisser à un autre le soin de faire le maître de manège. C'est lui qui met l'Impératrice en selle et, tenant le cheval par la bride, il court à côté. Lorsque l'écolière a trouvé à peu près son assiette, chaque matin, après déjeuner, il se fait amener un de ses chevaux, l'enfourche sans prendre le temps de passer ses bottes et, dans la grande allée, où, tous les dix pas, un homme d'écurie est de planton pour parer à toute chute, il chevauche près de sa femme, en bas de soie, s'amusant dans les temps de galop aux cris qu'elle pousse, excitant les chevaux pour les faire courir, tombant lui-même plus souvent qu'il ne voudrait. Le soir, en petit comité, il met en train les petits jeux ; c'est le temps où ils fleurissent : *le Furet du Bois joli, les Ciseaux croisés, Colin-Maillard* sous toutes ses formes, les jeux à pénitences dont on fait des volumes. Il y joue comme les autres, mais avec une médiocre patience et sans se soumettre à devenir, au gré des dames, *Pont d'Amour, Cheval d'Aristote, Roi de Maroc* ou *Portier du Couvent.*

Marie-Louise, jusque-là, n'avait qu'un talent de société dont elle était fière : c'était de remuer son

oreille sans bouger aucun muscle de sa face. Talent insuffisant. A présent, elle joue au billard, pour lequel elle s'est prise de passion, et provoque l'Empereur, qui s'en tire si mal que, pour se trouver de force, il demande des leçons à un de ses chambellans.

Et toujours, qu'elle veuille dessiner le profil de son mari — lequel se prête à poser pour elle quand il ne le fait devant aucun peintre; — qu'elle s'asseye à son piano et joue pour lui des sonates à l'allemande qu'il goûte peu, ou qu'elle lui montre ses ouvrages, le baudrier ou le ceinturon qu'elle lui brode — que brode plutôt la maîtresse de broderie, Madame Rousseau — il est là attentif, occupé d'elle, cherchant à l'égayer, à l'amuser, « sa bonne Louise-Marie », et, de son tutoiement bourgeois, il étonne cette cour à présent collet-monté, où les maris du faubourg Saint-Germain se gardent de tutoyer leurs femmes.

Ces habitudes-là ne sont point pour choquer Marie-Louise. Elle s'y fait vite, rendant à son mari tutoiement pour tutoiement, donnant des petits surnoms d'amitié à ses belles-sœurs, appelant sa belle-mère *maman,* mais c'est à une condition : que son mari ne la quitte point et qu'il soit à ses ordres. Et il s'y met.

Lui qui, jusqu'ici, a réglé son existence sur ses occupations, il est contraint à présent de concilier — parfois de sacrifier — ses occupations aux goûts, aux désirs, parfois aux caprices de sa femme. Il avait l'ha-

bitude de déjeuner seul, rapidement, sur un coin de table, lorsque ses affaires lui permettaient d'y penser. Maintenant — au moins pendant les années 1810 et 1811, car après il se libère — c'est un gros déjeuner à heure fixe avec sa femme, un déjeuner où l'on sert un potage, trois entrées, un rôti, deux entremets, quatre hors-d'œuvre de cuisine et un dessert complet, au lieu des quatre plats que jusque-là on lui avait présentés.

Dans les voyages (et, de 1810 à 1812, il y a cinq grands voyages en Normandie, en Belgique, en Hollande, sur le Rhin et à Dresde), ce n'est point elle, comme jadis Joséphine, qui attend l'Empereur, c'est l'Empereur qui l'attend. Elle n'est jamais prête ni pour la chasse, ni pour les réceptions, ni pour le spectacle, et il monte patiemment la garde, se contentant, comme à Fontainebleau, de chantonner en fouettant avec sa cravache le sable de la cour.

Elle n'admet point qu'il s'éloigne, et il ne s'éloigne point, quelque nécessité qu'il y ait qu'il aille en Espagne prendre lui-même le commandement de ses armées. Chaque jour, il voudrait partir. Ses équipages sont tout prêts, à la frontière. Ils y resteront jusqu'aux derniers jours.

Il aimait à la chasse les longues randonnées, les courses à l'aventure, à toute bride, à perdre l'haleine, qui, après le travail assidu et prolongé, activaient son sang. A présent, comme elle entend suivre toutes les chasses, qu'elle ne veut point se désheurer et

qu'il faut être rentré pour les repas, — sa grande affaire, — il ne chasse plus, il se promène de façon que les calèches puissent suivre et que le dîner ne refroidisse pas.

Il n'est pas seulement un mari fidèle, mais un mari galant, un mari amoureux et qui guette les occasions d'être agréable. Qu'il soit généreux, qu'il offre à sa femme, aux étrennes, une parure de rubis du Brésil de 400,000 francs quand elle en souhaitait une de 46,000 ; qu'il lui donne après ses couches ce collier de perles de huit rangs, contenant 816 perles et coûtant 500,000 francs qu'on volera à Blois, cela n'est qu'impérial ; mais, ce qui montre l'amant dans le mari, ce sont ces bracelets avec des dates, des noms en pierres de couleurs ou en diamants, ces bonbonnières, ces médaillons où, sous toutes formes, Napoléon s'ingénie à placer son effigie. Et n'est-ce point elle qui proclame cet amour quand elle fait, par Nitot, entourer son portrait à elle de perles fines et de pierres de couleur formant ces mots : LOUISE, JE T'AIME, et qu'elle fait poser ce médaillon à l'écritoire de son mari ?

S'il ne l'aimait point comme il fait, il ne prendrait pas ombrage de la moindre phrase de journal, du moindre vers qui le présente en berger amoureux. Dès qu'il voit imprimé quelque mot qui lui semble violer l'intimité de sa pensée, vite au ministre de la Police une lettre fulminante où il ne conteste point qu'il aime, mais où il défend qu'on le dise.

Pour attirer la tendresse de sa femme, il s'ingénie aux attentions pour la famille autrichienne : à l'empereur François, c'est à chaque instant des cadeaux de livres et de gravures ; à l'impératrice Maria-Ludovica d'Este, des toilettes ; aux archiduchesses et aux archiducs, des livres, des meubles, des robes, des armes, des bijoux. Il ne s'agit point ici des présents de Marie-Louise, laquelle expédie par chaque courrier des monceaux d'effets, mais de ceux de Napoléon lui-même. En une seule fois, après l'entrevue de Dresde, où l'impératrice d'Autriche a littéralement dévalisé la garde-robe de sa belle-fille, on expédie, aux frais de l'Empereur, à sa belle-famille, huit nécessaires, dont un de 28,000 francs, deux montres d'or, neuf schalls, trente et une robes en pièces, vingt-six autres robes confectionnées, trente-deux chapeaux, toques et casques : des objets parisiens pour 122,642 fr. 70.

Point de chatterie qu'il n'ait à sa cour pour le grand-duc de Wurtzbourg, l'oncle de sa femme, pour Metternich, pour Schwarzenberg, pour quiconque est Autrichien. « Il les gorge de diamants », c'est lui qui le dit, et rien n'est plus vrai.

La preuve la meilleure encore qu'il donne de son amour, c'est que, tout jaloux qu'il est, il n'ose gronder. La méfiance en lui est demeurée entière, malgré le temps qui s'est écoulé, l'amour qu'on lui témoigne et les précautions par lesquelles sa sécurité devrait être assurée et qu'il a toutes maintenues. En voici la preuve : lorsque, devant la nécessité de la guerre en

Russie, il est obligé de quitter sa femme, par chaque courrier il se fait adresser un rapport circonstancié sur les promenades qu'elle a faites, les visites qu'elle a reçues, la façon dont elle a occupé ses soirées ; et ce rapport est rédigé par un subalterne qui emploie du papier à chandelle, qui écrit *Vildavre* pour Ville-d'Avray ; et, sur cet ignoble papier, en face de ces notes informes, lui, si méticuleux en matière de protocole, met, de sa main, des signes d'interrogation et de rappel. Voilà donc l'homme, et nulle preuve ne saurait être plus démonstrative, non de sa jalousie, mais de sa continuelle attention. Et pourtant, si quelque chose en la conduite de sa femme lui déplaît, il se contraint, il n'ose la reprendre en face ; il s'ingénie à trouver un intermédiaire qui porte ses plaintes. L'Impératrice, se promenant dans le parc de Saint-Cloud avec Madame de Montebello, s'est laissé présenter par la duchesse un de ses parents auquel elle a parlé. Le lendemain, au lever, l'Empereur retient l'ambassadeur d'Autriche, lui raconte l'histoire, et comme Metternich s'excuse de ne point comprendre où va la confidence : « C'est, lui dit Napoléon, que je désire que vous parliez du fait à l'Impératrice. » Comme l'autre refuse, il insiste : « L'Impératrice est jeune, dit-il, *elle pourrait croire que je veux faire le mari morose.* Ce que vous lui direz fera plus d'impression sur elle que ce que je pourrais lui dire. »

Il y a plus : s'il est une maîtresse que Napoléon

NAPOLÉON

1812

LETTRE A L'IMPÉRATRICE MARIE-LOUISE

« Ma bonne amie, tu vois que nous nous sommes rapprochés de bien des jours. J'expédie le petit Montesquiou à Paris. Le temps est froid, 4 à 5 degrés. La terre est couverte de neige. Ma santé est bonne. Je pense à toi. Je tiendrai à bonheur de te voir bientôt. Tu n'en doutes pas, car tu sais combien je t'aime tendrement. Embrasse mon fils.

Smolensk, le 11 9bre « N. »

(Archives impériales de Russie)

Ma bonne amie — Je t'écris quelques
[illegible] rapproché de bien des [illegible] j'ai
expédié le petit Montesquiou à Paris
le temps fait 4 à 5 degrés la terre
couverte de neige. Ma santé
bonne, je ne pense qu'à toi. J'ai adressé
[illegible] bientôt [illegible]
[illegible] combien je
t'aime tendrement au [illegible]

Smolensk le 11 9bre

Nap

ait aimée, l'unique pourrait-on dire, qui ait occupé sa pensée, c'est le pouvoir. Et ce pouvoir, si ardemment refusé à Joséphine que, pour un mot où elle *semble* parler de politique, il lui inflige, par le *Moniteur,* le plus cruel des désaveux ; ce pouvoir, dont Napoléon est jaloux à ce point que, ni à ses plus vieux conseillers, ni à ses frères, ni à qui que ce soit au monde, il n'a consenti à en abandonner l'ombre seulement ; en 1813, aux heures les plus périlleuses pour son empire, il le partage avec sa femme. Il établit solennellement Marie-Louise régente de l'Empire : Impératrice, Reine et Régente !

Sans doute, l'abandon est plus apparent que réel ; — sans doute nulle décision grave ne doit être prise sans qu'il intervienne ; sans doute, en Russie, il a eu la sensation du désastre, l'impression qu'il pouvait y rester, et, au retour, se lançant en des risques plus grands encore, il a prétendu assurer, pour le cas où il disparaîtrait, la transmission de sa couronne, mais encore fallait-il se dépouiller, et il l'a fait. A présent, les décrets sont rendus, au nom de l'Empereur, par l'Impératrice ; par l'Impératrice, les grâces sont accordées, les nominations signées, les proclamations lancées. A présent, plus de ces Bulletins par lesquels, depuis 1800, le maître faisait partout entendre sa parole, annonçait et commentait ses victoires, distribuait la gloire et rendait ses comptes de conquêtes ; c'est « Sa Majesté l'Impératrice Reine et Régente qui a reçu de l'armée telles ou telles nouvelles ». Les

conscrits de l'année funeste ce sont ses conscrits à elle : les Marie-Louise, comme le peuple les appelle.

Du haut en bas de l'échelle gouvernementale, les faiblesses se manifestent, les défections se préparent, les trahisons s'accomplissent. Il n'est plus là. Son nom même a disparu. Ce nom de Marie-Louise, on ne le craint point. Il ne dit rien au peuple, il ne signifie rien. Mais Napoléon n'en veut point démordre : il s'applaudit de ce qu'il a établi. Sa femme en sait, à elle seule, plus que Cambacérès, plus que tous les Bonaparte réunis. Plus la catastrophe est proche, plus le péril est imminent, plus il s'attache à cette pensée que elle, elle seule, sauvera tout.

Et, par hasard — car de son départ de Paris, et de la capitulation, et du reste, elle n'est pas responsable — par hasard, c'est par elle que tout est perdu. Il lui écrit une lettre en clair, non chiffrée, où il lui indique le mouvement suprême qu'il va tenter contre les armées alliées. Cette lettre tombe aux mains des coureurs de Blücher, et Blücher s'empresse de la mettre, *décachetée,* « aux pieds de la fille auguste de Sa Majesté l'empereur d'Autriche ».

* * *

L'ILE D'ELBE

En toute cette confiance marquée, étalée, affirmée, Napoléon a-t-il été uniquement guidé par l'amour ? En cette façon d'agir, la politique avait-elle sa part? Comptait-il que l'empereur d'Autriche, rencontrant

en face sa fille et son petit-fils, détournerait ses coups, n'oserait et ne pourrait frapper? Avec l'Impératrice, mise ainsi en vedette, préparait-il déjà, pour le cas de revers insurmontables, une abdication personnelle qui sauverait au moins sa dynastie? S'était-il figuré que les souverains d'Europe, trouvant, non plus lui, mais une des leurs, et non des moins qualifiées, installée sur ce trône, hésiteraient à l'en renverser, accepteraient et confirmeraient la substitution qu'il aurait lui-même accomplie, et, au lieu d'en chasser son fils, se croiraient intéressés à assurer son règne?

Pour admettre ces dernières hypothèses il faudrait que déjà, dès avril 1813, avant Lutzen, avant cette première campagne où il fait à chaque instant éclater sa confiance en sa fortune, Napoléon en désespérât. Qu'il eût quelque arrière-pensée à l'égard de l'Autriche, qu'il tînt Marie-Louise pour un gage certain d'alliance, qu'il se confiât au lien de parenté, qu'il se reposât sur la bonne foi de François II, non sa foi d'empereur, mais sa foi de beau-père, certes.

Pour surprendre d'instinct un complot tel que l'avaient noué contre lui les aristocrates d'Europe; pour deviner que cette jeune fille qu'on avait jetée en son lit avait été le leurre préparé par la coalition des oligarques pour l'attirer au piège, il eût fallu une noirceur d'âme dont nul Français de la Révolution — à peine Talleyrand, même pas Fouché — eût été susceptible. Il fallait, pour former et conclure

ce dessein, pour coaliser autour de ce lit nuptial les haines attentives de toutes les vieilles cours, la profondeur de corruption qui se rencontre seulement dans les sociétés aristocratiques, — celles-là qui sont habituées par tradition et par éducation à n'éprouver aucun scrupule ; qui sont décidées à ne respecter d'autre loi humaine ou divine que leur intérêt et qui poursuivent leur but sans regarder aux moyens, sans trouver qu'aucun déshonore, celui-ci, moins qu'un autre, parce qu'il est chez elles le plus usité : l'amour. Ce n'est point une maîtresse qu'il s'est agi de fournir, mais une épouse. On l'a fournie : qu'importe si, le triomphe accompli, les roues du char ayant passé sur l'impie qui a outragé l'arche sainte, il se trouve, aux moyeux, de la chair pantelante et des cheveux d'archiduchesse ! Si elle survit, cette femme, on lui fera un sort et elle se consolera. Si elle en meurt, tant pis ! A tel jeu il faut risquer, et ce n'est qu'une femme...

Napoléon n'a pas même été effleuré d'un soupçon. Jamais il n'a admis que sa femme fût la complice de ses ennemis : en quoi il avait raison, car on n'avait eu garde de la prévenir et elle jouait son rôle au naturel bien mieux que si on le lui eût soufflé. Ce n'est que beaucoup plus tard, à Sainte-Hélène, même pas entièrement, soit qu'il lui répugnât d'aller au fond de ces choses, soit qu'il lui déplût d'élucider cette cause majeure de ses désastres, que Napoléon a établi la liaison entre son second mariage et les événe-

ments qui l'ont suivi. « C'était l'abîme, a-t-il répété, qu'on m'avait couvert de fleurs. » Mais encore dirait-on qu'il ne veut pas s'y attarder, qu'il ne lui plaît point de plonger dans ce gouffre d'impuretés. Il semble qu'il a le dessein d'empêcher que sa femme et le souvenir de sa femme en soient salis, qu'elle soit chargée devant l'histoire d'une part quelconque de responsabilité dans le grand drame dont son inconscience a été un des principaux ressorts et qui, si on le regarde avec des yeux non prévenus, apparaît tel qu'un drame d'Eschyle, large, simple, naturellement héroïque.

Loin d'en vouloir à cette femme qui l'a précipité des sommets, à mesure qu'il en tombe, il lui témoigne plus d'amour et de confiance, comme pour la consoler des désillusions que lui doit causer l'agression de sa patrie native, la levée de bouclier de son père, ce qu'elle doit regarder comme une trahison des siens envers elle-même. Même à ce moment, ce n'est pas qu'il doute de lui ou qu'il ait des incertitudes sur sa fortune : le propre de sa nature est d'espérer même contre l'espérance, et bien des journées de la campagne de France sont, par cette vertu des forts, les sœurs de l'immortelle journée de Castiglione. Ce n'est que tout à fait aux derniers jours qu'il se voit contraint d'admettre cette hypothèse que l'ennemi peut entrer dans Paris, s'emparer de l'Impératrice et du Roi de Rome : ce serait un court triomphe, car l'occupation momentanée de Paris ne change rien au

plan stratégique qu'il a formé ; mais il ne saurait souffrir la pensée que sa femme et son fils puissent être la proie du vainqueur. C'est pour les soustraire à une telle insulte qu'il donne à Joseph l'ordre formel d'abandonner Paris, d'en faire partir tous les éléments de résistance et tous les hommes du gouvernement. Il compromet ainsi tout son édifice, car Talleyrand sait bien se soustraire à l'injonction de suivre la Cour. Talleyrand a assemblé tous ses fils de longue date ; il s'est ménagé près du roi Joseph, près de l'Impératrice, à la préfecture de la Seine, à la police, partout, des complices sur qui il exerce une inexplicable influence et qui semblent liés à lui par un pacte infernal. Avec eux il achève, en 1814, l'œuvre de trahison qu'il a commencé à ourdir à Tilsit, en 1807.

Mais renverser le gouvernement de l'Empereur avec l'aide et l'appui de cinq cent mille baïonnettes étrangères, ce n'est que la moitié de la tâche que s'est donnée le prince de Bénévent. Il ne se tiendra satisfait que s'il a rompu les liens que lui-même a contribué à former entre Napoléon et Marie-Louise. L'Empereur croit qu'il gardera cette consolation suprême d'avoir auprès de lui sa femme et son enfant. S'il n'engage pas formellement l'Impératrice à le joindre à Fontainebleau, c'est qu'il s'imagine encore que ses larmes auront quelque pouvoir sur l'empereur François et que son avenir en pourra être amélioré : mais elle ira le rejoindre dès qu'il aura formé un établis-

sement : elle aura elle-même une souveraineté qui lui appartiendra en propre, elle voisinera avec lui qui se résigne à une existence de petit prince ou croit s'y résigner ; elle viendra lui tenir compagnie et, comme elle l'aime, « qu'elle a aimé en lui moins l'empereur que l'homme », la vie encore pourra être heureuse pour eux deux, pour cet enfant qu'ils verront grandir.

A ces projets, à ces rêves, Marie-Louise est toute disposée à s'associer. Certes elle aime son mari et voudrait l'aller retrouver, mais pour une âme qui se rencontre fidèle au devoir, combien parmi celles qui l'entourent viles et vendues ! Le vide se fait autour de cette jeune femme qui jamais, dès l'enfance, n'a été habituée à penser par elle-même; qui, depuis qu'elle existe, pliée à la discipline, n'a connu que des maîtres et ne sait qu'obéir. Son père étend la main sur elle. Elle se débat encore et veut s'insurger, car l'amour qu'elle ressent pour Napoléon est de force à lutter, en son cœur, même contre le respect filial. Mais cet amour, Talleyrand s'arrange pour le tuer. Il a près de Marie-Louise une femme qui lui appartient, et qui est entre les plus remuantes et les plus politiques de son temps. Elle ignore les scrupules et ne sait ce que c'est que la reconnaissance. Galante en sa jeunesse à la façon des Italiennes, elle préfère encore l'intrigue pour l'intrigue et, chaque fois qu'elle a pu s'introduire en quelque aventure diplomatique, elle s'y est sentie dans son

élément. Dame du palais, elle n'est point de celles qui quittent la place et se retirent chez elles. Elle a mieux à faire : demeurée presque seule près de Marie-Louise, elle ouvre ses batteries. Soufflée par Talleyrand, elle insinue d'abord, elle affirme ensuite que Napoléon ne l'a jamais aimée, qu'il l'a trompée constamment. L'Impératrice s'obstine-t-elle ? Madame de Brignole mande les deux valets de chambre qui viennent d'abandonner, à Fontainebleau, leur maître et leur bienfaiteur, et elle leur fait dire ce qu'elle veut, les mensonges dont ils sont convenus avec M. de Talleyrand. Personne pour inspirer du courage, souffler de l'énergie à cette grande fille mollasse, incapable de résolution, en qui le tempérament joue le premier rôle et qui est plus blessée de ces infidélités qu'on lui raconte qu'elle n'est atterrée par la chute de son trône. De même qu'elle a été livrée en holocauste, moderne Iphigénie, et qu'elle s'est laissé livrer, elle se laisse délivrer à présent, où la politique défait, comme dit Schwarzenberg, ce que la politique avait fait. Ce n'est point le travail d'un jour : elle luttera encore près d'une année contre l'Europe entière acharnée contre elle et mettant en jeu tous les ressorts pour avoir raison de ce cœur de petite fille. L'orgueil, la vanité, la jalousie, l'envie, on emploiera tout et l'on ne parviendra à triompher que lorsqu'on l'aura en quelque façon contrainte à remplacer l'amour par l'amour, que le pudique empereur d'Autriche aura obligé sa fille à un concubi-

nage public. Alors toute l'Europe monarchique applaudira et une souveraineté sera la récompense de l'adultère.

Napoléon n'a point l'idée d'une telle abjection. De chacune des étapes qu'il parcourt sur sa voie douloureuse, il écrit à sa femme une lettre comme jadis quand elle s'avançait triomphalement sur le territoire de l'Empire au bruit des cloches sonnant en volée, des canons tirant en salve, l'armée et le peuple formant la haie à son passage et les maréchaux d'Empire la saluant de l'épée. Lui maintenant, escorté par les commissaires des alliés, au milieu des cris de mort hurlés par la populace aux gages des Verdets, s'achemine vers cette île que l'Europe, dans la peur qu'elle a encore gardée de lui, lui a abandonnée, qu'elle compte bien lui reprendre quelque jour, que va lui disputer son grand ami, le ci-devant électeur de Saltzbourg, le ci-devant grand-duc de Wurtzbourg, son hôte de Compiègne et des Tuileries, redevenu grand-duc de Toscane comme en 1797, au temps où le général Bonaparte s'asseyait à sa table. Mais ces lettres de jadis, froides et glacées par l'étiquette, adressées à une inconnue, comment les mettre en parallèle de celles qu'il écrit aujourd'hui ? Quatre seulement sont publiques : quatre lettres à sa « bonne Louise », sa « bonne Louise-Marie ». Oubliant tout ce qu'il souffre, il n'y parle que des peines qu'elle éprouve ; il s'inquiète de sa santé, car on a eu soin de mettre en avant qu'elle avait besoin de prendre

les eaux d'Aix, ce qui est un moyen de retarder la réunion, et consciemment ou non, Corvisart s'est prêté à faire le jeu des ennemis de l'Empereur. Mais, cela pas plus que le reste, Napoléon ne le soupçonne. Il se réjouit du dévouement de Corvisart auquel, de Fréjus, il adresse une lettre qui, si elle est méritée, est son meilleur titre de gloire. Loin de s'opposer au voyage à Aix, il le presse et le souhaiterait accompli pour que sa femme pût le rejoindre plus tôt. Si elle ne peut venir de suite à l'île d'Elbe, elle se hâtera sûrement de s'installer à Parme et, pour qu'elle n'y manque de rien, il y envoie pour sa garde un détachement de ses chevau-légers polonais et pour ses écuries une centaine de chevaux d'attelage.

A peine est-il à Porto-Ferrajo qu'il s'inquiète d'organiser dans chacun des palais — tristes palais ! — destinés à sa résidence un appartement pour l'Impératrice. Voici celui de Porto-Longone qui sera de six pièces, celui de Porto-Ferrajo qui aura la même étendue. Et il presse les travaux, car elle peut arriver d'un instant à l'autre. Il l'attend pour tirer les feux d'artifice, pour donner des bals, pour faire des excursions, subordonnant à elle tous les détails de son existence, au point que lui, si peu habitué d'ordinaire à publier ses sentiments, ordonne au peintre qui décore le plafond du salon d'y représenter « deux pigeons attachés à un même lien dont le nœud se resserre à mesure qu'ils s'éloignent ».

C'est pour cela qu'il apporte un tel mystère à

recevoir, le 1er septembre, la visite de Madame Walewska. Elle va à Naples réclamer près de Murat le maintien de la dotation que Napoléon a accordée à son fils sur les biens qu'il s'était réservés dans le royaume de Naples ; profitant de la relâche à Porto-Ferrajo, elle a sollicité de voir l'Empereur. Depuis le 20 août, il est installé à l'Ermitage de la Madonna de Marciana. C'est dans une forêt de châtaigniers centenaires, où les grandes chaleurs l'ont forcé à se réfugier, près d'une chapelle, une maison faite d'un rez-de-chaussée composé de quatre petites pièces. Les ermites que Napoléon n'a point voulu déposséder sont installés dans la cave. Pour la suite, bien peu nombreuse, composée du capitaine de gendarmerie Paoli, de Bernotti, officier d'ordonnance, de quelques mamelucks et seulement de deux valets de chambre, Marchand et Saint-Denis, on a dressé, sous les châtaigniers, une tente de grandes dimensions, près d'une source qui se perd dans un tapis de mousse fraîche tout embaumé de muguet, d'héliotrope, de violettes, de toutes les fleurs sauvages. Point de cuisine : l'Empereur descend pour dîner à Marciana où est installée Madame Mère et remonte chaque soir à son ermitage.

Au reçu de la lettre de Madame Walewska, les ordres sont expédiés avec le plus grand mystère et de façon que le secret soit le mieux gardé. C'est à la nuit close qu'elle débarque le 1er septembre ; elle trouve au port une voiture à quatre chevaux et trois

chevaux de selle. Elle monte dans la voiture avec son fils ; sa sœur, qui l'accompagne, son frère le colonel Laczinski, en uniforme polonais, se mettent à cheval et l'on part sous un merveilleux clair de lune. A Procchio, on rencontre l'Empereur venu à la rencontre suivi de Paoli et des deux mamelucks. Madame Walewska prend elle-même un cheval, car on ne peut songer à faire rouler plus loin la voiture ; Bernotti se charge de l'enfant et l'on arrive tant bien que mal au haut de la montagne. A la maison, l'Empereur dit en se découvrant à la visiteuse : « Madame, voilà mon palais », et il abandonne aux deux dames la disposition des quatre petites pièces qui le composent et où des lits ont été dressés. Lui-même se réfugie sous la tente, dans les murs de laquelle dorment les deux valets de chambre. La fin de la nuit est orageuse : grand vent, grande pluie. Au matin piquant, l'Empereur, qui n'a pas dormi, appelle Marchand. Celui-ci lui raconte que le bruit s'est répandu à Porto-Ferrajo que la visiteuse est Marie-Louise et que l'enfant qu'elle amène est le Roi de Rome. Sur ce bruit, le docteur Foureau s'est empressé de se rendre à l'Ermitage pour offrir ses services, et il est là, attendant les ordres.

L'Empereur, habillé, sort de la tente. Un beau soleil, que tamise l'ombre épaisse des châtaigniers, a déjà ressuyé les terrains environnants. Dans ce paysage, cueillant des fleurs de la montagne, joue l'enfant mystérieux. Napoléon l'appelle et, s'asseyant

sur une chaise que Marchand a apportée, le prend sur ses genoux. Puis, il fait chercher Foureau qui se promène dans les environs. « Eh bien, Foureau, lui dit-il, comment le trouvez-vous? — Mais, Sire, répond le docteur, je trouve le Roi bien grandi. » Napoléon rit de bon cœur, car le jeune Walewski a un an de plus que le Roi de Rome, « mais la beauté de ses traits, ses cheveux blonds bouclés répandus avec profusion sur ses épaules lui donnent une grande ressemblance » moins avec le Roi de Rome qu'avec le portrait qu'Isabey a fait de lui où il l'a vieilli peut-être à dessein.

Napoléon plaisante quelques instants le docteur, et le congédie en le remerciant de l'empressement qu'il a mis à venir offrir ses services. Madame Walewska paraît à son tour, sortant de la maison. Depuis les jours de Varsovie, elle a pris un peu d'embonpoint, mais sa taille n'a pas souffert et sa physionomie ouverte et calme est demeurée aussi attrayante. Quant à sa sœur, âgée de dix-huit ans, elle a « une tête d'ange ». C'est une de ces enfants blondes dont la jeunesse a le parfum d'une fleur rare. La table est dressée sous les châtaigniers : le déjeuner arrive tout préparé de Marciana et le repas est plein de gaieté. Puis la journée se passe en causeries et en promenades aux environs. Au dîner, l'Empereur veut que l'enfant, qui n'a point déjeuné avec lui, soit assis à ses côtés. Madame Walewska résiste, disant que son fils est trop turbulent, mais Napoléon

l'exige. Il n'a pas peur des espiègleries ; lui-même, en son enfance, était très volontaire et très diable. « Je donnais des coups à Joseph, et je le forçais encore à faire mes devoirs. Si j'étais puni par du pain sec, j'allais l'échanger contre le pain de châtaignes de mes bergers, ou bien j'allais chez ma nourrice qui me donnait des poulpettes. » L'enfant, d'abord très sage, ne tarde pas à s'émanciper et l'Empereur lui dit : « Tu ne crains donc pas le fouet ? Eh bien ! je t'engage à le craindre. Je ne l'ai reçu qu'une fois, et je me le suis toujours rappelé. » Et il raconte alors son aventure ; comment, en son enfance, Pauline et lui se sont moqués de leur grand'mère et comment ils ont été fouettés par *Madame*, qui n'entendait point raillerie. « Mais je ne me moque pas de maman », répond l'enfant avec un air tout contrit qui ravit l'Empereur. Il l'embrasse tendrement en lui disant : « C'est bien répondu. »

Le soir tombe et, à neuf heures, les visiteurs repartent pour s'embarquer. L'Empereur les accompagne jusqu'à la plage, et, en embrassant son fils, on l'entend murmurer : « Adieu, cher enfant de mon cœur. » Madame Walewska, pour les frais de son voyage, emporte un bon au porteur de 61,000 francs sur le trésorier de l'Empereur et son arrivée à Naples est d'autant plus opportune que, par un décret du 15 septembre, le roi Joachim Napoléon va confisquer toutes les dotations constituées par le gouvernement français. Seule, elle obtient, par un nouveau décret du

30 novembre, une exception en faveur de son fils et une donation nouvelle aux mêmes conditions que l'Empereur avait posées. Son séjour à Naples se prolonge assez pour qu'elle s'y trouve encore à la fin de mars 1815.

Malgré toutes les précautions prises, malgré l'arrivée et le départ à la nuit close, trop de gens avaient intérêt à être informés de ce que faisait l'Empereur pour que cette aventure passât inaperçue. Les insulaires ne manquèrent point de dire que l'inconnue était Marie - Louise ; le commissaire anglais et les espions des Bourbons, mieux avisés, se doutèrent qu'il s'agissait d'une maîtresse. Mais ils voulurent voir de l'amour, alors qu'il n'y avait que de la tendresse et de la reconnaissance. La présence de Mademoiselle Laczinska écarte toute idée de rapprochement intime. Si l'Empereur eut à l'île d'Elbe quelque passade, ce ne fut certes point avec cette prétendue comtesse de Rohan, vulgaire intrigante, qui y était, dit-on, venue faire on ne sait quelles réclamations et offres de services ; ce fut avec une femme beaucoup plus inconnue, la même qu'il avait reçue trois ou quatre fois dans l'appartement de l'Orangerie de Saint-Cloud, et qui, de son propre mouvement, avait rejoint Porto-Ferrajo. Était-elle mariée dès ce moment au colonel B... ou l'épousa-t-elle à l'île d'Elbe ? on ne sait trop ; mais, mariée ou non, son dévouement fut pareil et il est malheureux qu'on n'ait sur elle que si peu de détails. Elle ne se contenta pas de

venir à l'île d'Elbe ; en 1815, on la vit arriver à Rambouillet, demandant, implorant que Napoléon lui permît de le suivre, dans le plus profond désespoir, lorsqu'il le lui refusa. Avec trois mille francs qu'on lui donna, elle passa, dit-on, aux États-Unis, où elle espérait le retrouver.

Nul ne semble avoir soupçonné qu'à l'île d'Elbe l'Empereur ait donné quelques instants à cette femme. Par contre, on a souvent réédité de prétendues lettres qu'un misérable prêtre aux gages de M. le duc de Blacas avait falsifiées pour accréditer certaines calomnies. Il est inutile de s'y arrêter.

A l'île d'Elbe, Napoléon se trouvait en une crise à la fois morale et politique qui l'obligeait à la réserve la plus grande. Il connaissait assez Marie-Louise pour savoir que la moindre infidélité qu'elle apprendrait, savamment exploitée par son entourage, la blesserait au cœur. Il venait d'expédier le capitaine Hurault de Sorbée, époux d'une des femmes rouges, pour tenter d'approcher d'elle à Aix-les-Bains et de lui porter des paroles. Il venait de recevoir des indications qui pouvaient lui faire espérer une correspondance régulière. Le moment eût été mal choisi pour faire scandale.

Le temps passe, tout le mois de septembre, sans lettre, sans communication quelconque qui lui parvienne. Il se détermine, le 10 octobre, à écrire à ce grand-duc de Toscane sur l'amitié duquel il compte encore, et que, dès le 19 avril, il désignait à sa femme

comme l'intermédiaire naturel entre eux. Ce n'est point une supplique qu'il adresse, et au ton dont il parle à « Monsieur son frère et très cher oncle » on sent qu'il se souvient et qu'il s'imagine aussi que le ci-devant parasite de Compiègne doit se souvenir : « N'ayant point reçu de nouvelles de ma femme depuis le 10 août, ni de mon fils depuis six mois, je prie Votre Altesse Royale de me faire connaître si elle veut permettre que tous les huit jours je lui adresse une lettre pour l'Impératrice et m'envoyer en retour de ses nouvelles et les lettres de Madame la comtesse de Montesquiou, gouvernante de mon fils. Je me flatte que, malgré les événements qui ont changé tant d'individus, Votre Altesse Royale me conserve quelque amitié. Si elle veut bien m'en donner l'assurance, j'en recevrai une sensible consolation. Dans ce cas, je la prierai d'être favorable à ce petit canton qui partage les sentiments de la Toscane pour sa personne. Que Votre Altesse Royale ne doute pas de la constance des sentiments qu'elle me connaît pour elle, ainsi que de la parfaite estime et de la haute considération que je lui porte. Qu'elle me rappelle au souvenir de ses enfants. »

Non, ce n'est point une supplique et l'égalité de rang, la supériorité ancienne se fait sentir malgré tout, mais avec quelle habileté, quelle ingéniosité, tout ce qui peut émouvoir cet homme, pourvu qu'il ait un cœur, est mis en œuvre ! Il ne s'agit que d'un service familial à rendre à celui qui se confesse

malheureux, se reconnaît déchu, et qui, pour mieux l'attendrir, s'avoue presque le sujet de ce prince qui jadis a été entre ses courtisans les plus empressés.

Nulle réponse. C'est que le drame s'est accompli et que la famille impériale d'Autriche a eu la joie de déshonorer à jamais cette fille d'Autriche, impératrice des Français. Napoléon le sait ou l'ignore, mais nul ne peut dire qu'alors il l'ait su. Après une telle lettre écrite à un tel homme, il ne peut plus en écrire. On lui a pris sa femme, on lui a pris son fils. Les Bourbons ne lui paient pas la somme annuelle stipulée à Fontainebleau. Il va être obligé de licencier sa garde et ne pourra même pas opposer un semblant de résistance et se faire tuer avec ses grognards quand les rois ordonneront sa déportation en quelque île de l'Océan, les Açores, par exemple, que propose Talleyrand le 13 octobre, parce que « c'est, dit-il, à cinq cents lieues d'aucune terre ».

Il faut qu'il meure de faim, qu'il se laisse assassiner par les bandits que soudoie Brulart, ou enlever par les rois que Talleyrand conseille. Il préfère risquer la suprême partie avec la France et pour la France. Le retour est décidé.

*
* *

LES CENT-JOURS

Au jour de l'an de 1815, Napoléon avait reçu une lettre de l'Impératrice qui lui donnait des nouvelles

de son fils, disait qu'il était charmant, que bientôt il pourrait écrire lui-même à son père. Comment, pourquoi cette lettre? On ne sait. Un remords peut-être. Quoi qu'il en soit, elle maintenait le lien, semblait lui prouver que Marie-Louise n'avait nullement renoncé à le rejoindre; que, si elle se taisait, c'était par contrainte. Il suffisait qu'elle redevînt libre pour qu'elle se hâtât d'accourir. Il suffisait que Napoléon eût un trône à lui offrir pour que ses geôliers lui rendissent sa liberté. Aussi, à peine l'Empereur est-il à demi rassuré sur son entreprise que, de Lyon, le 12 mars, il s'empresse d'avertir Marie-Louise. Mais comme elle avait fait antérieurement pour les lettres qui lui avaient été adressées de l'île d'Elbe, elle remet le billet qu'elle reçoit aux mains de son père et celui-ci le communique aux plénipotentiaires alliés. Nulle réponse.

Dès son entrée à Paris, l'Empereur a rétabli presque sur le pied ancien la maison de l'Impératrice et il a donné des ordres pour que les appartements soient remis en état. Dix jours après, le 1er avril, il écrit à l'empereur d'Autriche, « Monsieur son frère et très cher beau-père », une lettre officielle où il réclame « l'objet de ses plus douces affections, son épouse et son fils ». « Comme, dit-il, la longue séparation que les circonstances ont nécessitée m'a fait éprouver le sentiment le plus pénible qui ait jamais affecté mon cœur, une réunion si désirée ne tarde pas moins à l'impatience de la vertueuse princesse

dont Votre Majesté a uni la destinée à la mienne. » Et il termine ainsi : « Je connais trop les principes de Votre Majesté, je sais trop quelle valeur elle attache à ses affections de famille pour n'avoir pas l'heureuse confiance qu'elle sera empressée, quelles que puissent être d'ailleurs les dispositions de son cabinet et de sa politique, de concourir à accélérer l'instant de la réunion d'une femme avec son mari et d'un fils avec son père. »

Nulle réponse. Devant ce silence opposé aussi bien à ses lettres officielles qu'à celles dont il avait, avant leur départ, chargé officieusement les diplomates autrichiens accrédités près des Bourbons, Napoléon se confirme dans l'opinion que la politique continue à paralyser l'élan naturel de sa femme et il se décide à employer, pour parvenir jusqu'à elle, des voies secrètes. Il expédie à Vienne des agents qu'il choisit parmi les mieux à même d'arriver jusqu'à Talleyrand et jusqu'à l'Impératrice : Flahaut et Montrond. Montrond seul perce les lignes ; mais, lorsqu'il s'agit de remettre à Marie-Louise le billet dont il est porteur, Meneval, l'ancien secrétaire du cabinet de l'Empereur, qui, devenu en 1813 secrétaire des commandements de l'Impératrice, l'a suivie en Autriche, s'interpose. Il sait où en sont les choses avec Neipperg et c'est rendre service à l'Empereur que brûler le billet qu'il a écrit à sa femme. Meneval n'ose pourtant point écrire directement la vérité, il comprend quel coup il portera à son maître : c'est par

une lettre anonyme, d'une écriture déguisée, qu'il s'imagine d'avertir quelqu'un dont il sait l'invariable fidélité : Lavallette. L'Empereur en a connaissance, mais Lavallette doute, se persuadant qu'une telle missive anonyme peut être un coup de la politique autrichienne. Comment Napoléon ne douterait-il pas aussi ?

On va être éclairci : Ballouhey, secrétaire des dépenses des deux Impératrices, honnête homme sur la fidélité duquel on peut compter, est en route venant de Vienne par Munich où il doit prendre les instructions du prince Eugène. L'Empereur est si impatient de le voir qu'il donne ordre que, de Belfort, on lui télégraphie son passage et qu'il fait mettre à son domicile, à Paris, un planton qui, au débotté, l'amènera droit à l'Élysée. Ballouhey arrive le 28 avril et l'Empereur le retient deux heures pleines : mais, s'il tire de lui des notions utiles dont le prince Eugène l'a chargé, il n'obtient pas la pleine lumière sur ce qui lui importe le plus. Ballouhey, comptable d'une scrupuleuse exactitude, attaché jusqu'au fanatisme à Joséphine, puis à Marie-Louise, est d'une nature trop timorée pour oser affirmer ce qui, à Vienne, est le secret du Congrès, de la Cour et de la Ville.

Il faut attendre Meneval qui, renvoyé de Vienne, arrive enfin douze jours plus tard. Cette fois, plus d'illusion possible. C'est Marie-Louise qui, en se mettant, le 12 mars, par une lettre officielle, sous la

protection des Puissances, a provoqué la déclaration furibonde signée le 13 par les plénipotentiaires alliés. En récompense, Neipperg a été nommé son maréchal de Cour. C'est elle qui, le 18 mars, a consenti à livrer son fils, immédiatement séparé de sa gouvernante, Madame de Montesquiou, et de tous ses domestiques français. Et lorsque Meneval a pris congé d'elle, elle-même l'a chargé de dire à l'Empereur « qu'elle ne prêterait jamais les mains à un divorce, mais qu'elle se flattait qu'il consentirait à une séparation amiable, que cette séparation était devenue indispensable, qu'elle n'altérait pourtant pas les sentiments d'estime et de reconnaissance qu'elle lui conservait ». Elle est décidée, sa résolution est irrévocable et son père lui-même n'aurait pas le droit de la forcer à retourner en France.

Meneval dut ajouter d'autres détails plus intimes, car il n'était plus temps de cacher la vérité. Peut-être commençait la première de ces grossesses qui devaient peupler les avenues du Burg de bâtards adultérins, titrés princes et qualifiés altesses pour la honte de la Maison d'Autriche.

Lorsque Dubois, l'accoucheur, avait affirmé à Napoléon, après la naissance du Roi de Rome, qu'un second enfant mettrait en péril les jours de Marie-Louise, l'Empereur, quelque désir qu'il eût d'une postérité nombreuse, d'un second fils pour occuper le trône d'Italie, se l'était tenu pour dit : M. de Neipperg n'eut point de ces scrupules et

prouva diverses fois comme le baron Dubois avait pu se tromper.

Si, dans l'intimité de son cœur, Napoléon n'avait plus le pouvoir de conserver le moindre doute, au point de vue politique, il était nécessaire que la nation ne connût point la vérité et qu'elle gardât sur l'Impératrice les illusions que l'Empereur lui supposait. Un an auparavant, il estimait que rien n'était plus propre à émouvoir les peuples que la pensée de cette femme et de cet enfant confiés à la France ; aujourd'hui, la captivité où on les tient, cette séparation qui viole toutes les lois divines et humaines, cet attentat à la foi conjugale et à l'amour paternel commis par les rois armés pour rétablir en France le régime des bonnes mœurs, lui semblent de nature à soulever tout ce qu'il reste de généreux dans des cœurs d'hommes et de patriotes. La douleur que l'Impératrice a éprouvée lorsqu'on l'arracha à son devoir, les trente nuits qu'elle a passées sans dormir en 1814, la prison réelle qu'elle subit, le traité de Fontainebleau violé par les rois destructeurs de la famille, l'indignation de la vieille reine Marie-Caroline disant à sa petite-fille : « On t'empêche de sortir par les portes, sors par la fenêtre et va retrouver ton mari », le Roi de Rome — il dit à présent le Prince impérial ! — séparé de sa mère, Madame de Montesquiou chassée, tremblante sur l'existence de son pupille, il veut que Meneval raconte tout, dans un rapport tout prêt « si la

Chambre fait une motion pour le Roi de Rome ». La Chambre !.....

Pas une fois, durant les Cent-Jours, pas une fois durant ses six années d'agonie, une parole d'amertume ou seulement une parole de blâme n'est sortie de sa bouche contre cette femme : toujours des mots d'affection, de douceur et de pitié. Toujours son souvenir lui revient à l'esprit paré de jeunesse et de fraîcheur. C'est la franchise, c'est la loyauté mêmes. « C'est l'innocence et tous ses attraits. » Il n'est pas un de ses compagnons de captivité qui ne rapporte les mêmes conversations, presque dans les mêmes termes. Dans les journaux, apprend-il quelque accident qui lui soit survenu, il se fait expliquer l'article jusqu'à trois fois. Un bâtiment d'Europe jette-t-il l'ancre dans la rade de James-Town, il se persuade qu'il va recevoir une lettre de l'Impératrice et il passe tout le jour, inquiet et nerveux, sans travailler. Lui enlève-t-on un de ses serviteurs, Las Cases ou O'Meara, c'est d'abord à Marie-Louise qu'il songe à l'adresser, remettant, par exemple, à son chirurgien ce billet : « S'il voit ma bonne Louise, je la prie de permettre qu'il lui baise les mains. » Dans son testament, le 5 avril 1821, il écrit cette phrase : « *J'ai toujours eu à me louer de ma très chère épouse l'Impératrice Marie-Louise. Je lui conserve jusqu'au dernier moment les plus tendres sentiments. Je la prie de veiller pour garantir mon fils des épreuves qui environnent encore son enfance.* »

MARIE-LOUISE

Impératrice et Reine

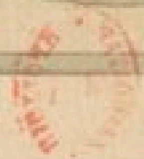
1791-1847

MINIATURE PEINTE PAR ISABEY ET DONNÉE PAR

L'IMPÉRATRICE A MADAME HURAULT DE SORBÉE

(A M. Pierre Amédée-Pichot)





Et ce n'est pas assez : ce n'est pas assez, sur cette modeste garde-robe qui fait à présent sa fortune, que le legs de ses dentelles; c'est, le 27 avril, sept jours avant sa mort, son cœur même qu'il veut qu'Antommarchi arrache de son corps : « *Vous le mettrez dans l'esprit-de-vin, vous le porterez à Parme à ma chère Marie-Louise, vous lui direz que je l'ai tendrement aimée, que je n'ai jamais cessé de l'aimer. Vous lui raconterez tout ce que vous avez vu, tout ce qui se rapporte à ma situation et à ma mort...* »

En vérité, Hudson Lowe a bien fait d'obliger Antommarchi à placer dans le cercueil le vase d'argent qui contenait le cœur de Napoléon. Qu'en eût fait M. de Neipperg ?

Au moins, à défaut de cette femme, cette étrangère, d'autres, et peu importe d'où elles venaient, de France, d'Irlande ou de Pologne, ont, aux derniers jours de gloire, durant ce court règne de trois mois, entouré l'Empereur de leur beauté fidèle, réjoui son cœur de leur enthousiasme, et, se faisant par dévouement, même celles qui étaient le moins faites pour la politique, ses espionnes et ses avertisseuses, ont, avec leur instinct plus qu'avec leur raison, fourni des conseils qui eussent mérité d'être suivis. Ainsi George au sujet de Fouché ; ainsi Madame Pellapra, qui s'est hâtée de revenir de Lyon, et qui, elle aussi, a surpris certaines démarches du duc d'Otrante ;

ainsi Madame Walewska, qui est accourue de Naples et qui, dès son arrivée, est reçue avec son fils à l'Élysée, et qui apporte des paroles de la part de Murat. Madame ******** est la première à se présenter à l'Empereur, et, reprenant d'autorité son titre et son rang de Dame du Palais, elle est des fidèles du 20 mars, de celles qui, dans les salons illuminés des Tuileries, attendent impatiemment le revenant de l'île d'Elbe. Et bien d'autres, Madame Dulauloy, Madame Lavallette, Madame Ney, Madame Regnaud de Saint-Jean-d'Angely, Madame de Beauvau, Madame de Turenne, se disputent de le voir et de lui plaire. A ce moment, sur quelques-unes des femmes de France, sur ces têtes charmantes et parées pour l'amour, passe ce souffle divin qui fait les héroïnes et les martyres, qui inspire des actes suprêmes de dévouement et de courage, et qui met les âmes de niveau avec les périls les plus inattendus.

On le vit bien durant toute cette période sinistre, qui retient justement le nom de Terreur Blanche et dont on essaye en vain, aujourd'hui, de pallier les atrocités : les femmes, ces femmes de l'Empire, qui avaient fait l'ornement et la joie des fêtes impériales ; ces femmes d'élégance et de grâce, les plus dépensières et gâcheuses qu'on vit jamais, montrèrent alors, au milieu de la lâcheté universelle des hommes, un courage, une énergie, une présence d'esprit qui les immortalisent. Aux Tuileries durant les Cent-Jours, à

NAPOLÉON Ier

Empereur des Français

1769-1821

MINIATURE PEINTE PAR ISABEY EN 1815

(A M. Frédéric Masson)



Malmaison après Waterloo, elles avaient déjà prouvé comment elles savaient affirmer leur foi et honorer le malheur.

Et ce ne sont point seulement des connues, des célèbres, mais des ignorées et des obscures, comme cette femme qui, à la revue des Fédérés, s'approche de l'Empereur et lui remet une pétition, un rouleau de papier soigneusement ployé : lorsqu'il ouvre le rouleau, il s'en échappe vingt-cinq billets de mille francs. Et celle-ci qui, le 23 juin, la veille du jour où Napoléon va quitter l'Élysée pour Malmaison, écrit au valet de chambre de l'Empereur en l'invitant à se rendre à l'église Saint-Philippe du Roule, pour une communication importante. Marchand va au rendez-vous, trouve à la place indiquée une femme en prières, à demi voilée, pas assez pour dissimuler ses traits d'une rare beauté. Il s'approche et lui demande en quoi il peut la servir. Elle reste un instant sans répondre. Puis, avec un extrême embarras, elle dit que les malheurs de l'Empereur l'ont émue profondément, qu'elle voudrait le voir, le consoler, l'admirer. Napoléon, à qui cette prière est rapportée, sourit et répond : « C'est une admiration qui peut mener à une intrigue, il n'y faut pas donner suite. » Mais l'offre naïve de ce cœur, en ce jour, à cette heure, le touche assez pour que, plus tard, à diverses reprises il parle de l'inconnue de Saint-Philippe du Roule.

Trouva-t-il au moins, dans la captivité, quelque

femme qui lui apportât cette sorte de consolation que seule la femme peut donner à l'homme? On sait ses jeux enfantins avec miss Elizabeth Balcombe dans son séjour à Briars ; on devine quelque habitude prise avec une femme à qui sa conduite sous l'Empire semblait devoir interdire à jamais de l'approcher, et qui, deux fois divorcée, chassée de la Cour, avait, par le simple fait de son mariage, causé la disgrâce de son troisième mari. Mais si les libéralités testamentaires que l'Empereur lui accorda donnent quelque poids aux rapports des commissaires étrangers ; si, vraisemblablement, la présence de cette femme fut l'occasion de la discorde qui se mit entre les compagnons de l'Empereur, si son départ marqua encore une de ces étapes douloureuses qu'il fallait que Napoléon parcourût, on sait encore sur cette partie du drame de Sainte-Hélène trop peu de chose pour pouvoir y insister. La femme y joua son rôle : voilà tout ce qu'on peut dire.

A côté de celle-ci, courtisane émérite, que l'intérêt conduit à Rochefort et que l'intérêt maintient à Sainte-Hélène, une autre femme se rencontre, vraiment digne, celle-là, d'admiration : Madame la comtesse Bertrand. Heureuse mère, heureuse épouse, elle trouve dans le devoir accompli la satisfaction de sa conscience. A Paris, par sa naissance, par ses parentés avec les Fitz-James, elle serait des premières à la Cour et à la Ville. Elle vit dans une maison, une cahute plutôt, infestée de rats, à portée de l'Empe-

reur, sans avoir même la consolation de le soigner et de lui être utile. Elle est là jusqu'au bout, belle, sensible et grave, gardant en matrone romaine l'intégrité de son honneur, apparaissant, en ce dernier cortège qui mène le captif enfin expiré jusqu'à la vallée du Géranium, pareille à une statue de la Douleur, et c'est elle, une Anglaise de naissance, qui, seule femme, pleure sur celui que l'Angleterre a assassiné.





Et maintenant, quelle opinion peut-on se faire et garder de Napoléon *féministe?*

Elle est double. Ici, le physique seul ; là, le physique et le moral réunis, et le moral primant le physique.

Des aventures banales où le physique seul est en jeu, on n'a rien caché; et ce n'est pas qu'on en puisse tirer des vues particulières sur son caractère, mais, en les taisant, on aurait donné à penser qu'elles en eussent fourni de défavorables. Parce qu'il était Napoléon, son alcôve n'a pu conserver de secrets ; quelque soin qu'il ait pris pour rendre mystérieuses ces rencontres de hasard, les dames du Palais, les femmes de chambre, les aides de camp, les valets de chambre, sans cesse à l'affût des événements les plus insignifiants qui se produisaient dans le château, en tenaient registre. Autour des Tuileries, quiconque

vivait dans la zone gouvernementale, sollicitait des faveurs ou chassait simplement aux nouvelles, a de même mentionné en ses cahiers ce qu'il parvenait à apprendre ; et comme tout ce que Napoléon a touché s'est fait histoire, comme il n'est rien de ses moindres actions, des moindres accidents de sa santé qui n'intéresse l'humanité ; comme, depuis cent ans, le public, dans le monde, ne s'est guère passionné que pour lui, tous ces témoignages plus ou moins authentiques ont trouvé créance ; les pamphlétaires y ont puisé à pleines mains pour appuyer leurs thèses, et bien des opinions erronées se sont accréditées. Le seul moyen que l'on ait pour les réfuter, c'est d'établir les faits, c'est de rapporter toutes celles de ces aventures qui, contées par plusieurs témoins dont les narrations concordent, présentent des garanties d'authenticité suffisantes. S'il en est qu'on a négligées ou qu'on a seulement indiquées quoiqu'elles soient probables, c'est qu'elles n'avaient été relevées que par un seul chroniqueur, et que l'on n'avait pu en découvrir nulle preuve documentaire ; c'est aussi qu'elles étaient à ce point ordinaires et communes qu'elles n'eussent été qu'une répétition sans intérêt de faits déjà exposés.

* * *

Que signifient ces aventures ? Que Napoléon est un homme : il a trente ans en 1799 ; il a quarante ans en 1809, et il n'a point fait vœu de continence.

Les femmes s'offrent au moindre désir qu'il témoigne ou qu'on témoigne pour lui. Il les prend, très souvent par besoin, quelquefois par volupté, mais sans qu'il en éprouve jamais une fatigue cérébrale, sans qu'il en reçoive une distraction pour son travail. De ces femmes, nulle qu'il ait corrompue. S'il en est qui soient vierges, ce sont des vierges expertes et qui font elles-mêmes marché de leur virginité. — Encore, est-on bien sûr qu'il s'en trouverait ?

De fait, qu'elles aient un mari ou qu'elles n'en aient point, qu'elles soient au théâtre ou qu'elles tiennent à la Cour, ce sont des filles. Elles cherchent de l'argent pour le plaisir qu'elles donnent. Il les paie. Partant, quittes. Nulle sensualité : la sensualité n'existe que là où commence le raffinement de la volupté. Lui va droit au fait, naïvement, et ne perd pas de temps aux mignardises. On le dit brutal, parce qu'il est pressé. Il est là comme à ses repas, et, s'il donne une satisfaction à ses sens, c'est qu'ils l'exigent, que leur emploi a été prévu ou que l'occasion s'en présente, nullement qu'il l'ait recherchée, qu'il y ait pensé, qu'il en ait rêvé, qu'il se soit fait des habitudes de plaisir ou qu'il se soit créé de factices besoins. Cela est-il conforme à la morale ? Quelle morale ? Si elle varie selon les latitudes, combien plus selon les époques !

Pour juger les hommes de l'Empire, — et, bien plus, l'Empereur ! — avec la morale hypocrite et étriquée des bourgeois contemporains, il faudrait

d'abord leur donner l'existence de cette bourgeoisie. Or, dans la vie qu'ils mènent réellement, cette vie promenée dans les quatre coins de l'Europe, au milieu des balles et sous les boulets, cette vie de perpétuelle chevauchée avec la mort en croupe, si quelques-uns, hors de la vue de l'Empereur, traînent à leur suite des maîtresses, la plupart ne s'en soucient point, et, en campagne, sous leur harnais de bataille, restent chastes. Après une longue guerre, au retour, ou dans une ville conquise, s'il arrive qu'un torrent de passion brutale les emporte et les rue sur une femme, quelle que soit la femme, de même que, à des jours, crevant de faim, ils se jettent sur un croûton de pain moisi, est-ce à dire qu'ils sont immoraux, et le bourgeois le plus réputé pour sa moralité n'est-il pas cent fois moins continent que n'est le plus débauché de ces hommes ? Ne faut-il donc pas, pour le métier auquel ils se sont adonnés par goût et qu'ils continuent par ambition, qu'ils soient, d'origine et de nature, des spécimens hors pair d'humanité brutale et primitive ? N'ont-ils pas dû, par carrière, développer et exaspérer toutes les facultés sauvages de combativité, et, par suite, d'animalité ? N'ont-ils donc point, parce qu'ils sont soldats, les mêmes besoins, les mêmes goûts, les mêmes appétits que les autres hommes, et doivent-ils, par scrupule de monogamie, demeurer constamment fidèles à l'épouse constamment absente ?

Quelques-uns l'ont fait, et il en est des preuves

singulières : il est, dans ce temps, d'admirables exemples d'amour unique donnés par des hommes de fer dont le cœur a la délicatesse fidèle qu'on eût prêtée au Grand Cyrus ; mais, pour la plupart, ces distractions de bivouac, ces passades de garnison ne comptent pas, — de même que ne comptent point, à Paris, les infidélités d'une heure qu'ils se permettent et qu'ils cachent si soigneusement qu'il faut leur mort pour les révéler. Ils n'en gardent pas moins, près de cette animalité qu'il faut satisfaire, des côtés singuliers d'ingénuité sentimentale et de tendresse conjugale. Pour la femme qu'ils ont, tous ou presque tous, épousée par amour, avec un désintéressement absolu, rien de trop beau, rien de trop riche, rien de trop merveilleux. Pour satisfaire ses désirs, ils pillent l'Europe et ils en jettent les dépouilles à ses pieds. Pour contenter ses caprices, des patiences, des diplomaties, des empressements qui feraient sourire s'ils n'attendrissaient.

Pour la générosité, pour les soins à rendre à sa femme, pour les lettres, pour les cadeaux, pour la prodigieuse fortune qu'il lui fait, à coup sûr Napoléon ne se laisse vaincre par aucun d'eux. Mais son sentimentalisme à lui est d'autre origine et d'autre essence que le leur.

Eux, qui n'ont pu recevoir de leur nature ou garder de leur éducation aucun scrupule, s'en sont fait un d'honneur : un honneur de soldats qui diffère

par des côtés de celui que Montesquieu attribuait aux gentilshommes, bien qu'ils tiennent, eux, que l'épée les a faits leurs égaux. Ils ne peuvent pourtant chercher des règles à cet honneur en des temps tout proches et ne se soucient guère de prendre pour leurs modèles des Lauzun ou des Tilly : ils détestent encore ceux qu'ils ont remplacés, et, s'ils prétendent à être gentilshommes, c'est qu'ils se tiennent égalisés aux ancêtres les plus nobles. Qu'étaient ces ancêtres? Les chevaliers croisés — et c'est cela qui explique l'immense succès qu'obtient sous l'Empire ce qu'on a appelé *genre troubadour*. D'où vient la répercussion? Est-ce la littérature qui crée dans les esprits le mouvement *troubadour?* — sont-ce, au contraire, les tendances sociales qui le déterminent? peu importe. Ce qu'il faut voir, c'est que jamais l'art et la littérature n'ont mieux répondu à ce que la société attendait d'eux, n'ont exercé sur les mœurs plus d'influence et que cette influence a été d'autant plus vive que les esprits qui la subissaient étaient, d'origine, moins cultivés.

Dans le genre troubadour auquel, dès 1806, tout est tourné en France : roman, histoire, théâtre, tableaux, costumes, il s'agit moins du troubadour que de celui dont le troubadour chante les exploits : du chevalier; le chevalier qui professe le culte de sa dame; qui, pour les exploits qu'il accomplit en Terre Sainte : infidèles occis, dragons domptés, villes emportées, se pare d'une écharpe à ses couleurs et se

tient assez payé par un regard d'elle. Les guerriers de l'Empire font tous effort pour se modeler sur ce chevalier idéal et imaginaire. S'ils ne ceignent point l'écharpe aux couleurs de la dame de leurs pensées, combien ont, à leur épée, une dragonne qui a été brodée par des mains chères, combien portent sur leur cœur un portrait, se parent, aux jours de bataille, de quelque babiole donnée par la femme aimée !

Sans doute, Napoléon suit moins que d'autres le courant troubadour. Il n'y cède point comme son beau-fils Eugène, comme certains de ses maréchaux; néanmoins, l'atmosphère ambiante n'est pas, à la fin, sans agir sur lui et l'on pourrait, dans ses rapports avec Marie-Louise, relever certains détails qui le prouveraient sans réplique. Mais ce n'est qu'à la fin de l'Empire, alors qu'un sentiment qu'il n'a point éprouvé non plus encore fait son apparition pour primer et effacer tout autre.

Jusque-là, le sentimentalisme qu'il éprouve ne doit rien à la littérature nouvelle; mais beaucoup, sinon tout, à la littérature d'hier. La formation sentimentale de Napoléon, c'est Rousseau qui l'a faite, Rousseau seul. Au témoignage de Joséphine elle-même, il a aimé trois femmes : elle, Madame ****** et Madame Walewska. Qu'on reprenne ses lettres à Joséphine, c'est du Rousseau ; qu'on reprenne ses lettres à Madame Walewska, c'est du Rousseau. Et que dire des conversations ? N'y retrouve-t-on pas le ton des premiers écrits de jeunesse du lieutenant

Buonaparte, et les mêmes mots, les mêmes phrases par lesquels, à Valence, il plaignait sa solitude et sa pauvreté ? N'est-ce pas de la même âme qu'elles coulent, ces pensées sur l'irréalisable et sur le néant de la vie? N'est-ce pas la même souffrance qui, à trois reprises, lui inspire les mêmes rêves? Élève de Rousseau, s'est-il à ce point imprégné de la pensée du maître qu'il l'ait faite sienne et que lui qui, dans l'ordre des faits, a tout tenté et tout obtenu, même l'impossible, ne rencontre dans l'ordre des sentiments qu'impuissance, négation et dégoût ? Ou bien, tout en voyant du Rousseau à la source de ses sentiments et dans la forme qu'il leur donne, faut-il penser que son tempérament moral s'est développé dans ce sens et que la littérature n'y est plus pour rien ? En cette recherche de la femme qui l'aime pour lui-même, qui ne soit qu'à lui, qui ne pense qu'à lui, qui entretienne avec lui un continuel échange de tendresses, il est certainement de bonne foi; mais jusqu'à quel point obéit-il à ses souvenirs littéraires, jusqu'à quel point se contraint-il pour éprouver des sensations qu'il croit d'une espèce rare et nouvelle?

Ce qui peut donner à penser qu'il force ici sa nature, c'est qu'il s'en lasse bientôt. Il n'en reçoit pas le plaisir qu'il en attendait; il trouve la femme qu'il aimait ou qu'il croyait aimer inférieure à l'idéal qu'il s'est forgé. Un incident le met en soupçon et le fait cabrer. Tout casse. Le sentimental qu'il est d'éducation s'est retrouvé en face de l'homme pratique et

positif qu'il est de nature ; mais dès qu'il peut, il court à une expérience nouvelle, il s'y empresse et s'y complaît, il s'y délasse et, cette fois, il en jouit pleinement.

Pour un homme tel, ce qui est surprenant, c'est la fidélité, non des sens, mais du cœur. Il trompe Joséphine, il a des maîtresses, des vraies, de celles qu'il aime sincèrement, profondément, avec qui il parcourt sans se lasser toute la gamme des enfantillages du sentiment, et, à côté, en un coin à part, il conserve, pour celle qui a été la première en sa vie, une tendresse si grande, un tel désir, une si réelle affection, qu'il oublie tout ce qu'elle a pensé, dit et fait contre lui, il ne le pardonne pas : il l'abolit.

Cette existence dont il n'a pu manquer d'être instruit, où il trouve ce qui devrait le révolter le plus, des amants, de la vénalité et des dettes, il n'en a gardé nul souvenir. Il sait seulement que cette femme qu'il a élevée à être la première de l'Europe, qu'il a appelée au trône, qu'il a fait sacrer par un pape, qu'il a associée aux plus inouïes des destinées, est la grâce même, l'élégance personnifiée : il lui prête des qualités et même des vertus ; il la pare de tous les dons qu'un amant passionné peut attribuer à sa maîtresse, et, s'il lui reproche sa prodigalité, n'est-ce pas encore un moyen de montrer comme il l'a aimée, puisqu'il lui a donné les moyens d'y satisfaire ?

Ce qu'est cette femme au naturel, cette femme sur laquelle il jette un manteau d'immortalité en accréditant sur elle une légende toute d'imagination, il l'ignore si profondément que, s'il trompe la postérité, c'est parce qu'il est trompé lui-même. Jusqu'à la fin, jusqu'à la mort, il persiste en son illusion, et, à Sainte-Hélène, il a toujours devant les yeux, dans son cœur, dans ses sens, la Joséphine qu'a vue pour la première fois le général *Vendémiaire* dans le petit hôtel de la rue Chantereine, la Joséphine de Milan et de Mombello, la femme qui, la première, la seule peut-on dire, a déchaîné en lui l'orage des passions et lui a fait connaître et goûter l'amour.

Maîtresse, celle-là : car c'est d'un amour d'amant qu'il l'a aimée, d'un amour irrespectueux, qui ne sait point se contraindre, qui exige d'être satisfait sur l'heure, qui ne craint pas les fâcheries, qui trouve du plaisir au revenez-y, qui fait volontiers l'aveu des infidélités ; qui, sur la fin, est comme la camaraderie avec une vieille maîtresse, avec les demandes d'appui pour les ruptures, avec les confidences hasardées, et tout le trantran de la vie libre et sans gêne. C'est à ce point l'amour pour une maîtresse que, à chaque évolution de sa destinée, il sent mieux que sa fortune lui commande de rompre cette liaison qui, à ses yeux, n'est point un mariage ; il comprend que cela ne peut durer éternellement, qu'il faut qu'il fasse une fin, qu'il s'établisse. En sa

superstition de conscience, il ne se tient point marié, puisqu'il n'a point passé par l'église ; ou que, si sur le tard, après huit ans, il a paru devant un prêtre, ç'a été par contrainte. Le contrat, tel quel, il le tiendrait pour valide si un enfant était né. Alors l'engagement serait formel. Mais point d'enfant, point de contrat. Et lorsqu'il la quitte, il la traite encore en maîtresse, la consolant par un gros tas d'argent, lui faisant la vie large, opulente.

On peut se demander, malgré toutes les faiblesses que Napoléon a eues pour cette femme ; malgré son empressement à la combler, à adopter ses enfants, à élever sur des trônes ses nièces et ses cousines, s'il l'a jamais tenue, elle, comme de *sa famille,* tant est différent le sentiment qu'il a pour elle de celui qui se développe en lui dès qu'il a épousé Marie-Louise et surtout dès que Marie-Louise l'a rendu père. Alors, *l'esprit conjugal* l'envahit, le domine, l'absorbe. Certes, il n'a jamais aimé Marie-Louise de passion comme il a aimé Joséphine. Jamais, pour lui, elle n'a été la maîtresse ; mais, dès le début, pour lui, elle a été l'épouse. Point d'infidélités alors, ou, s'il s'en permet, elles sont si soigneusement cachées et si obscures tout ensemble, qu'elles témoignent mieux du respect extérieur qu'il entend garder à la foi promise. Nulle confidence suspecte, nul divertissement qu'il prenne en dehors de sa femme. On est réduit, lorsqu'il néglige d'aller lui-même mettre ordre à ses affaires d'Espagne, à se demander si l'obligation de

quitter sa femme n'est point une des causes qui l'empêchent de partir. Tandis que, à Joséphine, il a refusé toute participation au gouvernement de l'Empire, il appelle Marie-Louise à gouverner, il la fait régente ; il lui découvre plus d'intelligence, plus d'esprit, plus de raison qu'il n'en accorde à ses vieux conseillers, à ses frères eux-mêmes. Ce n'est pas seulement parce qu'elle est la mère de son fils qu'il la traite ainsi, bien que ce soit là la raison apparente, mais c'est qu'il éprouve pour elle cette sorte de respect conjugal qu'il n'a jamais eu pour Joséphine.

Tandis que, avec celle-ci, il demeure toujours — même elle morte — *l'amant,* avec celle-là il est toujours *l'époux*. Avec Joséphine, c'est son éducation sentimentale, telle que Rousseau l'a faite, qui domine. Avec Marie-Louise, c'est l'atavisme corse, la vieille tradition des montagnes qui reprend ses droits. Il y ajoute, mais seulement par surcroît et l'on peut dire par superfétation, l'impression monarchique. Mais la qualité d'épouse est à ses yeux suffisante, dès qu'elle est sanctifiée et comme sublimée par la qualité de mère.

Il ne veut pas admettre que sa femme l'abandonne ; il ne veut pas savoir qu'elle le trompe : elle est sa femme, et c'est assez pour la mettre au-dessus des communes tentations. Et, si puissant est chez lui l'esprit conjugal que, à Sainte-Hélène, il agit jusqu'au bout, jusqu'à la mort (témoin le testament) comme s'il ignorait ; et que lui, si jaloux de la femme possédée qu'il se plaint amèrement du mariage de

Madame d'Ornano, il n'a que des paroles de tendresse, de complaisance et d'affection pour sa femme, pour Marie-Louise. Serait-ce que, jusqu'à la fin, il prétend sauvegarder en elle cette loi monarchique qui fait une obligation du respect pour les têtes couronnées ? Serait-ce qu'il se plaît à se bercer d'une illusion suprême ou qu'il trouve aux fautes de l'Archiduchesse de particulières excuses, ou encore qu'il s'imagine que le secret qu'il n'avoue point en sera mieux gardé par l'histoire ? Peut-être quelque chose de tout cela entre-t-il dans son esprit ; mais, surtout, il veut ignorer, parce que cette femme est l'épouse et que l'épouse ne peut faillir.

Ainsi, en dégageant les brutalités physiques qui ne sont que des distractions passagères, on arrive à trouver en Napoléon une faculté d'aimer aussi grande que l'est chez lui la faculté de penser et d'agir et qui montre un amant et un époux aussi étonnants qu'ont pu être le guerrier et l'homme d'État. L'époux, pour épargner le blâme de la postérité à sa femme, se contraint au silence et se condamne, de 1815 à 1821, à jouer une comédie étrange pour maintenir l'honneur de l'épouse. Il est fidèle, il est respectueux, il est tendre. Il a des attentions craintives de jeune mari, et, tout en étant, car son tempérament l'exige, d'une jalousie sans bornes, il se domine assez pour n'en point avoir l'air tant que sa femme vit avec lui, pour affecter la confiance la plus absolue alors que sa

femme est séparée de lui par des océans, qu'elle l'a abandonné et qu'elle le trompe.

Pour l'amant, il est plus singulier encore par la puissance des sensations qu'il éprouve et si l'on peut dire par l'amativité qu'il développe. Il n'y a pas une des notes du clavier humain dont il ne s'essaie à jouer avec les femmes et surtout avec la femme qu'il aime en amant. Tantôt, c'est la frénésie sensuelle, la passion physique en ce qu'elle a de plus violent; tantôt, c'est la passion morale en ce qu'elle présente de plus délicat et de plus suave. Rien ne lui échappe des sentiments; rien ne lui en demeure étranger, et, pour lui-même, en tant qu'homme et à son point de vue égoïste, il est l'amant par excellence. Pour les femmes, elles en ont jugé sans doute d'autre façon, et cet amant a pu leur faire éprouver de si singulières déplaisances qu'il est à présumer qu'aucune ne l'a aimé. Mais la femme n'aimera jamais l'amant en qui elle sent le supérieur, le maître qui la plie à sa volonté et se refuse à recevoir la sienne, qui lui impose ses sentiments et ne se conforme point à ses opinions. Qui donc sait jamais s'il est aimé, et n'est-ce point beau déjà d'avoir joui pour soi de l'amour physique et de l'amour mental à un degré que ne connaissent pas la plupart des hommes et de toutes les façons dont un homme peut les éprouver?

Reste un point : époux ou amant, Napoléon a-t-il

subi, des femmes qu'il a aimées, des directions qui aient réagi sur sa politique ? les femmes ont-elles eu une influence sur ses idées et, par suite, sur ses actes ? D'influence directe, il ne semble point, pour les maîtresses, pas même pour la femme : mais que les impressions reçues des unes et des autres et à propos des unes et des autres, les conversations tenues avec elles, les circonstances occasionnelles qui accompagnaient telle ou telle liaison, aient amené son esprit à concevoir certaines idées nouvelles, à modifier certaines idées acquises, aient eu même sur sa vie une action certaine, cela ne saurait être discuté.

Si fort aimée qu'elle ait été, Joséphine ne serait point sans doute au premier rang parmi celles qu'on peut trouver à l'origine de certaines résolutions politiques. Si l'on a supposé que c'est elle qui l'aiguille à droite ; qui, en lui procurant un entourage à demi noble, l'amène par moments à sacrifier l'esprit de la Révolution aux traditions de l'ancien régime, on se trompe; c'est bien lui qui le veut et c'est bien lui qui recherche les aristocrates, quitte à être trahi, vendu, livré par eux. Joséphine recrute pour lui, mais c'est par son ordre ; Joséphine distribue des grâces, mais c'est qu'il s'imagine qu'elles en seront mieux reçues, qu'elles produiront meilleur effet. Il a le parti pris d'accorder à Joséphine les radiations d'émigrés, les restitutions de biens, et toutes ces faveurs avec lesquelles il croit obliger à la reconnaissance, au moins à la neutralité, les gentils-

hommes et les grandes dames : mais le point est arrêté dans son esprit, car, à moins de surprise, il ne se laisse implorer que pour des faveurs qu'il est décidé à accorder, et il n'est point roi d'assez ancienne race pour prendre comme une jouissance à repousser une femme en pleurs qui mendie la tête de son mari ou de son frère. Des nuances, quelques fausses impressions, un certain nombre de renseignements parmi lesquels il en est d'inexacts, voilà bien à peu près tout ce qu'il semble tirer de Joséphine.

Mais, d'autres, combien plus ? N'est-ce pas parce que la demoiselle Dénuelle de La Plaigne est devenue enceinte de lui qu'il se résout au divorce et ne s'y détermine-t-il pas après que Madame Walewska a été grosse de ses œuvres ? Toute sa politique à l'égard de la Pologne ne se trouve-t-elle point éclairée d'un jour nouveau si l'on regarde quelle maîtresse il a en 1807, en 1808 et en 1809 ; et, de même, la longanimité pour Bernadotte n'est-elle point excusée par l'ancien souvenir de Désirée ? Dès qu'il s'est uni à Marie-Louise ; qu'il est, par elle, entré dans la famille d'Autriche ; qu'il considère le lien ainsi formé comme aussi étroit que celui qui l'attache de naissance à sa propre famille, sa confiance, sa certitude d'être suivi jusqu'au bout, la façon dont il s'engage et se livre, ne sont-elles pas expliquées ? Si l'esprit familial est si puissant sur son imagination qu'il tienne que seul il assure les alliances politiques — et c'est ainsi pour lui en Bavière, à Bade, en Wurtemberg avant d'être

en Autriche — à l'intérieur, combien plus ne se livre-t-il pas à l'esprit conjugal ? Marie-Louise donc, non par son influence directe, mais par la place qu'il lui accorde en ses combinaisons, par le prestige dont son esprit l'entoure, se trouve exercer sur sa politique, à la fois au dehors et au dedans, une action sans précédent.

Serait-il homme s'il était autrement et n'est-ce point justement parce qu'il a retenu ce qu'il y a de meilleur en l'humanité, qu'il s'y est attaché et livré, n'est-ce point parce qu'il a gardé un fidèle et tendre souvenir de son premier amour, n'est-ce point parce qu'il a été familial à la façon dont on l'est en sa race, et conjugal comme son instinct et la morale monogamique le commandent, que sa chute a été si terrible et si profonde ?

Si la femme ne jouait aucun rôle en sa vie, Napoléon cesserait d'être ce qu'il est, l'exemplaire le plus surprenant du génie masculin. Il serait un individu sans sexe, à part, exceptionnel, et qui n'intéresserait plus l'humanité puisqu'il n'éprouverait aucune de ses passions, ne suivrait aucune de ses traditions, et n'aurait avec elle aucun sentiment qui serait commun. Tel qu'il est, au contraire, lui, dont l'activité cérébrale est supérieure à celle de tous les hommes connus; lui qui, servi par une fortune sans égale, a trouvé sans cesse en son esprit des ressources égales à sa fortune ; lui qui a accompli l'œuvre la plus grande que mortel ait jamais accomplie, il est

par excellence l'homme à qui rien d'humain n'est demeuré étranger.

L'humain, c'est de subir la femme, c'est de croire en la femme, c'est d'aimer la femme, c'est d'éprouver par la femme et pour la femme toute la série des sensations et des sentiments que la femme peut inspirer. Tous, Napoléon les a connus, et par ce côté, comme par tous les autres, il demeure supérieur aux autres êtres.



TABLE

DES MATIÈRES

ET

DES ILLUSTRATIONS

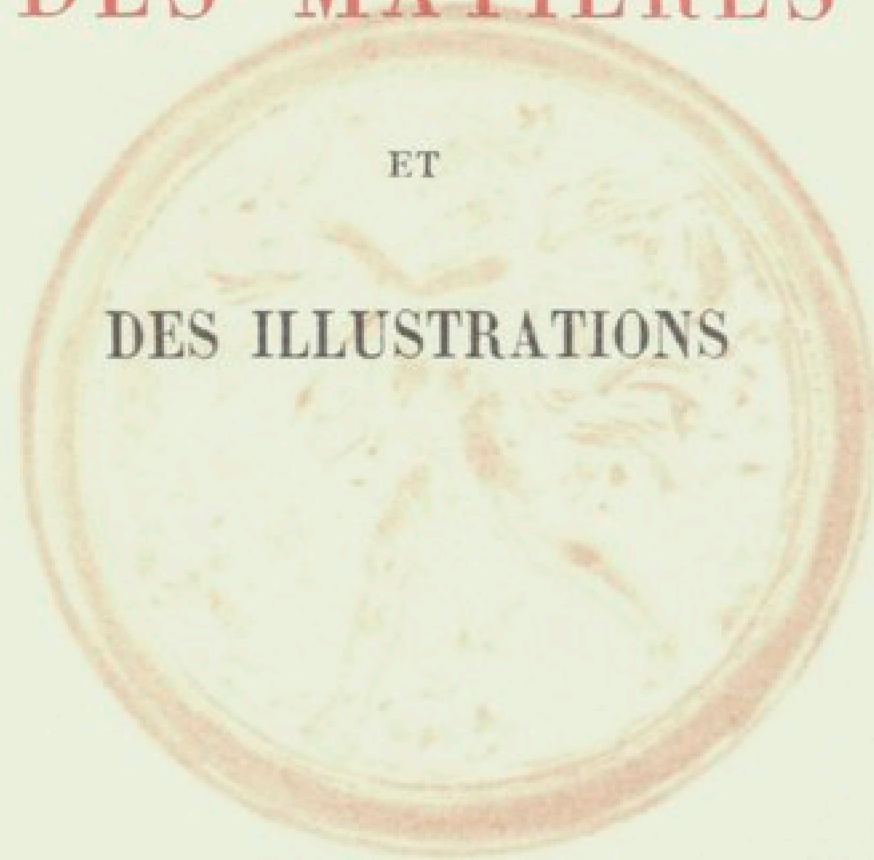


TABLE DES MATIÈRES

PAGES

I. LA JEUNESSE I

PROJETS DE MARIAGE 12

II. JOSÉPHINE 25

LA CITOYENNE BONAPARTE. 37

MADAME FOURÈS. 50

LE PARDON 65

LA GRASSINI. 76

LES ACTRICES 88

LES LECTRICES. 102

LE SACRE DE JOSÉPHINE. 117

MADAME ****** 129

PAGES

III. L'ENFANT 145

ÉLÉONORE 145

MADAME WALEWSKA 157

LE DIVORCE 203

IV. MARIE-LOUISE 221

L'ILE D'ELBE 250

LES CENT-JOURS 266

CONCLUSION 279

TABLE DES ILLUSTRATIONS

NAPOLÉON BONAPARTE, PREMIER CONSUL DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE : Son portrait par Lemoine en l'an X, *appartenait à M. Petit* . . . . FRONTISPICE

PAGES

NAPOLÉON : Première page du Manuscrit de son voyage à Paris (1787), *Bibliothèque Médicéo-Laurentienne, Florence. — Fonds Libri,* en regard de 2

BARONNE DE BRESSIEUX (CAROLINE-GRÉGOIRE DU COLOMBIER), 1768-1855 : Lettre autographe à un homme d'affaires, *Cabinet de M. Frédéric Masson,* en regard de . . . 6

COMTESSE DE MONTALIVET (LOUISE-FRANÇOISE LAUBERIE DE SAINT-GERMAIN), 17..-1850 : Son portrait par Augustin, *à Madame de Villeneuve,* en regard de. 8

PAGES

MADAME TURREAU (LOUISE-FÉLICITÉ-MARIE-CHARLOTTE GAUTHIER), 1770-1814 : Lettre autographe au Cte Del Gregori-Martinengo, *Cabinet de M. Frédéric Masson*, en regard de 10

DÉSIRÉE BERNADOTTE (EUGÉNIE-BERNARDINE-DÉSIRÉE CLARY), 1777-1860 : Son portrait peint par Guérin, *à M. le comte Primoli*, en regard de 16

— Lettre autographe à son frère Nicolas Clary, *Cabinet de M. Frédéric Masson*, en regard de 18

JOSÉPHINE BONAPARTE (MARIE-JOSEPH-ROSE TASCHER DE LA PAGERIE), 1763-1814 : Son portrait dessiné par Isabey (présumé de 1796), *à M. Edmond Taigny*, en regard de. 28

PAULINE FOURÈS, née BELLISLE, surnommée BELLILOTE, plus tard MADAME DE RANCHOUP (1779-1869) : Son portrait peint par elle-même, *à M. le comte Desmazières*, en regard de 52

GIUSEPPINA GRASSINI (1773-1850) : Son portrait peint par Madame Vigée-Le Brun, *Musée de Rouen*, en regard de . . . 76

— Lettre autographe à un ami, *communiquée par M. Noël Charavay*, en regard de 80

MADEMOISELLE GEORGE (MARGUERITE WEYMER), 1786-1867) : Son portrait peint par Gérard, *à M. le comte Edmond de Pourtalès*, en regard de. 96

— Son portrait peint pour le prince Boris Kourakine, *au prince Anatole Kourakine, communiqué par S. A. I. le grand-duc Nicolas Mikhaïlovitch de Russie*, en regard de. 98

— Billet autographe à Talma, *communiqué par M. Noël Charavay*, en regard de. 100

PAGES

MADAME GAZZANI (CARLOTTA BARTANI), 17..-18.. : Son portrait peint par Augustin, *appartenait à M. Chappey*, en regard de 110

MADEMOISELLE GUILLEBAULT (MADAME SOURDEAU), 17..-18.. : Lettre relative à son renvoi (1808), *Cabinet de M. Frédéric Masson*, en regard de 114

JOSÉPHINE, IMPÉRATRICE ET REINE (1763-1814) : Son portrait peint d'après Gérard, *à M. Frédéric Masson*, en regard de. 120

MADAME D******* (M...-A...-A... P...), 1782-1860 : Son portrait dessiné par Isabey, *Musée du Louvre*, en regard de. . 132

ÉLÉONORE LAPLAIGNE (DAME REVEL, DAME AUGIER, COMTESSE DE LUXBOURG), 1787-1867 (?) : Son portrait peint par Augustin, *appartenait à M. le baron Larrey*, en regard de. 148

COMTESSE WALEWSKA (MARIE LACZINSKA), 1789-1817 : Son portrait peint par Robert Lefevre, *à M. F. Bischoffsheim*, en regard de 160

— Attestation autographe relative au Majorat Walewski, *Cabinet de M. Frédéric Masson*, en regard de. 200

JOSÉPHINE, IMPÉRATRICE ET REINE (1763-1814) : Son portrait peint par Gérard en 1807, *à S. A. S. le duc de Leuchtenberg*, en regard de 204

BARONNE DE MATHIS (CHRISTINE GHILINI), 1784-1841 : Son portrait au physionotrace par Quenedey, *à M. Frédéric Masson*, en regard de. 208

MARIE-LOUISE, IMPÉRATRICE ET REINE (1791-1847) : Son portrait dessiné par P.-P. Prud'hon, *à Madame Jahan, née Marcille*, en regard de. 224

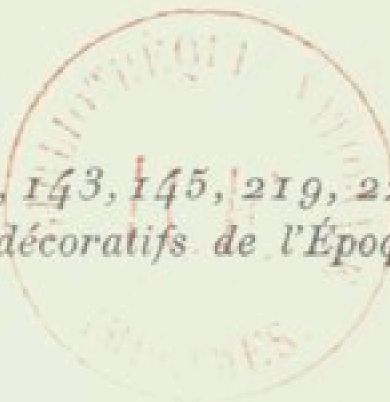
PAGES

NAPOLÉON, EMPEREUR DES FRANÇAIS (1769-1821) :
Lettre à l'Impératrice Marie-Louise (1812), *Archives impériales de Russie*, en regard de 248

MARIE-LOUISE, IMPÉRATRICE ET REINE (1791-1847) :
Son portrait peint par Isabey, donné par elle à Madame Hurault de Sorbée, *à M. Pierre Amédée-Pichot*, en regard de . 272

NAPOLÉON : Son portrait peint par Isabey en 1815, *à M. Frédéric Masson*, en regard de. 274

Les En-têtes et Culs-de-lampe aux pages 1, 23, 25, 143, 145, 219, 221, 277, 279, 296, reproduisent des bronzes décoratifs de l'Époque Impériale.



Cette

ÉDITION DÉFINITIVE

DE

NAPOLÉON ET LES FEMMES

a été imprimée

et

LES PLANCHES EN ONT ÉTÉ GRAVÉES ET TIRÉES

à Asnières-sur-Seine

PAR

MANZI, JOYANT & Cie

L'an 1906

